

# LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

ANNEXES

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

THÈSE DE DOCTORAT / 2023



# LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

ANNEXES

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

THÈSE DE DOCTORAT



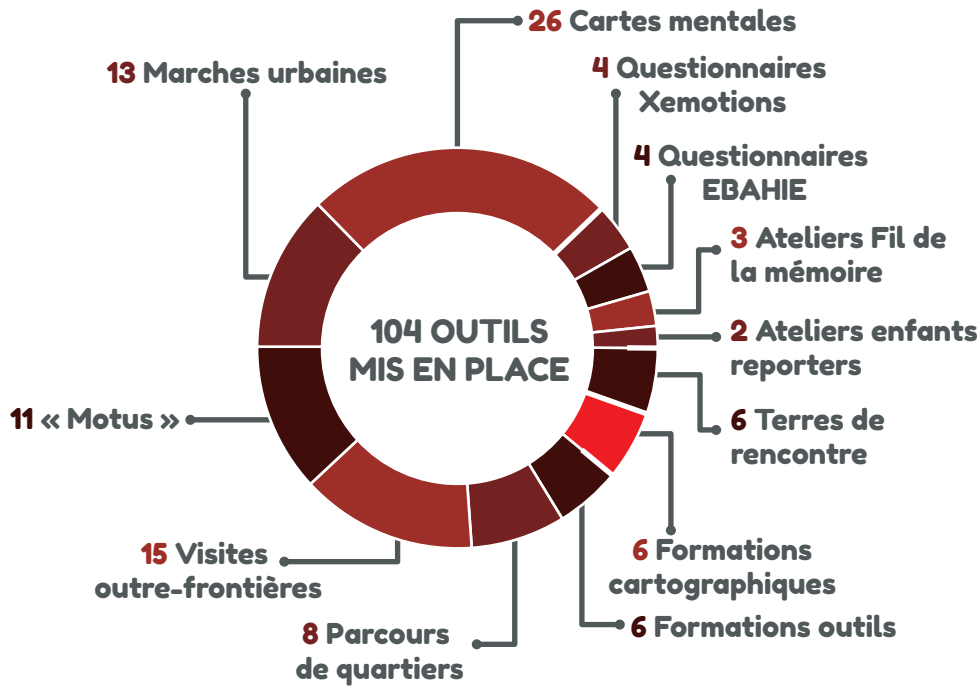
**Annexe 1**

**Présentation du  
projet RHS**



# Projet Réseau Hainaut Solidaire

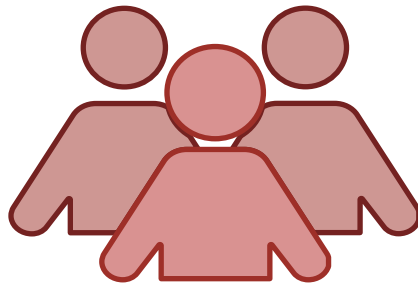
## Volet territorial (données au 30.06.2021)



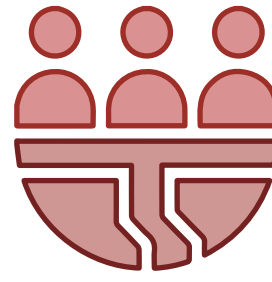
2 PAYS  
2 REGION  
14 QUART



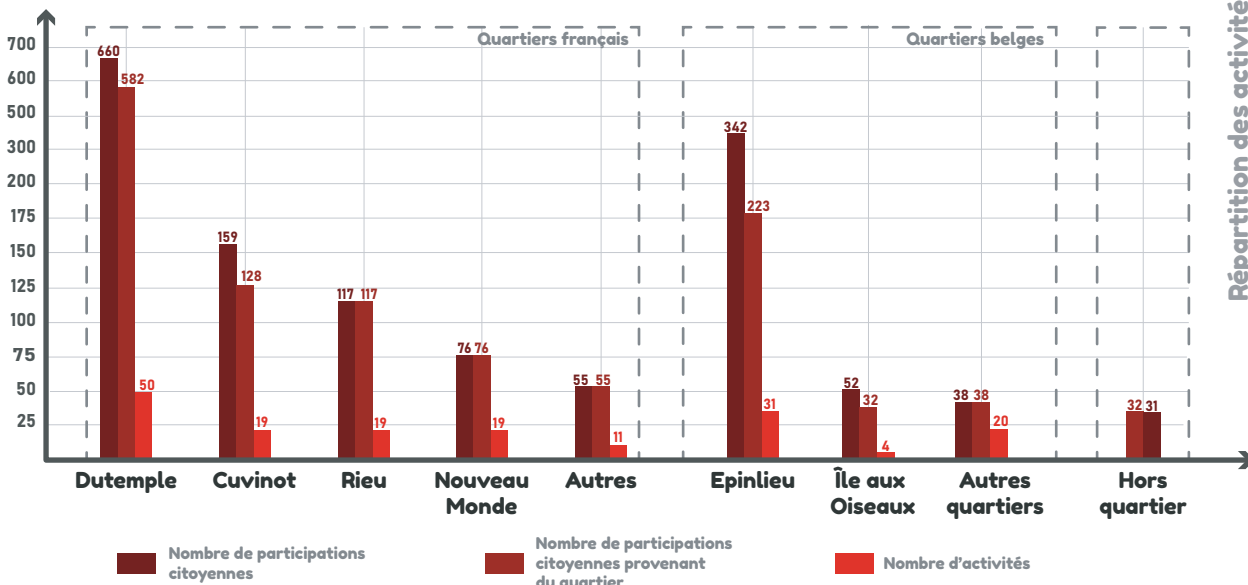
**204**  
ACTIVITÉS  
RÉALISÉES



**1531**  
HABITANTS  
IMPLIQUÉS



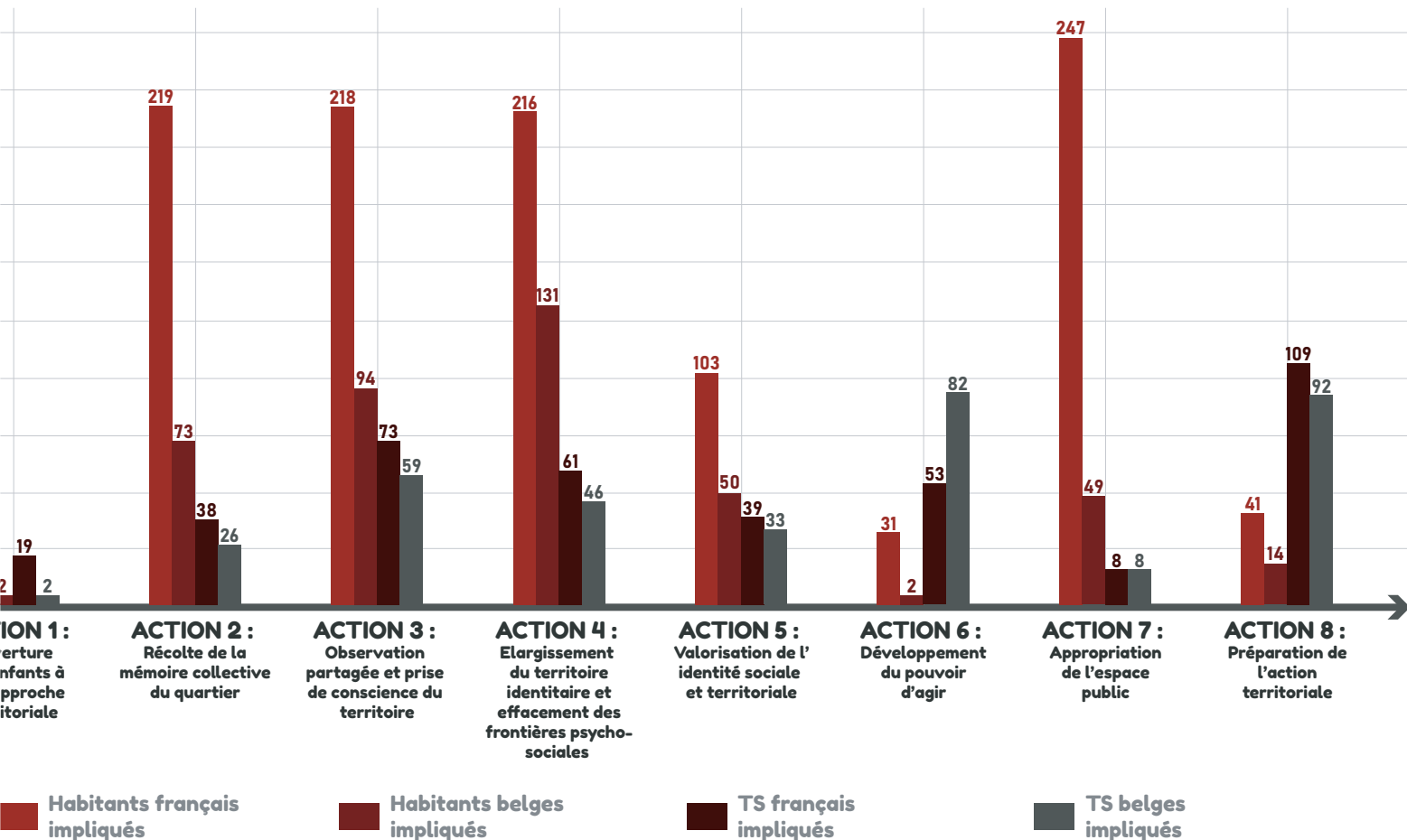
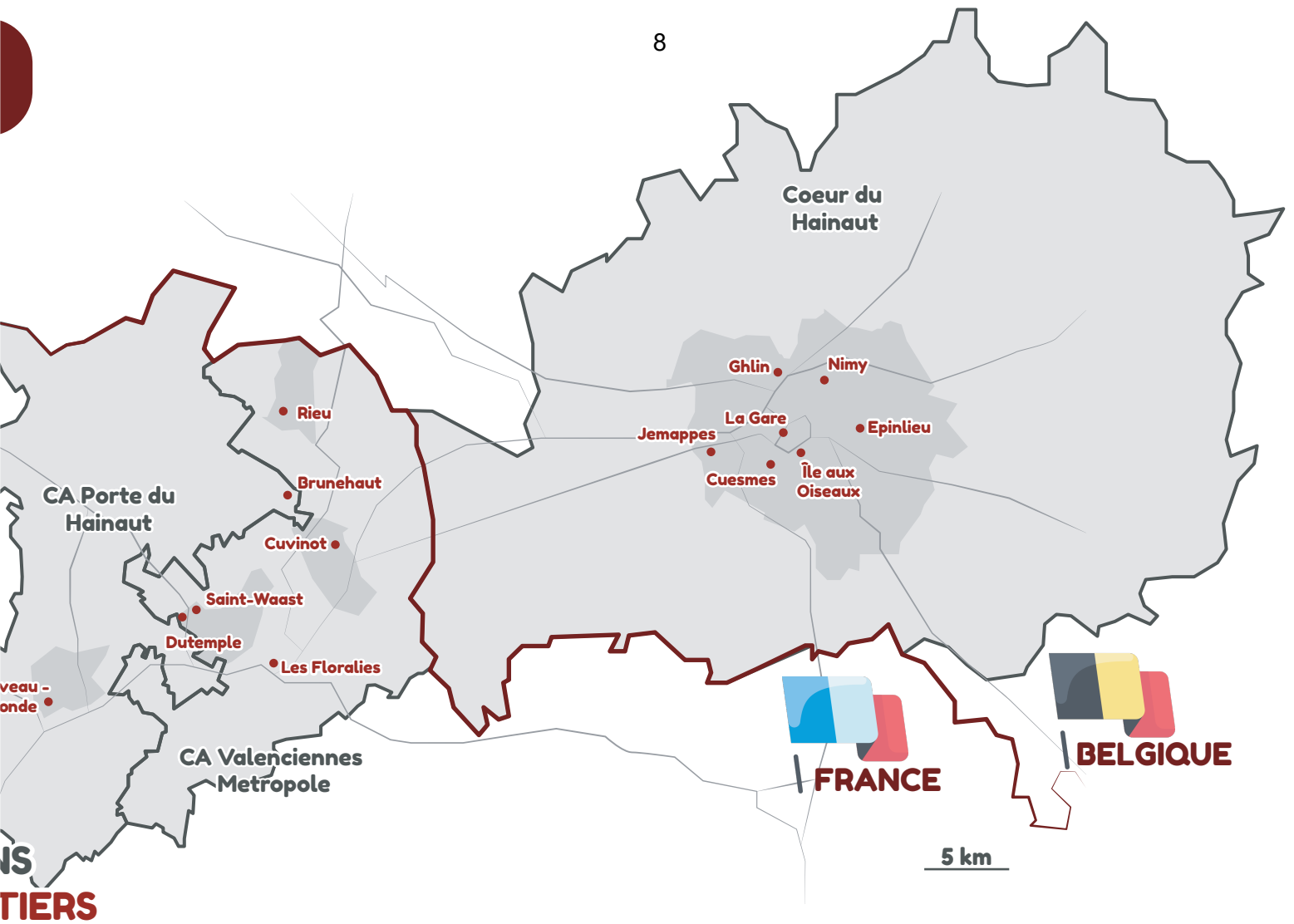
**11 895**  
HABITANTS  
CONCERNÉS



Répartition des activités territoriales par quartier

Répartition de la participation par type d'action

ACT  
Ouv  
des e  
une a  
terr





**Annexe 2**

**Fiches-outils**

**Ricochets**



- 2.1. Jeu d'images « MOTUS »
- 2.2. Carte mentale d'un quartier
- 2.3. Fil de la mémoire
- 2.4. Marches urbaines
- 2.5. Parcours de quartier
- 2.6. Terre de rencontre
- 2.7. Appropriation de l'espace public
- 2.8. Récolte de la mémoire collective
- 2.9. Pair aideance territoriale
- 2.10. Effacement des frontières quartier-ville



# Motus

## Des images pour s'exprimer

Mots clés : expression, données subjectives, vie de quartier, vécu.

Dans un groupe, Motus permet à chacun d'exprimer ses idées par le choix d'images. Dans le projet RHS, il a permis de récolter des données sur le vécu des habitants dans leur quartier.



### INFORMATIONS PRATIQUES



Idéalement,  
8 personnes  
+ un animateur  
garant des règles  
+ un rapporteur qui  
note la parole des  
participants



1 atelier d'environ  
1 heure



Pour se procurer  
Motus :  
[http://www.legrain  
asbl.org/](http://www.legrainasbl.org/)



Nombreuses  
utilisations : récolte  
d'informations,  
animation d'un  
débat, construction  
d'un projet  
commun, etc.

### OBJECTIFS dans RHS

- ✓ La récolte des données subjectives d'un groupe d'habitants par rapport à son quartier : leur vécu
- ✓ La prise de parole d'un maximum de personnes mises sur un pied d'égalité
- ✓ L'échange d'opinions au sein d'un groupe

RÉFÉRENT  
DE LA FICHE  
Espace  
Environnement  
ASBL

## METHODE utilisée dans RHS

**Préalable** : l'animateur détermine les questions ou phrases à compléter par les participants. Celles-ci devront être maintenues durant l'ensemble de l'exercice.

### **Etape 1 – La construction des idées**

L'animateur présente/explique la question au groupe, tout en restant neutre, pour ne pas influencer les réponses.

Il pose sur une table un octogone blanc dit carte carrefour. Nous en verrons l'usage par la suite.

Tous les participants choisissent une image qui répond à la question posée. Ce choix est personnel et s'effectue en silence. Lorsque tous les participants ont effectué leur choix, ils posent, à tour de rôle, leur carton sur la table en expliquant ce choix.

Lors de cette étape, chacun doit pouvoir exprimer ses opinions sans être interrompu. C'est la phase de construction des idées, tous y collaborent de manière équivalente. L'animateur veille à un temps de parole équitable.

Les images choisies peuvent être posées sur une place vide de l'octogone ou en connexion avec un autre carton.

### **Etape 2 – L'addition des idées – Le débat**

D'autres tours de table peuvent être effectués dans les mêmes conditions : choix et dépose des images. Ces tours supplémentaires servent à compléter, voire à contredire les idées émises lors du premier tour, permettant de récolter le maximum de données et d'évaluer le degré de consensus sur certaines d'entre elles.

### **Etape 3 – La synthèse des idées**

L'animateur et/ou le rapporteur fait une synthèse orale des idées et demande l'approbation du groupe.

### **Etape 4 - La présentation**

Si plusieurs groupes ont réalisé le même exercice, il est utile d'établir un échange et intéressant de donner la parole à un membre du groupe qui en devient le rapporteur.

### **Dans RHS, 3 phrases ont fait l'objet de 3 exercices successifs :**

- « Mon quartier, c'est... », permettant l'expression positive ou négative, sur les lieux fréquentés et sur le ressenti : confiant, méfiant, isolé, rejeté.
- « L'image du quartier vu par les extérieurs, c'est... », afin de connaître le regard de tierces personnes.
- « Ce que je veux montrer de mon quartier, c'est... » afin de déterminer les éléments qui font la fierté des habitants.

## POINTS FORTS

- Ludique et simple à utiliser.
- Récolte importante d'idées.
- Lève l'écueil de l'écrit.
- Permet aux timides de prendre la parole et canalise les bavards.
- Le choix d'une image permet de synthétiser la pensée et de structurer les échanges.

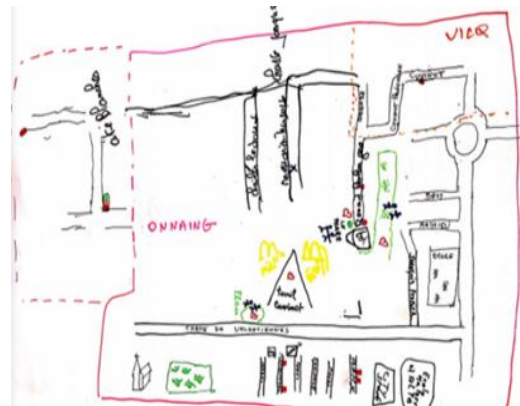
## CONTRAINTES MATÉRIELLES

- Disposer du jeu Motus.
- Disposer d'une grande table pour placer toutes les pièces et organiser leur placement en plusieurs tours.
- Disposer d'un tableau ou d'un paperboard pour noter les commentaires.

# CARTE MENTALE D'UN QUARTIER

Mots clés : cartographie - mémoire collective - patrimoine social vécu

Lors d'un atelier collectif, les habitants représentent graphiquement et de manière intuitive leur quartier en répondant à quelques questions-guides et en suivant des règles simples. Le résultat est complètement subjectif et ne doit pas forcément être fidèle à la réalité. Il n'est pas nécessaire de savoir dessiner.



## INFORMATIONS PRATIQUES



Idéalement 8 personnes  
+ un animateur et un rapporteur



1 atelier  
de 2 heures environ

## OBJECTIF



Permettre aux habitants de s'exprimer sur le patrimoine vécu du quartier, c'est-à-dire, leur lieu de vie, les espaces réellement utilisés dans le quartier, ceux qui semblent importants ou pas à leurs yeux et parfois non-visibles par les personnes extérieures.

### RÉFÉRENT DE LA FICHE

Service Architecture  
et Société de la  
faculté  
d'Architecture et  
d'Urbanisme de  
l'UMONS

## MÉTHODE

Les habitants dessinent sur une feuille blanche leur quartier tel qu'ils l'imaginent en répondant aux questions-guides de l'animateur et en suivant quelques indications pour arriver à un débat intelligible.

Le rapporteur prend note des échanges et commentaires des participants.

### Des astuces utiles

- Utiliser un code couleur : dessin des rues, bâtiments, espaces publics au crayon ou en noir, rouge pour signaler les lieux perçus positivement, bleu pour le négatif, vert pour les limites du quartier
- Commencer le dessin au milieu de la feuille pour s'assurer de pouvoir le développer dans tous les sens si nécessaire
- Localiser sa propre maison aide souvent à se repérer dans le quartier
- Indiquer, dans la mesure du possible, le nom des rues
- Si les habitants ont la peur de la feuille blanche, l'animateur peut commencer par dessiner une rue ou une place évoquée par les habitants, mais passer la main aux habitants au plus vite et essayer de veiller à ce que chacun puisse dessiner

## AVANTAGES/ POINT FORTS

- Susciter un débat sur le quartier
- Identifier les lieux de solidarité ou de conflit
- Localiser les lieux de vie
- Appréhender l'étendue de la vie sociale du quartier ainsi que ses limites
- Comprendre les identités, supports de projets sociaux ou spatiaux
- Identifier d'éventuelles situations d'isolement
- Aider les habitants à développer un discours global sur le vécu du quartier

## CONTRAINTES MATÉRIELLES

- une grande feuille A2 ou au minimum A3 + réserves (A2, A3, A4)
- crayons ordinaires, gomme, marqueurs de couleur
- une fiche « questions-guides »

## LES QUESTIONS GUIDES

### Tour de présentation et « brise-glace »

1. Quel est votre prénom ? Vous habitez depuis combien de temps dans le quartier ?
2. Nous allons réaliser ensemble un dessin qui représente votre quartier. Cela ne doit pas être un chef d'œuvre ! On dessine comme on peut !
3. Quand vous pensez à votre quartier, qu'est-ce qui vous vient spontanément à l'esprit ? Pourquoi ?

### En dessinant le quartier

4. Y-a-t-il un lieu qui, pour vous, représente votre quartier, qui en est le symbole ? Pouvez-vous le dessiner ?
5. Pouvez-vous continuer le dessin avec les rues, les places, les bâtiments du quartier ?
6. Quels sont les principaux lieux du quartier ? Qu'est-ce qu'ils évoquent pour vous ? Dessinez-les.
7. Quels sont les lieux de rencontre ? Qui les fréquente ? Les fréquentez-vous ?
8. Quels sont les lieux qui vous plaisent ? Pourquoi ?
9. Quels sont ceux qui vous déplaisent ? Pourquoi ?
10. Quelles sont pour vous les limites du quartier ?

Aller sur



[www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu)



# Fil de la mémoire

**Mots clés :** mémoire collective, participation, photo, carte postale, journaux anciens

Retracer l'histoire du quartier au travers de la mémoire collective et grâce aux supports iconographiques des habitants



## INFORMATIONS PRATIQUES



- idéalement 15 personnes
- supports textuels et iconographiques :  
photographies, cartes postales,  
affichettes d'événements, journaux  
anciens...



un ou plusieurs ateliers  
d'environ 1h30

## OBJECTIFS

- ✓ Récolter et partager la mémoire collective du quartier
- ✓ Découvrir et comprendre l'évolution physique et démographique du quartier
- ✓ Découvrir le passé historique et social de la région pour mieux comprendre son état présent
- ✓ Permettre aux habitants de tisser des liens entre eux grâce aux échanges suscités par les commentaires sur les photos exposées

**RÉFÉRENT  
DE LA FICHE**  
Service  
Architecture et  
Société de la  
Faculté  
d'Architecture et  
d'Urbanisme de  
l'UMONS

## MÉTHODE

Les participants se rencontrent en atelier pour retracer, à partir de supports iconographiques divers (photos, cartes postales, affiches, journaux, ...), le vécu global d'un territoire. Ensemble, ils reconstituent le fil de l'histoire d'un quartier, d'un espace, d'un lieu. L'exercice peut être envisagé d'un point de vue purement historique (recueil objectif des éléments constitutifs du lieu-dit), thématique (axés sur un sujet bien défini), voire artistique... Pour activer la mémoire des intervenants, l'animateur et/ou les participants recueille(nt) au préalable divers médias qui amorcent les échanges. Au fil des discussions, le groupe détermine les éléments caractéristiques et évolutifs de l'environnement pour réaliser une sorte d'anamnèse territoriale.

In fine, au-delà du partage de l'histoire et du vécu par les uns et les autres, le groupe peut envisager une représentation physique des discussions, sous forme artistique ou documentaire. Par exemple, les éléments évoqués et recueillis peuvent être rassemblés en une exposition éphémère (ou non), créative (ou non) incluant des visuels parsemés d'anecdotes. Ceux-ci peuvent être tangiblement reliés par un fil ou tout autre dispositif guidant le visiteur. La production finale comportera éventuellement une invitation à enrichir le travail entamé. Elle peut constituer une invitation à se projeter dans l'avenir via de nouveaux projets ou une vision prospective du quartier.

## EN PRATIQUE

- rappel du cadre d'échange et de l'objectif de la démarche par l'animateur
- présentation des photos récoltées

- discussions autour des photographies et autres médias préalablement récoltés
- mise en exergue des éléments relatés : localisation sur une carte ; prises de notes synthétiques visibles par les participants
- attention particulière de l'animateur à un partage équitable de la parole entre les participants

## CONTRAINTES MATÉRIELLES

- une grande table pour pouvoir étaler les photos, cartes postales, articles de presse
- une carte du quartier pour spatialiser les supports liés au lieux commentés
- un fil et des pinces pour mettre en évidence les éléments et événements discutés, de manière chronologique (ou non) pour reconstituant la mémoire collective

## AVANTAGES / POINTS FORTS

Réaliser un fil de la mémoire

- éveille la curiosité et l'intérêt des habitants quant à l'évolution physique, démographique ou vécue du quartier ;
- stimule les capacités de localisation des lieux ;
- favorise les échanges intergénérationnels et la cohésion sociale entre les habitants ;
- valorise l'identité territoriale et facilite l'appréhension des lieux concernés par les personnes extérieures.

Aller sur



[www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu)

# Marche urbaine

**Mots clés :** diagnostic, espace vécu, espace perçu, observation en mouvement, vie de quartier

La marche urbaine est un outil analytique permettant de comprendre l'expérience vécue et perçue par les habitants d'un quartier lorsqu'ils s'y déplacent.



## INFORMATIONS PRATIQUES



Idéalement, maximum 10 personnes pour un animateur

Nombre de personnes illimité



Le plus souvent, 3 ateliers d'une durée approximative de deux heures : le 1<sup>er</sup> pour le tracé du parcours, le 2<sup>nd</sup> pour la marche elle-même, le 3<sup>ème</sup> pour la restitution

## OBJECTIFS

- ✓ Préparer un projet urbain, de valorisation identitaire, d'aménagement d'espace public
- ✓ Partager/comprendre la vie de quartier en fonction des moments de la journée (jour/nuit) ou des saisons (été/hiver)
- ✓ Faire émerger de précieuses informations sur les usages et les pratiques sociales du quartier : lieux de rencontre, lieux d'insécurité, lieux appréciés, modes de déplacement, occupation genrée ou générationnelle des espaces...

### RÉFÉRENT DE LA FICHE

Service  
Architecture et  
Société de la  
Faculté  
d'Architecture et  
d'Urbanisme de  
l'UMONS

## MÉTHODE

Une marche urbaine s'organise, idéalement, en trois ateliers :

- Le premier atelier consiste en l'identification, par les habitants, du parcours idéal pour la future marche (et qui pourra être adapté selon les envies et opportunités durant celle-ci).  
C'est à cette étape qu'il est important d'identifier, par exemple, les points d'arrêt et d'intérêt du parcours.  
Les habitants, avec l'animateur, détermineront également la longueur et la facilité du parcours, cela afin que toutes les personnes présentes puissent aisément participer à la marche.  
En fonction de l'objectif poursuivi (connaître les pratiques et perceptions diurnes ou nocturnes ou faire connaître les pratiques du quartier à des personnes extérieures), le parcours pourra être organisé en journée ou en soirée, en semaine ou le weekend.
- Le second atelier est, quant à lui, dédié à la marche urbaine.  
Sur base du parcours prédéterminé, les habitants, accompagnés de l'animateur de l'atelier, se promènent dans le quartier.  
La balade marque des temps de pause aux différents lieux identifiés lors du tracé afin de laisser aux habitants le temps d'exprimer leurs perceptions liées aux lieux.  
L'animateur prend ici une place d'observateur et laisse libre cours aux paroles des habitants sur le lieu visité.  
L'animateur reste attentif aux *signaux faibles* (réticence à propos d'un lieu, enthousiasme par rapport à un autre, comportements variables d'un lieu à un autre) pour ensuite débriefer sur ces situations avec les habitants et saisir le plus finement possible le vécu de quartier.
- Le troisième atelier est celui de la restitution, par l'animateur aux participants, des

observations en vue de vérifier la validité des commentaires et de préparer l'élaboration de l'outil qui découlera de la marche (carte de valorisation des lieux du quartier, aménagements divers...)

## CONTRAINTES MATÉRIELLES

Lors du premier atelier :

- une carte du quartier
- des stylos afin de tracer le parcours
- un carnet de notes afin de noter des idées à explorer pendant le parcours

Lors de la marche :

- la carte parcours en un ou plusieurs exemplaires
- des stylos et un carnet pour la prise de note des commentaires des marcheurs
- éventuellement un enregistreur

Lors du troisième atelier :

- une carte du quartier
- des stylos

## AVANTAGES / POINTS FORTS

- des contraintes matérielles minimales ;
- un travail dynamique (en marchant) à l'extérieur
- la possibilité de faire émerger de nouvelles informations sur un lieu grâce au changement de perception induit par la mise en mouvement
- la prise en compte totale de l'environnement sensible du lieu

Aller sur



[www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu)

# PARCOURS DE QUARTIER

Mots clés : découverte, vie de quartier, parcours, vécu, rencontre

Collectivement, les habitants réalisent un parcours de découverte du quartier et de ses environs valorisant les lieux qui semblent importants à leurs yeux, des endroits insolites qui racontent la vraie vie du quartier et qui permettent de partager un bout de son histoire.



## INFORMATIONS PRATIQUES



Idéalement 8 personnes  
+ un animateur et un rapporteur  
+ éventuellement un professionnel  
de la communication



4 ateliers de 2 heures environ

## OBJECTIFS

- ✓ L'atténuation des frontières psycho-sociales entre le quartier et le territoire proche
- ✓ Le changement de l'image parfois négative véhiculée
- ✓ La rencontre entre habitants et visiteurs
- ✓ La valorisation des lieux représentatifs de la vie de quartier et importants aux yeux des habitants, même si ceux-ci n'ont pas une valeur patrimoniale classique

RÉFÉRENT  
DE LA FICHE  
Service  
Architecture et  
Société de la  
Faculté  
d'Architecture et  
d'Urbanisme de  
l'UMONS

## MÉTHODE

Quatre ateliers encadrés par un animateur et un rapporteur :

### Atelier 1

- Les habitants identifient des lieux représentatifs de la vie de quartier et méritant valorisation. Les lieux sont épinglés sur la carte, leur nom indiqué sur post-it. Le rapporteur prend note des arguments utilisés par les habitants, qui s'expriment sur les raisons qui les conduisent à choisir ces lieux. L'animateur incite les participants à identifier les lieux où les habitants se rencontrent, ceux qui leur plaisent particulièrement.
- Le même exercice est réalisé sur les lieux extérieurs mais proches au quartier. L'animateur invite les participants à prendre des photos des lieux identifiés en préparation au prochain atelier.

### Atelier 2

- À l'aide des photos préimprimées et des commentaires relatifs mis en forme par l'animateur, les participants replacent les éléments sur la carte et imaginent un parcours les reliant. Ce parcours associe à la fois les lieux du quartier et ceux situés à l'extérieur de celui-ci. Il doit pouvoir être parcouru à pied ou à vélo et ne doit donc pas être trop long.
- Les participants s'accordent sur les lieux, les photos et les verbatims qui figureront sur la carte finale.

### Atelier 3

- Expérimentation du parcours par les habitants, mais aussi par des personnes extérieures au quartier à l'aide du tracé préimprimé par l'animateur. La pertinence, la longueur et la faisabilité du tracé sont évaluées par les participants.
- Débriefing en atelier et proposition du tracé définitif en vue d'une mise en page par un habitant volontaire ou par un professionnel de la communication.

### Atelier 4

La carte mise en page est présentée aux habitants pour des derniers ajustements et impression définitive.

## CONTRAINTES MATÉRIELLES

1. Disposer d'une table assez grande pour déposer le matériel :
  - une carte détaillée du quartier imprimée en grand format (A0).
  - des Post-it, un fil de couleur et des épingles
  - un support souple à disposer sous la carte permettant d'accrocher les épingles
  - la possibilité d'imprimer
2. Observation : l'intervention d'un infographiste peut s'avérer utile pour la finalisation graphique des cartes.

## AVANTAGES / POINTS FORTS

- L'outil peut être utilisé par les habitants pour des promenades, joggings, visites.
- Il peut servir de folder de diffusion dans les offices de tourisme de la région, dans les écoles, lieux culturels ou sportifs.
- Si les habitants le souhaitent, le parcours peut être thématisé : parcours enfants parcours jogging, etc.
- Il peut être l'occasion d'aménager physiquement des espaces publics du quartier ou de réaliser un projet de signalétique propre au quartier.
- Des habitants d'autres quartiers peuvent être invités à participer au test du parcours pour aider à sa finalisation.

# Terre de rencontre

**Mots clés :** occupation éphémère, lieu de rencontre, espace public

**Il s'agit d'occuper de manière éphémère les espaces publics du quartier, de faire émerger de nouveaux usages et de favoriser la rencontre.**



## INFORMATIONS PRATIQUES



**Nombre de personnes illimité**

Habituellement, des fauteuils, des tables, des parasols, etc. mais globalement tout type de matériel qui génère de la vie et de la rencontre en détournant l'usage premier de l'espace



**Le temps d'une journée ou sur une plus longue période (en fonction des activités et de l'espace)**

## OBJECTIFS

- ✓ La réappropriation des espaces du quartier
- ✓ La création de liens entre voisins et usagers
- ✓ La fin des espaces inhospitaliers
- ✓ Le test de nouveaux usages, d'une nouvelle affectation ou la configuration d'un espace collectif

**RÉFÉRENT  
DE LA FICHE**

Service  
Architecture et  
Société de la  
Faculté  
d'Architecture et  
d'Urbanisme de  
l'UMONS

## MÉTHODE

Voici les étapes suggérées pour la mise en place d'une *Terre de rencontre* :

### Identification du projet et du lieu d'implantation

Les habitants définissent collectivement **les objectifs du projet** : détournement de l'usage d'un espace public, création d'un moment de rencontre, discussion autour d'un projet. **Les lieux qui ont un sens** pour la vie de quartier et qui répondent aux objectifs du projet sont identifiés.

### Mobilisation des talents du quartier et atelier de cocréation

Pour bien fonctionner, il faut partir des talents du quartier, des habitants compétents ou des ressources mobilisables pour l'élaboration d'un mobilier urbain, de plantations ou d'interventions artistiques.

Ces créations peuvent faire l'objet d'ateliers créatifs préalables ou être réalisées sur le lieu de l'occupation éphémère.

### Recherche de partenaires pour l'activation du projet et demande d'autorisations

Certains projets demandent une autorisation préalable ou un apport financier afin de pouvoir être mis en œuvre. D'autres peuvent cependant se concrétiser sans autorisation préalable et à **moindre coût**, à l'aide de matériel déjà disponible (tables, fauteuils, chaises, etc.).

### Mise en œuvre de l'occupation

Les habitants organisent l'occupation et la communication autour du projet. Si l'ambition est de pérenniser un aménagement, les tests d'usage peuvent être réalisés. Si tel est le cas, prendre note des résultats devient essentiel (quels aménagements ont fonctionné et pourquoi, quels mobiliers n'ont pas intéressé les passants et pourquoi, etc.)

## CONTRAINTES MATÉRIELLES

La contrainte principale est de **trouver le lieu adéquat** pour l'élaboration d'une *Terre de rencontre* afin qu'il puisse accueillir l'ensemble des participants et s'adapter à l'usage qui lui est accordé.

Du mobilier existant (chaises, tables, fauteuils) ou du mobilier fabriqué pour l'occasion (bancs fabriqués en palette, jardinières en tôle récupérée, etc.) peuvent être utilisés, et ce, en fonction des projets imaginés par les habitants.

## AVANTAGES / POINTS FORTS

- Au-delà de son **intérêt social et urbain**, l'expérimentation de l'outil *Terre de rencontre* est une opportunité de collaborer de façon innovante entre différents acteurs (habitants, centre social, commune et bailleur social).
- La **transformation d'un espace public**, actuellement peu satisfaisant, en un espace répondant aux attentes et aux besoins des habitants. Cela dans le but d'éventuellement créer par la suite un projet pérenne.
- Inscrire l'habitant d'un quartier dans une **démarche de participation** et de concrétisation d'un projet.

## POUR ALLER PLUS LOIN

Voir la fiche détaillée

***Appropriation de l'espace public.***



# Appropriation de l'espace public

**Mots clés :** occupation éphémère, lieu de rencontre, espace public

**Il s'agit d'occuper de manière éphémère les espaces publics du quartier, de faire émerger de nouveaux usages et de favoriser la rencontre.**



Les espaces publics de quartier **sont censés être des lieux de socialisation et d'expression publique et démocratique**. Cependant, leurs aménagements ne répondent pas toujours aux usages et aux besoins. Soit parce qu'ils ont été **imaginés sans concertation avec les usagers**, soit parce que les usages évoluent et que les installations ne correspondent plus à leurs besoins. Par ailleurs, les besoins varient en fonction des publics (tranche d'âge, coutume de la population, etc.).

Quand les habitants occupent de manière spontanée ces espaces publics, ils testent des usages inhabituels. Ils contribuent alors à animer la vie de quartier, mais aussi à concilier usage, espace et sens.

Il s'agit d'un outil puissant, souvent à durée déterminée et qui permet de répondre à plusieurs objectifs :

1. **Créer des lieux de rencontre avec de faibles coûts**<sup>1</sup> et une grande flexibilité d'action, tout en favorisant la socialisation, le lien avec le territoire et la valorisation des lieux d'identité du quartier.
2. **Essayer des usages, tel un laboratoire.** Débarrassés de toute contrainte juridique et administrative, les habitants peuvent laisser libre cours à leur imagination en proposant des usages peu habituels. Le droit à l'erreur et la rectification des aménagements sont la règle !
3. **Repenser les systèmes de gouvernance** grâce à des échanges entre les acteurs de façon plus horizontale et transversale (en passant d'une logique descendante [top-down] à une logique ascendante [bottom-up]).<sup>2</sup> L'outil répond à des enjeux de participation citoyenne en impliquant les habitants dans un projet urbanistique, cela pour **transformer les « citoyens consommateurs » en « citoyens-acteurs »** en leur offrant la possibilité de s'investir dans le développement de leur quartier.<sup>3</sup>
4. **Tester un aménagement qui pourra peut-être être pérennisé** par la suite. L'observation des comportements, de l'utilisation des espaces et des interactions pourrait donner lieu à un projet permanent qui répond parfaitement aux besoins, aux attentes et aux modes de fonctionnement des habitants tout en préservant la valeur sociale de l'intervention initiale.<sup>4</sup> Il est également possible d'utiliser l'outil uniquement pour son éphémérité, cela pour dynamiser un lieu, améliorer son image et en changer sa représentation mentale.

L'urbanisme temporaire n'est pas un nouveau concept. On date ses origines aux mouvements contestataires des années 1960 et 1970 liés à l'urbanisme. Que ce soit Jane Jacobs qui observe la mort des villes américaines dont la vie est éteinte par la domination automobile<sup>5</sup> ou Jan Gehl qui montre combien la vie peut resurgir par la mise en place d'aménagements provisoires<sup>6</sup>. Les projets *Lively Cities* ont montré récemment la pertinence de ces approches sur nos territoires. Depuis quelques années, faisant suite au développement de la pratique, des auteurs, comme Emily Talen dans *Do-It-Yourself Urbanism : A History*, in *Journal of Planning History*, Douay et Prévot dans *Circulation d'un modèle alternatif*, Fabian L. et Samson K. dans *Claiming participation*, etc. ont approfondi le sujet. Selon la région, l'auteur,

<sup>1</sup> Ghorra-Gobin, Cynthia, et Flaminia Paddeu, éd. 2017. Quoi de neuf en géographie urbaine ? Paris : Armand Colin, p. 98.

<sup>2</sup> Ghorra-Gobin, Cynthia, et Flaminia Paddeu, éd. 2017. Quoi de neuf en géographie urbaine ? Paris : Armand Colin, p.95

<sup>3</sup> Durand, A. (2017). Mutabilité urbaine. La nouvelle fabrique des villes. (S.l.) : InFolio.

<sup>4</sup> Diguët, C. (2018). L'urbanisme transitoire. Optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ? IAU Ile-de-France.

<sup>5</sup> Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. 50th Anniversary Edition. Modern Library, 2011.

<sup>6</sup> Gehl, Jan. *Pour des villes à échelle humaine*. Ecosociete Eds. Guides Pratiques, 2013.

la forme prise par ces pratiques, l'urbanisme temporaire est parfois qualifié de *proto-DIY*, *Do-It-Yourself Urbanism*, *Urbanisme tactique*<sup>7</sup>...

Plusieurs initiatives récentes ont mis au goût du jour cet outil. En 2005 par exemple, le Park(ing) Day a été imaginé et créé par un groupe interdisciplinaire (d'artistes, de designers et d'activistes) : pendant un court laps de temps, des citoyens payent une place de parking en ville pour la transformer en un petit parc urbain. Ce projet a, par de nombreux partages sur les réseaux sociaux, connu un réel succès et a permis de dénoncer la trop grande place accordée à la voiture dans les villes<sup>8</sup>.

Une intervention d'urbanisme temporaire peut prendre différentes formes :

- **Artistiques** : sous forme de graffitis, de fresques, d'art urbain appliqué au mobilier...
- **Végétalisation de la ville** : liée à la prise de conscience environnementale pour contrer l'artificialisation des espaces urbains.
- **Transformation d'usage des espaces publics** : cela permet un changement de la fonction première du lieu pour lui accorder de nouvelles façons d'utiliser l'espace.
- **Production ou détournement de la signalétique urbaine** : liée à l'omniprésence de la voiture en ville, elle vise à favoriser, par exemple, la mobilité douce.
- **Installation de mobilier urbain non officiel** : possible par l'installation d'assises, de tables... Elle permet de répondre rapidement aux besoins des habitants et ce, à moindre coût<sup>9</sup>.

Le choix de cette forme **se fait après analyse des besoins et des attentes des citoyens, ainsi que des moyens disponibles** pour l'exécution du projet.

Dans le projet RHS, cette forme d'occupation de l'espace public a été appelée « *terre de rencontre* », l'objectif principal étant la création d'un lieu de rencontre où les personnes pourraient échanger notamment sur leur quartier. Le lieu d'implantation d'une « *terre de rencontre* » a, dans ce cas, été **choisi par les habitants**, non pas pour leur sens urbanistique, mais bel et bien **pour le sens donné par la mémoire collective au lieu et à sa capacité de rassemblement** (par exemple un parvis d'école où les parents se rencontrent, une pelouse où ont lieu les fêtes de quartier, un terrain de pétanque utilisé par les personnes âgées, etc.).

L'application de cette théorie est également disponible sur [www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu) avec la fiche-outil *Terre de rencontre*.

---

<sup>7</sup> Dominique, Matthieu. 2020. « L'urbanisme tactique et ses acteurs. Étude de deux cas montréalais : Viaduc 375 et le Champ des Possibles ». Mémoire de fin d'études, Université de Montréal.

<sup>8</sup> Dominique, Matthieu. 2020. « L'urbanisme tactique et ses acteurs. Étude de deux cas montréalais : Viaduc 375 et le Champ des Possibles ». Mémoire de fin d'études, Université de Montréal.

<sup>9</sup> Ghorra-Gobin, Cynthia, et Flaminia Paddeu, éd. 2017. *Quoi de neuf en géographie urbaine ?* Paris : Armand Colin., p. 98

## Bibliographie

- 1 Diguët, C. (2018). L'urbanisme transitoire. Optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ? IAU Ile-de-France.
- 2 Dominique, Matthieu. 2020. « L'urbanisme tactique et ses acteurs. Étude de deux cas montréalais : Viaduc 375 et le Champ des Possibles ». Mémoire de fin d'études, Université de Montréal.
- 3 Durand, A. (2017). Mutabilité urbaine. La nouvelle fabrique des villes. (S.l.) : InFolio.
- 4 Gehl, Jan. *Pour des villes à échelle humaine*. Ecosociete Eds. Guides Pratiques, 2013.
- 5 Ghorra-Gobin, Cynthia, et Flaminia Paddeu, éd. 2017. *Quoi de neuf en géographie urbaine ?* Paris : Armand Colin, 156.
- 6 Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. 50th Anniversary Edition. Modern Library, 2011.

# Récolte de la mémoire collective du quartier

**Mots clés :** usages, pratiques sociales, mémoire collective, appropriation spatiale

**Il s'agit de comprendre les pratiques sociales, usages et lieux d'attachement d'un quartier au travers des représentations mentales communes à ses habitants ou à des groupes d'habitants.**

## Qu'est-ce que la mémoire collective ?

La « mémoire collective » est un concept sociologique initié par le sociologue Maurice Halbwachs il y a presque un siècle. L'auteur traite dans ses ouvrages (*Les cadres sociaux de la mémoire* [1925], *La mémoire collective* [1950] ...) des relations entre la « mémoire collective », la « mémoire historique » et la spatialité vécue.

Contrairement à la psychologie individuelle qui considère les personnes comme des êtres isolés, la sociologie va intégrer l'individu dans son groupe social, dans son environnement institutionnel et culturel et en analyser les relations <sup>1</sup>.

## Le rattachement de l'individu à son groupe

Un individu est rattaché à des groupes d'appartenance, qui peuvent être le cercle familial, professionnel, religieux, de voisinage, etc. Ce groupe produit et partage des souvenirs communs créant la mémoire collective du groupe. Cette mémoire comporte deux dimensions : la spécifique, nourrie par les individualités, et la générale, qui s'inscrit dans la communauté. Cette dernière est alors constamment enrichie par l'accumulation des souvenirs, mais peut disparaître avec la dispersion du groupe car elle est indissociable de celui-ci, cela par le fait que ce sont souvent les autres membres du groupe qui suscitent le rappel du souvenir en question.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>Orianne, J. (2018). Collective ou sociale ? La mémoire neuve de Maurice Halbwachs. *Revue de neuropsychologie*, 10, 293-297. <https://doi.org/10.3917/rne.104.0293>

<sup>2</sup> Halbwachs, M. (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris. Édition électronique, Les Presses universitaires de France, Nouvelle édition, 1952. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine. P.74

## Les différents types de mémoires

La « mémoire collective » est souvent confrontée au concept de « mémoire sociale » et parfois même remplacée par celui-ci.

La « mémoire collective » est une notion métaphorique qui désigne un ensemble de pratiques et de représentations communes à une collectivité. Elle permet d'organiser les souvenirs individuels afin de les extérioriser. On parle ici de métaphore car il n'existe pas concrètement de mémoire partagée par plusieurs individus, ce pourquoi M. Halbwachs, lui-même, privilégie parfois le concept de « mémoire sociale ». <sup>3</sup>

La « mémoire sociale » n'est pas une métaphore, mais un concept précis qui étudie les relations entre le souvenir et l'oubli. La « mémoire individuelle » n'est pas isolée. Elle fait appel à des souvenirs appartenant à d'autres individus. L'oubli est issu de la « mémoire individuelle » et peut être dû au détachement de la collectivité auquel se raccrochait le souvenir. En effet, sortir du groupe de personnes auquel se rattache le souvenir peut entraîner son oubli, et ce, même si l'on est amené plus tard à réintégrer ce groupe. Cependant, certains événements peuvent apparaître comme des informations inconnues, cela même quand des éléments extérieurs (témoins, preuves, etc.) tentent de nous les rappeler. Ces rappels peuvent alors mener à la construction d'un souvenir, représentant inexactly le passé. On parle alors de « souvenir fictif ». <sup>4</sup>

Maurice Halbwachs ajoute également à cette mémoire la possibilité d'oubli ou de déformation par la volonté de la conformer aux nouvelles circonstances spatio-temporelles. La mémoire collective et les souvenirs qui la composent sont donc en perpétuelle évolution <sup>5</sup>.

Cela signifie alors que l'espace urbain joue un rôle crucial dans la création des souvenirs, car il leur permet de s'enraciner dans un contexte spatial. L'auteur précise alors qu'« il y a autant de façons de se représenter l'espace qu'il y a de groupes » <sup>6</sup>.

## Application du concept dans le Projet Interreg Réseau Hainaut Solidaire

Dans le cadre du projet Interreg *Réseau Hainaut Solidaire*, le concept de mémoire collective est utilisé dans plusieurs outils tels que la « carte mentale d'un quartier » et le « fil de la mémoire ». Tous deux ont pour but commun de comprendre le fonctionnement, les usages et les souvenirs liés aux lieux qui composent le quartier, cela au travers du prisme de la mémoire collective. Ces outils permettent d'identifier, par exemple, des lieux importants, des points de repère, des lieux de rassemblement communs à tous dans le quartier, cela par les répétitions et par la saturation des informations données par les habitants.

---

<sup>3</sup> Orianne, J. (2018). Collective ou sociale ? La mémoire neuve de Maurice Halbwachs. *Revue de neuropsychologie*, 10, 293-297. <https://doi.org/10.3917/rne.104.0293>

<sup>4</sup> Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*, Paris. Edition électronique, Les Presses universitaires de France, 1967, Deuxième édition revue et augmentée. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine. P.39

<sup>5</sup> Halbwachs, M. (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris. Edition électronique, Les Presses universitaires de France, Nouvelle édition, 1952. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine. P.199

<sup>6</sup> Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*, Paris. Edition électronique, Les Presses universitaires de France, 1967, Deuxième édition revue et augmentée. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine. P.200

Ces outils sont employés, soit en considérant l'ensemble des habitants comme le groupe social auquel se rattache l'individu, soit en décomposant ce même ensemble en sous-groupes, par une classification générationnelle par exemple. Ce genre de subdivision permet de faire émerger des différences d'opinions sur les lieux identifiés selon les sous-groupes.

Par exemple, dans le cas d'une subdivision générationnelle, les plus jeunes du quartier auront tendance à identifier des lieux qui les rassemblent, tels qu'une agora space ou une maison des jeunes, des lieux marqués par les souvenirs des moments passés avec leurs amis. A contrario, les personnes âgées identifieront probablement d'autres lieux tels que la maison de quartier ou le banc sur lequel ils se rassemblent entre voisins. Ces différences de contenu entre les groupes permettent d'approfondir l'analyse et le décodage territorial car elles permettent de comprendre plus subtilement les usages des espaces. La connaissance fine de ce vécu du quartier permet d'envisager, par exemple, des projets d'aménagements du quartier plus en phase avec la vie des habitants.

L'application de cette théorie est également disponible sur [www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu) avec les fiches-outils : « carte mentale d'un quartier » et « fil de la mémoire ».



## Bibliographie

- 1 Orianne, J. (2018). *Collective ou sociale ? La mémoire neuve de Maurice Halbwachs*. Revue de neuropsychologie, 10, 293-297. <https://doi.org/10.3917/rne.104.0293>
- 2 Halbwachs, M. (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris. Edition électronique, Les Presses universitaires de France, Nouvelle édition, 1952, 299 pages. Collection: Bibliothèque de philosophie contemporaine.
- 3 Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris. Edition électronique, Les Presses universitaires de France, 1967, Deuxième édition revue et augmentée, 204 pages. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine.





# Pair-aidance territoriale

**Mots clés :** croisement des savoirs de proximité, transmission, empowerment

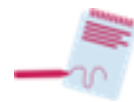
**Transmettre des connaissances acquises par l'expérimentation d'outils propices à l'inclusion socio-territoriale**



Nombre de participants illimité,  
dont **un ou plusieurs pairs-aidants**  
+ un professionnel de l'intervention  
sociale, éventuellement



**A minima 1 atelier**  
de 2 heures environ



**Les pairs-aidants partagent un vécu territorial proche de celui des publics concernés par l'activité.**

## OBJECTIFS

- ✓ Répondre à des enjeux liés à la participation des publics
- ✓ Valoriser les expériences vécues et le savoir(-faire) qui en résulte
- ✓ Repenser les stratégies de l'intervention socio-spatiale en incluant les publics concernés.
- ✓ Dépasser les frontières psycho-sociales entre personnes et entre territoires
- ✓ Renforcer le pouvoir d'agir sur la fabrique de la ville

### RÉFÉRENT DE LA FICHE

Service  
Architecture et  
Société de la  
Faculté  
d'Architecture  
et d'Urbanisme  
de l'UMONS

**Dans le projet RHS :** des habitants ont essayé des outils expérimentés dans leur environnement immédiat, contribuant ainsi au recueil de la mémoire collective d'un autre quartier et à la valorisation du territoire.

Exemples : animation d'ateliers de partage et de récolte du vécu collectif par un binôme pair-aidant/travailleur social ou urbaniste, sur base d'outils tels que « fil de la mémoire », « carte mentale d'un quartier », « parcours » ; transfert de savoir-faire : co-construction de mobilier en palettes destiné au quartier type banc, décorations...

## MÉTHODE

### Préalable

La pair-aidance, ou « l'accompagnement par les pairs », est une pratique innovante qui renforce les dynamiques participatives en plaçant le vécu des publics au cœur des stratégies de l'intervention sociale. Centrée sur les savoirs d'expériences, cette approche innovante complémentarise les logiques d'actions classiques. Elle permet de développer la connaissance et le pouvoir d'agir des habitants sur un territoire et démocratise les stratégies de fabrique de la ville.

La condition *sine qua non* de l'accompagnement pair tient dans la capacité à rencontrer autrui avec l'exigence d'une distanciation de son propre vécu, soutenue par un questionnement équilibré des réalités connues et inconnues.

### Étape 1 – Partage de vécu et croisement des savoirs

Dans le projet RHS, les personnes identifiées comme « pairs » sont les habitants et travailleurs qui occupent un même territoire. Ils se sont rencontrés pour échanger sur leur vécu, exposer et croiser leurs visions respectives, d'abord au sein de leur quartier puis *extra muros*. Croisant les expériences subjectives, des similitudes apparaissent et de nouvelles perspectives d'action collective peuvent être identifiées. Avec l'appui d'universitaires, ils ont cocréé une pratique qui améliore leur cadre de vie ou l'image du quartier. Ainsi, non seulement ils partagent leurs connaissances du terrain et leurs savoir-faire, mais ils acquièrent aussi de nouvelles compétences.

### Étape 2 – Transmission des acquis

Certains se portent ambassadeurs pour transmettre leur expérience, diffuser de bonnes pratiques auprès de quartiers voisins, présenter leurs ressources, contribuant ainsi à la valorisation du territoire. En outre, en relation avec les intervenants sociaux, ils contribuent à la mise en œuvre d'une nouvelle expérience avec un groupe d'un quartier proche. Chaque partie peut bénéficier des connaissances d'un terrain « pair », en prise à des réalités semblables et ayant mis en œuvre une action (identique ou différente) pour répondre à des enjeux sociaux ou territoriaux.

## Étape 3 – Apprendre à apprendre continuellement

Transposée hors-les-murs du quartier, auprès d'autres acteurs du Hainaut transfrontalier, leur apprentissage se confronte à d'autres réalités de terrain qui présentent leurs propres singularités. Par exemple, le cadre socio-politique distinct de part et d'autre de la frontière franco-belge donne lieu à des stratégies d'action citoyenne d'amélioration du cadre de vie sensiblement différentes. Via la confrontation, l'apprentissage des pairs-aidants est constamment nourri, promettant le renforcement de la cohésion socio-territoriale et du pouvoir d'agir, dans une perspective de formation continue.

## AVANTAGES

- Reconnaître et valoriser les savoirs implicites au profit d'une démocratisation de l'intervention sociale et urbaine ;
- Répondre à des enjeux identifiés collectivement en renforçant les réseaux entre acteurs de terrain. La proximité et le partage de vécu rend l'approche plus horizontale et l'accroche parfois plus aisée ;
- Développer un projet en phase avec les enjeux concrets des publics, au plus près des réalités et connaissances de terrain. Passer d'une représentation de l'intervention descendante [top-down] à une logique ascendante [bottom-up].

## CONTRAINTES

- Ne pas opposer les savoirs d'expérience et les stratégies effectives de l'intervention sociale ; créer des espaces pour mettre en dialogue les positionnements, affiner l'appréhension du terrain par tous et pour tous, c'est-à-dire au profit de la réussite d'un projet ;
- S'efforcer intellectuellement de se décentrer des visions dogmatiques forgées soit par l'expérience vécue, soit par les pratiques classiques de l'urbanisme et de l'accompagnement social et parfaire ses connaissances.

Aller sur



[www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu)

# Effacement des frontières quartier-ville

(synthèse et extrait des travaux de thèse de doctorat de Larissa Romariz Peixoto, 2019)

**Mots clés** : isolement, territoire, limites physiques, limites psycho-sociales, obstacles

L'un des objectifs majeurs du projet RHS est d'atténuer, voire de rompre un isolement vécu ou ressenti par les habitants des quartiers populaires, isolement révélé par le travail de recherche mené sur le terrain, au cœur du Hainaut transfrontalier, côté belge et côté français.

Si le territoire concerné montre une grande diversité entre les quartiers sociaux et de sensibles différences entre ceux-ci de part et d'autre de la frontière franco-belge en termes de taille et de type de bâti, l'analyse territoriale des quartiers investis a également révélé quelques similitudes : un territoire marqué par une histoire commune, la présence dominante de logements publics, ou encore l'accès à une structure d'accompagnement social, dite centre socio-culturel en France, et maison de quartier en Belgique.

Mais au-delà de ces comparaisons, un constat particulièrement frappant émane des recherches sur le terrain menées en étroite collaboration entre universitaires et structures d'accompagnement social, et recueillant la parole des habitants : **l'omniprésence de frontières de types divers, plus ou moins visibles ou tangibles.**

« frontière : toute espèce de barrage, défense, obstacle que l'on peut ou doit franchir » (CNRTL)

**Des frontières physiques**, qui marquent une rupture visible avec la ville : une infrastructure routière, une voie de tram, une friche industrielle ... ont été racontées par les habitants lors d'ateliers **de carte mentale** (voir outil carte mentale d'un quartier»), de **parcours de quartier**, ou lors de **marches urbaines transfrontalières**.

**Des frontières socio-économiques**, directement liées au contexte historique dans lequel sont nés ces quartiers. Leurs structures sociale et urbaine sont des conséquences directes de politiques publiques ou de choix économiques : l'implantation d'une activité industrielle et d'un quartier de logements à l'extérieur d'une ville ou encore les critères d'attribution de logements sociaux basés essentiellement sur un plafonnement de revenus.

**Des frontières psycho-sociales** : invisibles, mais non moins marquantes que les frontières physiques. Ces barrières sont construites majoritairement par les **représentations mentales** des quartiers forgées par les habitants, mais aussi par celles véhiculées à l'extérieur de celui-ci. Des représentations qui se révèlent au travers de la manière dont les habitants voient leur propre quartier, mais aussi au travers de **l'image** renvoyée par les gens de l'extérieur ou par l'image que les habitants pensent que les gens de l'extérieur ont de leur quartier.

Par exemple, une image souvent **négative** révélée lors de la participation des habitants aux ateliers « MOTUS », organisés au sein des structures d'accompagnement respectives des quartiers (voir fiche « Motus »).

« On nous regarde du mauvais œil : qu'est-ce que tu fous dans ce quartier ? »

D'autres types de limites peuvent être engendrés par les **formes et réseaux urbains** : voiries sans issues, logements « qui tournent le dos » à la ville.

### Quand l'effacement d'une frontière en amène une autre

Certains quartiers ont pu bénéficier d'un projet de rénovation urbaine avec comme objectif principal la reconnexion à la ville et ainsi, la rupture d'**un isolement subi**, mais aussi l'instauration d'une mixité sociale par l'implantation de logements dits « moyens », destinés à la vente.

Si, avec sa rénovation, le quartier a vu s'effacer une certaine forme de limite par rapport à son environnement proche, avec cette mixité sociale voulue, il a paradoxalement vu naître une nouvelle forme de frontière : une différence sensible et visible entre logements privés et publics, constatée par les habitants, a renforcé la perception d'une différence de classe sociale entre voisins. Ici, c'est **l'expression architecturale** qui a créé une **autre frontière, stigmatisante** pour les locataires de logements publics.

### La limite de la cage... ou du cocon

Ce qu'il faut retenir toutefois, c'est que les différents types de limites, parfois très franches entre quartier et ville, n'ont pas forcément une connotation négative.

Tandis que, dans certains cas, il peut être comparé à une cage dont les occupants se sentent isolés, déconnectés, au travers des témoignages d'habitants, le quartier se révèle aussi être un cocon grâce auquel les résidents se sentent protégés vis-à-vis de l'environnement extérieur, et où se développe une solidarité certaine.

« Aves mes amis, on se retrouve ici en été. »

« J'aime bien les activités du quartier : Noël, carnaval, fête de la musique ... »

« Une communauté sans problèmes. »

Les articulations entre les frontières et leur développement théorique sont explorés dans le document de thèse.<sup>1</sup>

Les termes « cage » et « cocon » pour décrire le quartier proviennent des sociologues Didier Lapeyronnie<sup>2</sup> et Loïc Wacquant<sup>3</sup>.

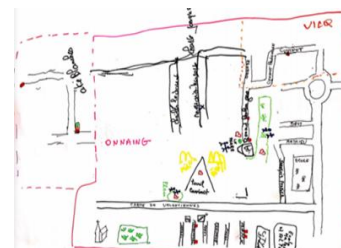
Au-delà de ces frontières, des **passeurs de frontières ont été identifiés.**

<sup>1</sup> A paraître, Larissa Romariz Peixoto

<sup>2</sup> LAPEYRONNIE Didier et COURTOIS Laurent, *Ghetto urbain : ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont (coll. « Le monde comme il va »), 2008

<sup>3</sup> WACQUANT Loïc, « Les deux visages du ghetto », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, no 160, 5, p. 4-21

En réalisant la **carte mentale de leur quartier**, les habitants ont ainsi révélé des lieux de rencontres qui leur sont propres, qui émergent de la mémoire collective. Il peut s'agir d'un terrain de jeux, d'un espace vert aménagé, mais aussi de certaines parties de voiries dont l'usage classique est détourné par une occupation fortuite des habitants.



En réalisant le **parcours de leur quartier**, c'est ce patrimoine collectif que les habitants mettent en valeur. Cette carte constitue un outil innovant de valorisation identitaire grâce auquel les habitants font découvrir un tout autre visage de leur quartier. Ils peuvent dès lors atténuer une limite psycho-sociale en véhiculant une image plus positive et valorisante pour eux-mêmes.



*« Le décalage est trop important. ». « Ils (les habitants des autres quartiers et les usagers de la ville, ndla) ne sont pas comme nous ! »*

L'essentiel passeur de frontière observé est finalement **la rencontre inter-quartiers**. Les journées transfrontalières (Belgique-France) ou les visites inter-quartiers organisées dans le cadre du projet RHS ont permis aux habitants d'échanger leurs impressions, de s'exprimer sur leur vécu et, malgré un environnement physiquement différent, de constater leurs similitudes. D'un côté comme de l'autre de la frontière franco-belge, chacun constate un vécu proche du sien. Une dynamique positive peut alors s'installer avec des partages d'expériences et de solutions pour améliorer leur cadre de vie.

Paradoxalement, ce que le travail transdisciplinaire et collaboratif de recherche-action RHS aura permis de démontrer est que la frontière la moins difficile à franchir est la frontière franco-belge.

*« On les a rencontrés, ils sont comme nous, pas de chichi ! »*

Des outils contribuant à l'atténuation, voire l'effacement de ces frontières de tous types ont été développés dans l'axe d'approche territoriale du projet. Il s'agit d'activités telles que les marches urbaines, la création de parcours externe au quartier, la mise en place de terres de rencontre ou le développement de la pair-aidance (voir fiches-outils y relatives).

Aller sur



[www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu)



**Annexe 3**

**Les 6 quartiers  
en chiffres et  
cartes**

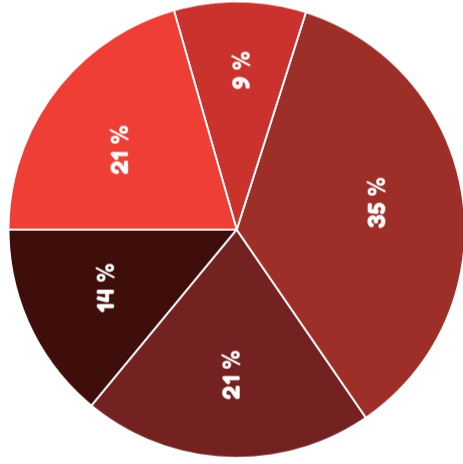
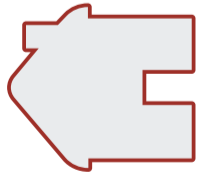
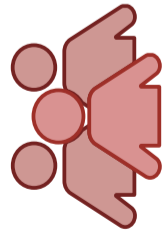




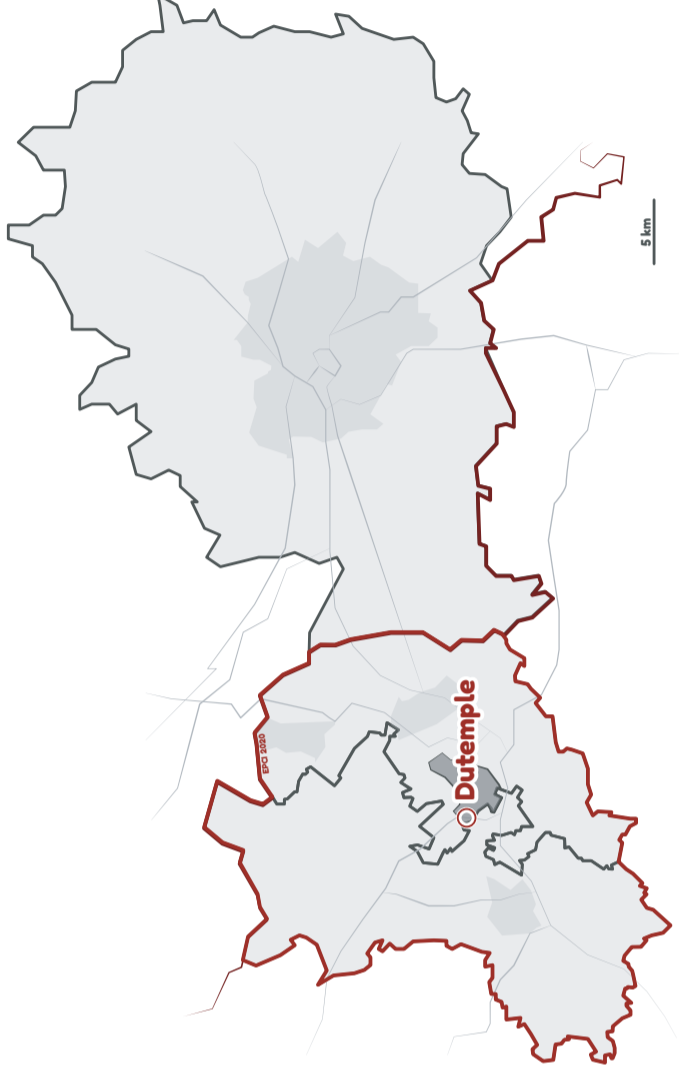
- 3.1. Quartier de Dutemple, Valenciennes, France
- 3.2. Quartier du Nouveau Monde, Denain, France
- 3.3. Quartier de Cuvinot, Onnaing, France
- 3.4. Quartier du Rieu, Vieux-Condé
- 3.5. Quartier d'Épinlieu, Mons, Belgique
- 3.6. Quartier de l'Île aux Oiseaux, Mons, Belgique

# DUTEMPLE, Valencienes, France

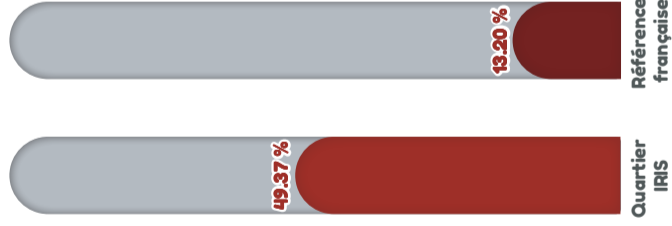
## Données socio-économiques



Participations aux activités  
RHS par tranche d'âge

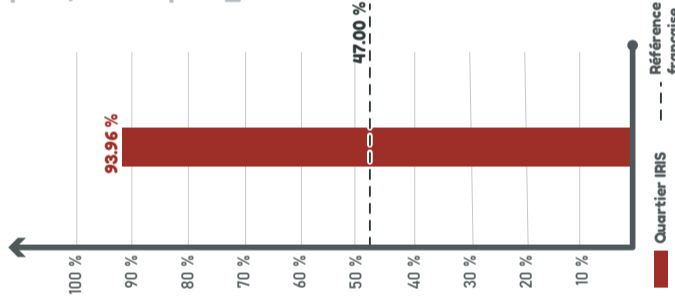


Taux de chômage



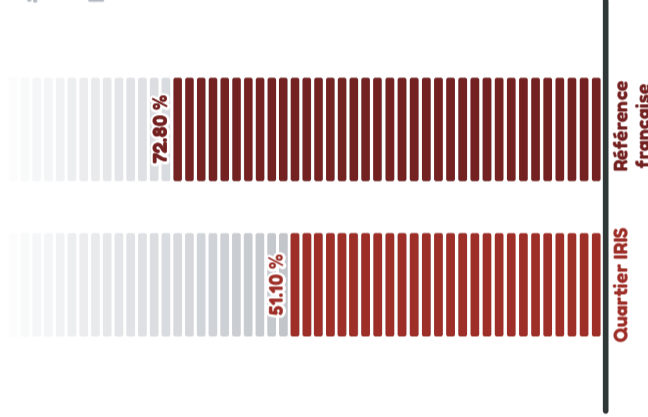
INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines

Taux de couverture de la  
population par les CAF



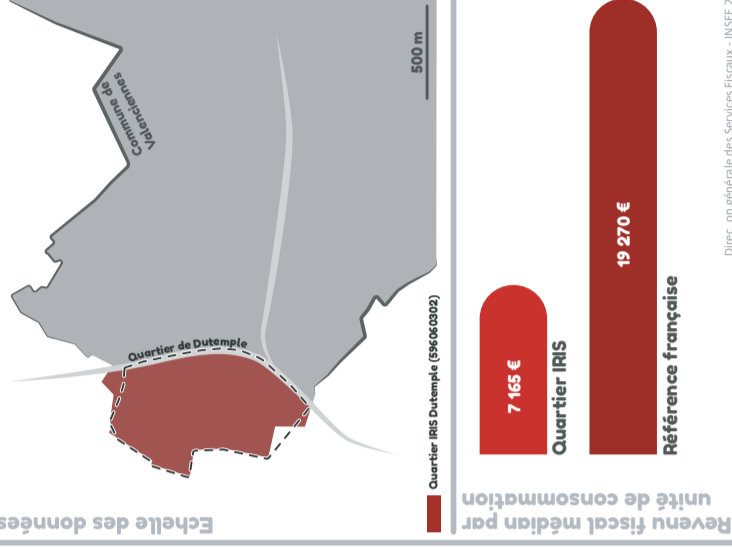
Caisse Nationale d'Allocations Familiales 2013

Taux d'activité  
des 15 - 64 ans



INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines

Echelle des données



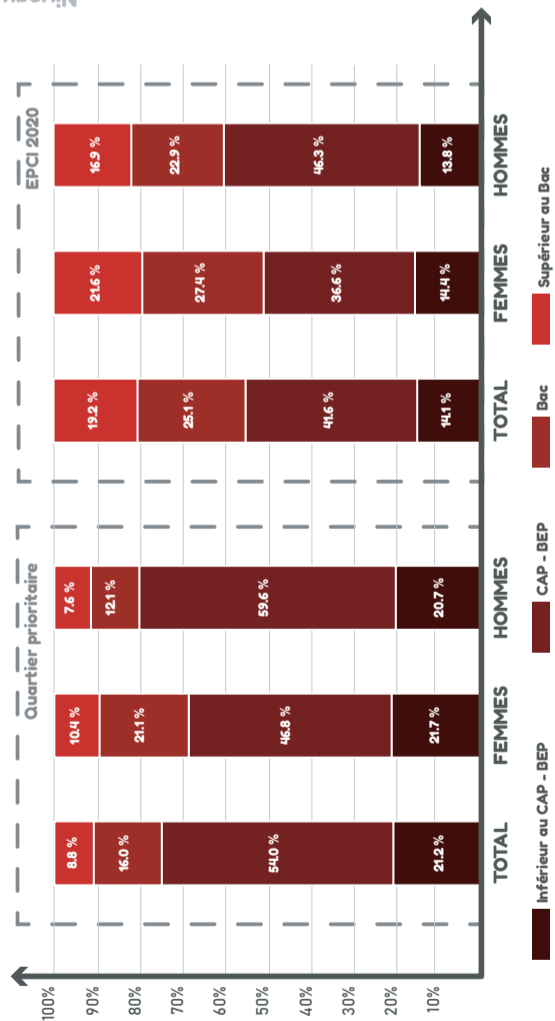
Quartier IRIS Dutemple (94060002)

500 m

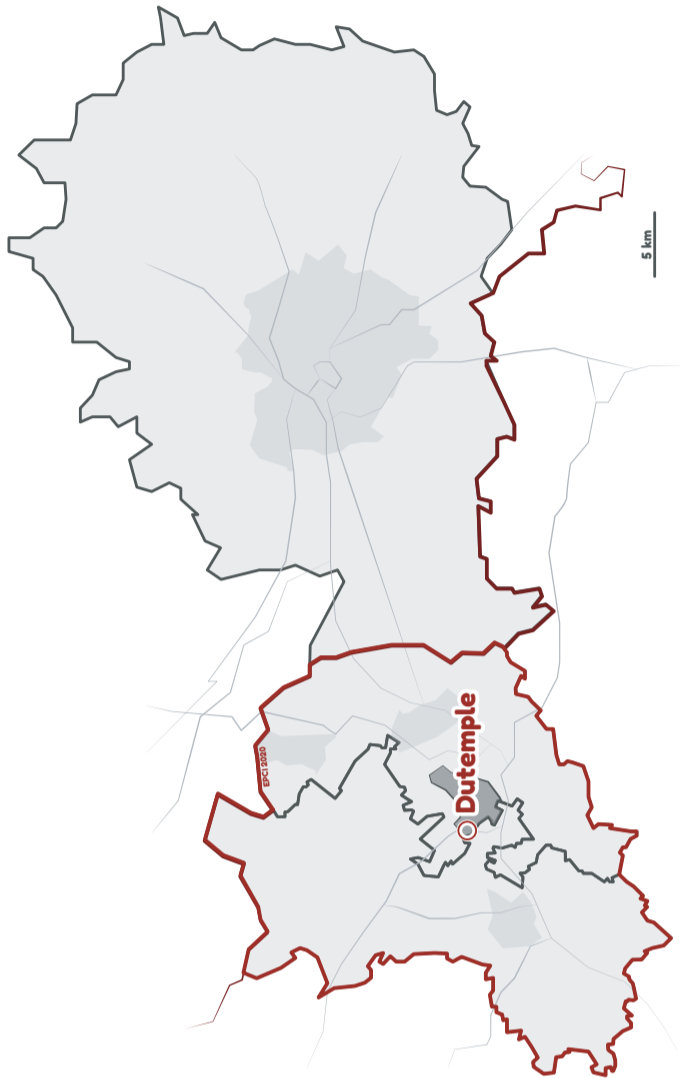
Dirac on générale des Services Fiscaux - INSEE 2010

# DUTEMPLE, Valenciennes, France

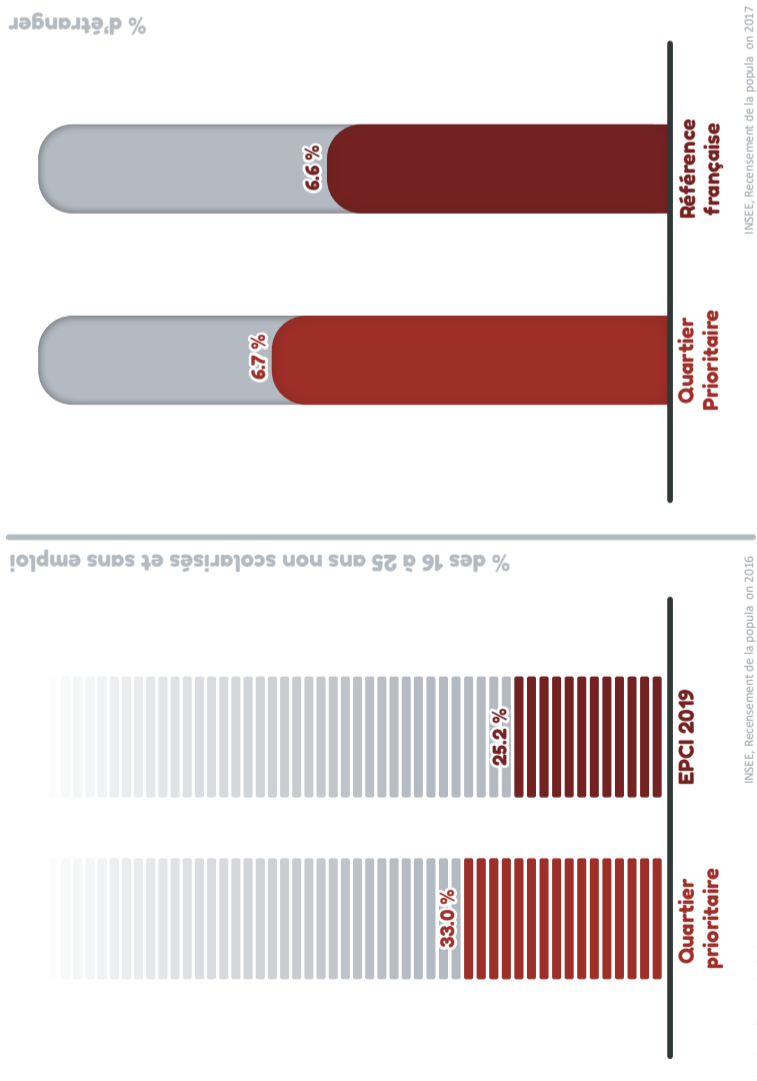
## Données démographiques



Niveau de formation



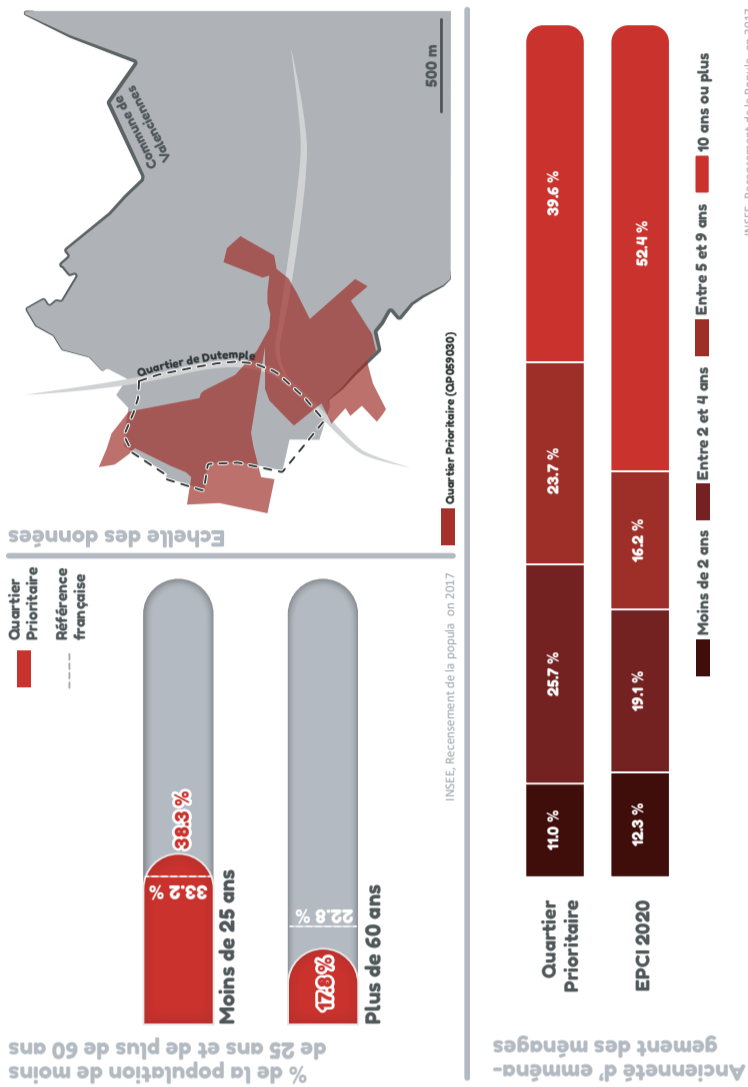
Pôle Emploi - Dares, STMT - Demandeurs d'emploi en fin de mois au 31/12/2020



@ Larissa Romariz Peixoto  
o Laura Michiels

INSEE, Recensement de la popula on 2016

INSEE, Recensement de la popula on 2017



INSEE, Recensement de la popula on 2017

# TYPLOGIE DES LOGEMENTS

44

100 m

Quartier de Dutemple (limite quartier IRIS)

-  Typologie "Maison"
-  Espace d'accueil de gens du voyage
- 



# ESPACES VÉGÉTALISÉS

Quartier de Dutemple (limite quartier IRIS)

-  Espaces collectifs
-  Espaces privés
-  Avec fonctions publiques








45

100 m



# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

Quartier de Dutemple (limite quartier IRIS)

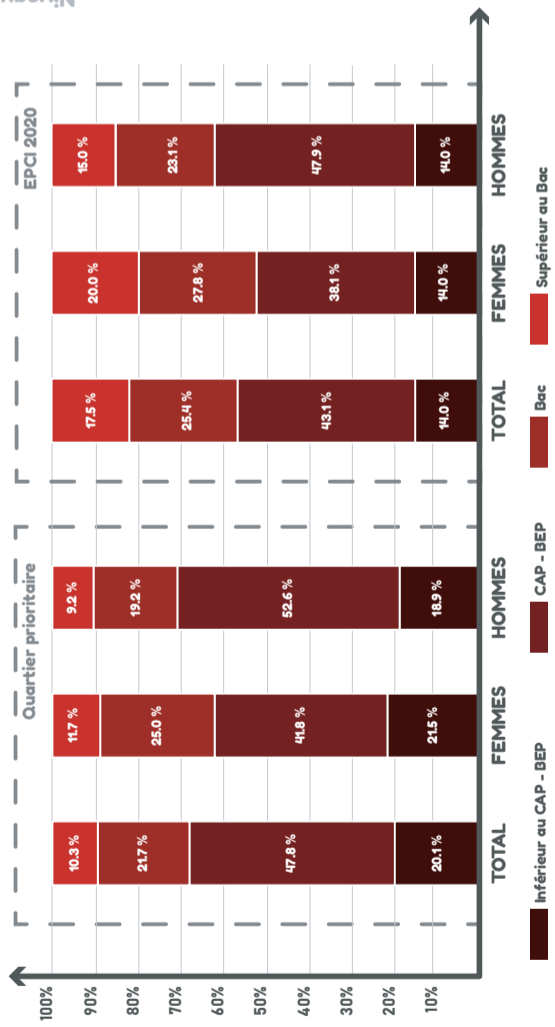
-  Enseignement
-  Lieu de culte
-  Centre social
-  Ferme urbaine
-  Equipement sportif
-  Arrêt de tram
-  Commerce

46

100 m

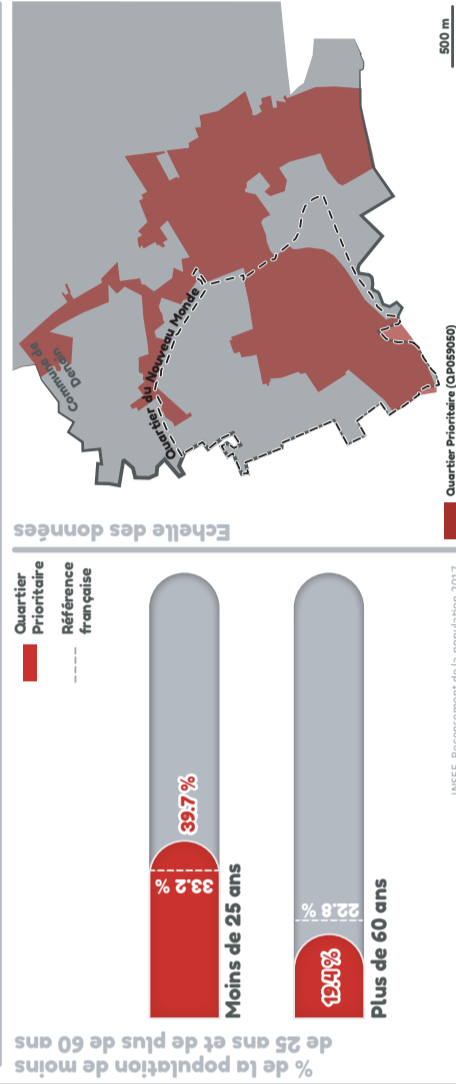
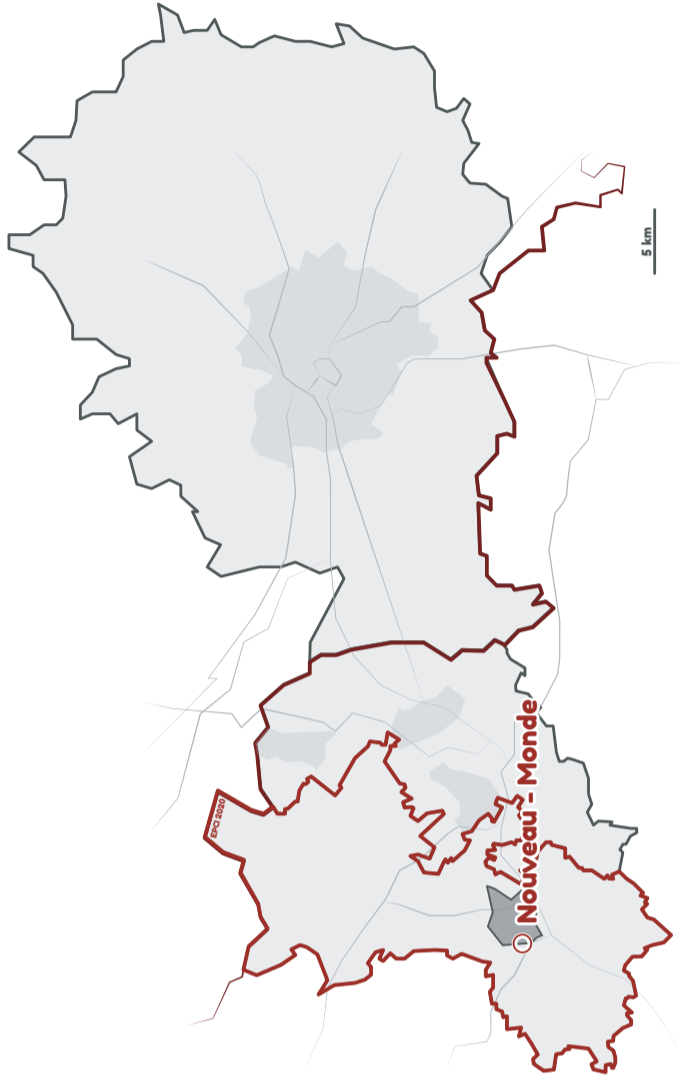
# NOUVEAU-MONDE, Denain, France

## Données démographiques

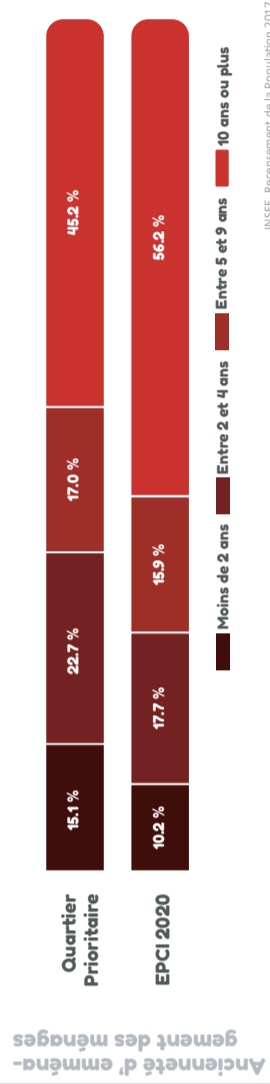
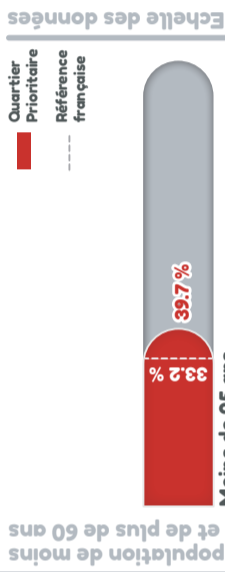


Niveau de formation

Pôle Emploi - Dares, STMT - Demandeurs d'emploi en fin de mois au 31/12/2020



Quartier Prioritaire (1069909)



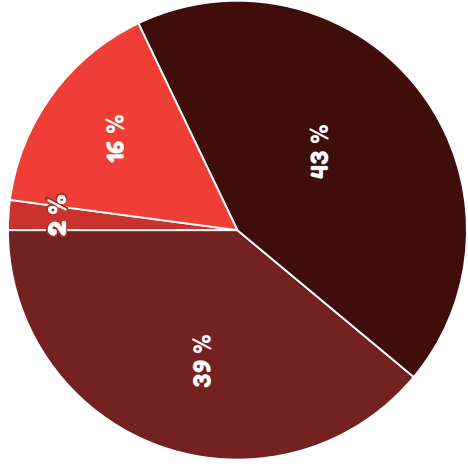
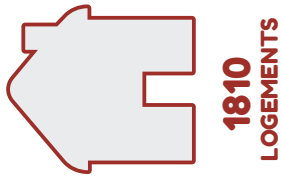
INSEE, Recensement de la population 2017

INSEE, Recensement de la population 2016

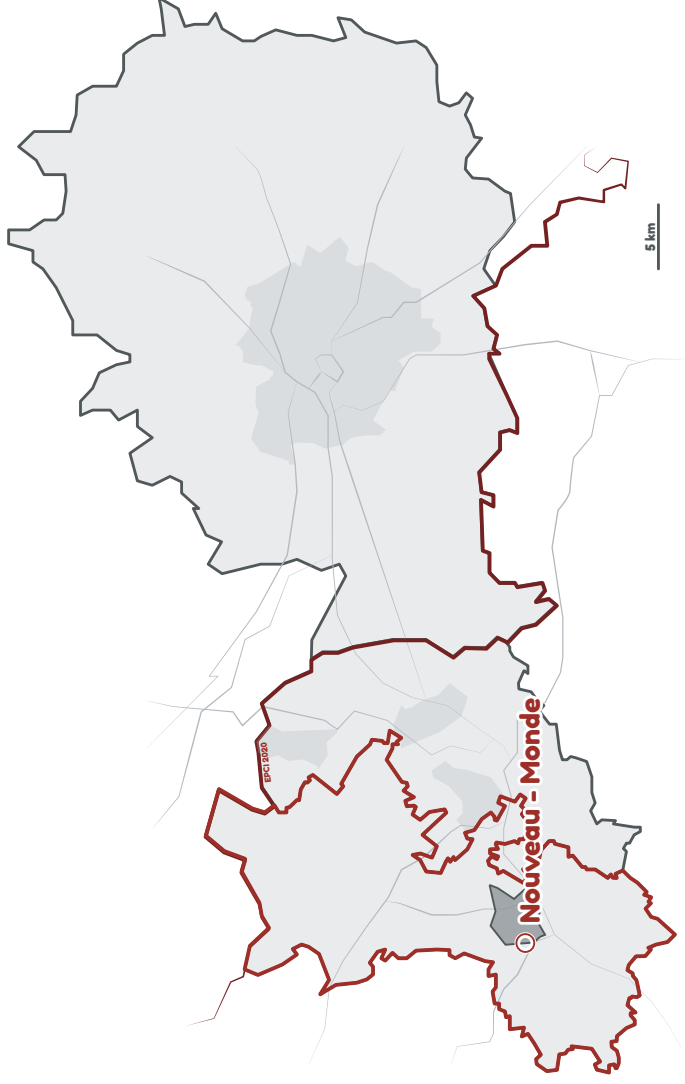
@ Larissa Romariz Peixoto  
o Laura Michiels

# NOUVEAU-MONDE, Denain, France

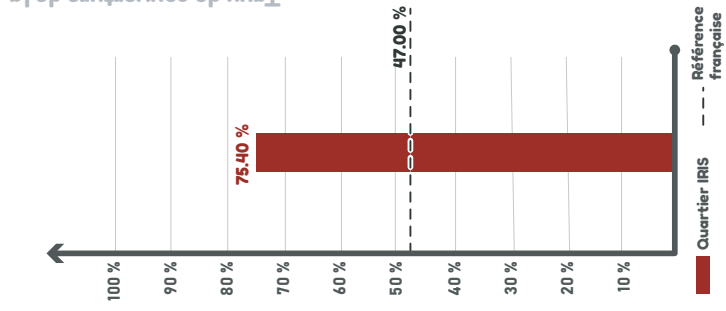
## Données socio-économiques



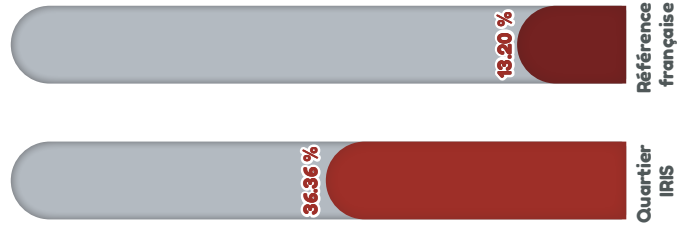
Participations aux activités  
RHS par tranche d'âge



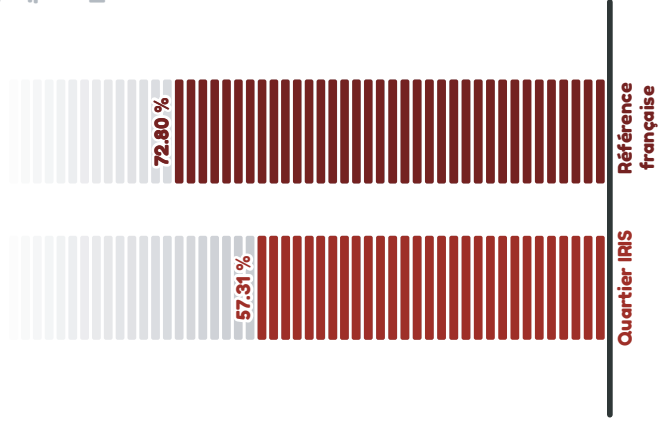
Taux de couverture de la  
population par les CAF



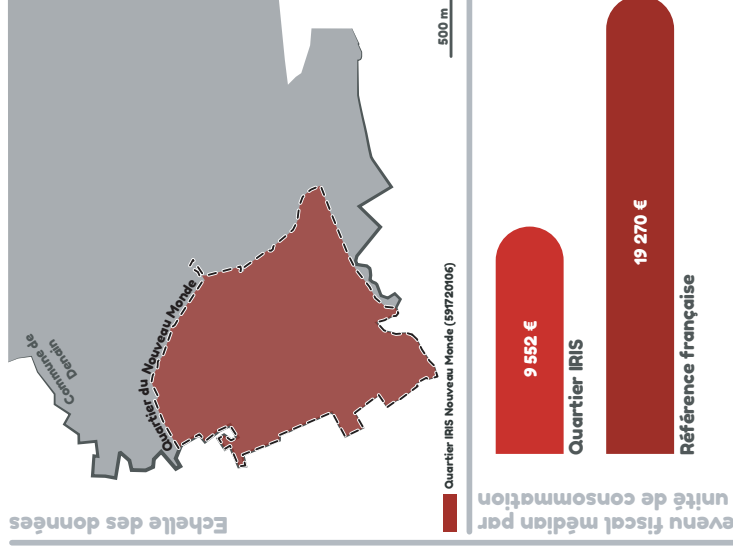
Taux de chômage



Taux d'activité  
des 15 - 64 ans



Echelle des données





# TYPLOGIE DES LOGEMENTS



Typologie "Appartement"

Typologie "Maison"

# ESPACES VÉGÉTALISÉS



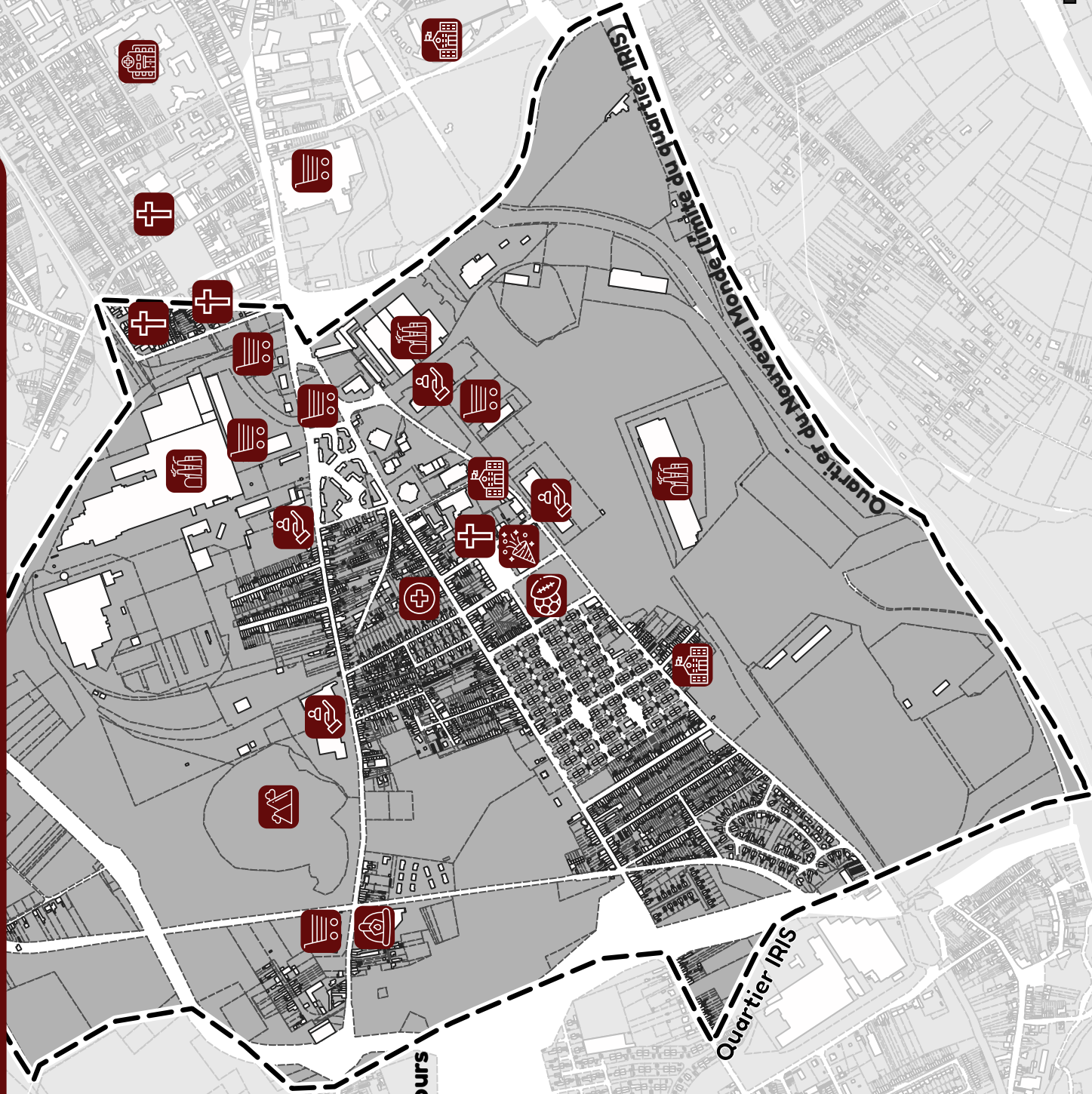
200 m

-  Espaces collectifs
-  Avec fonctions publiques
-  Espaces privés



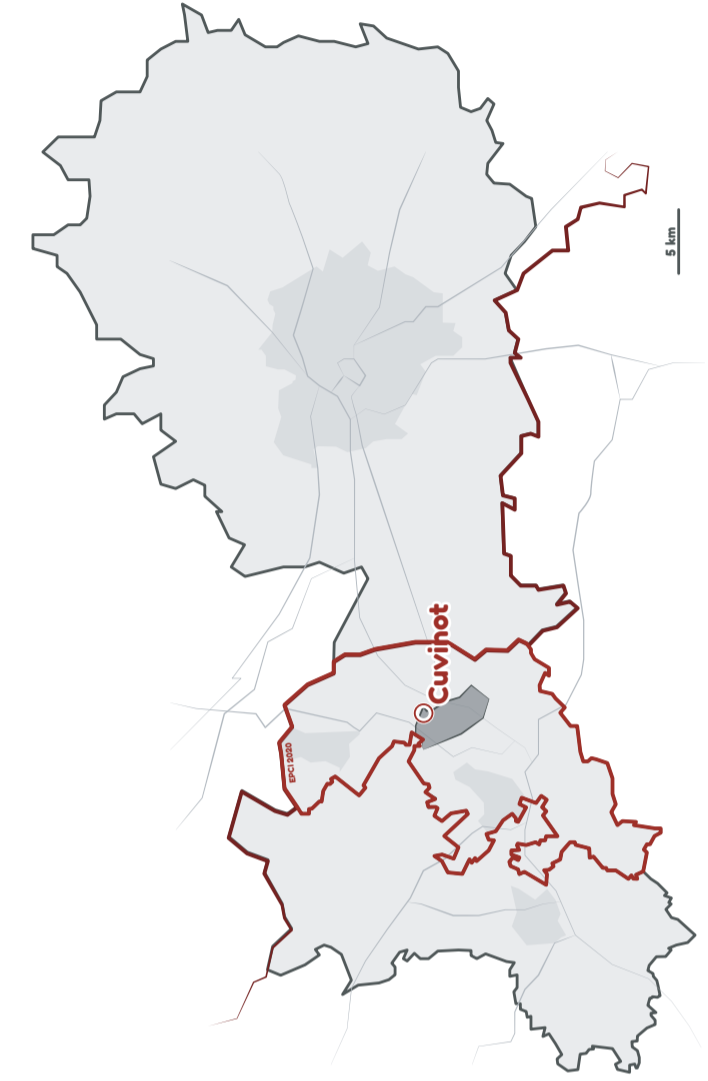
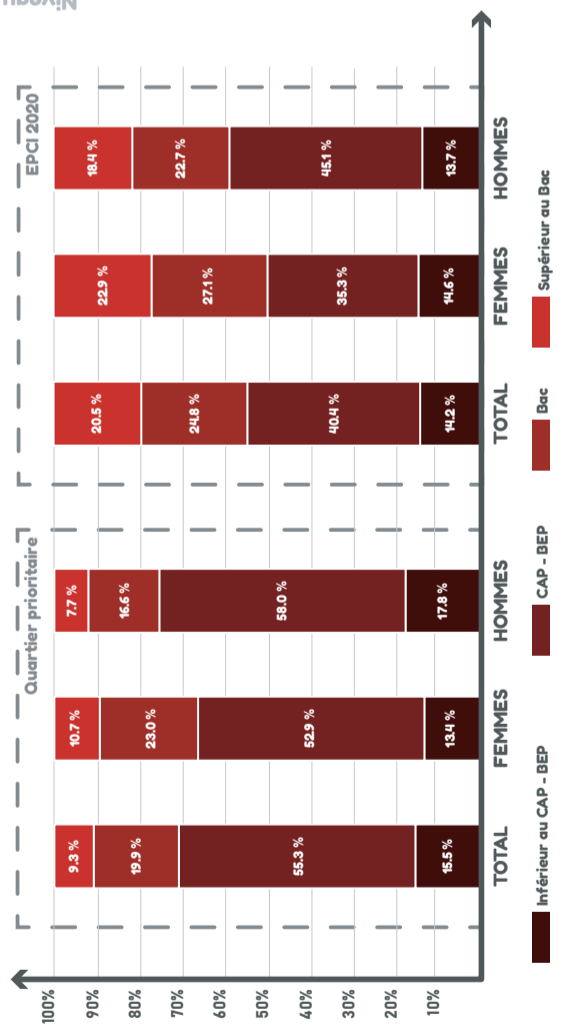
# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

-  Enseignement
-  Lieu de culte
-  Usine
-  Centre d'incendie et de secours
-  Pharmacie
-  Commerce
-  Equipement sportif
-  Centre hospitalier
-  Terril
-  Service public
-  Salle des fêtes

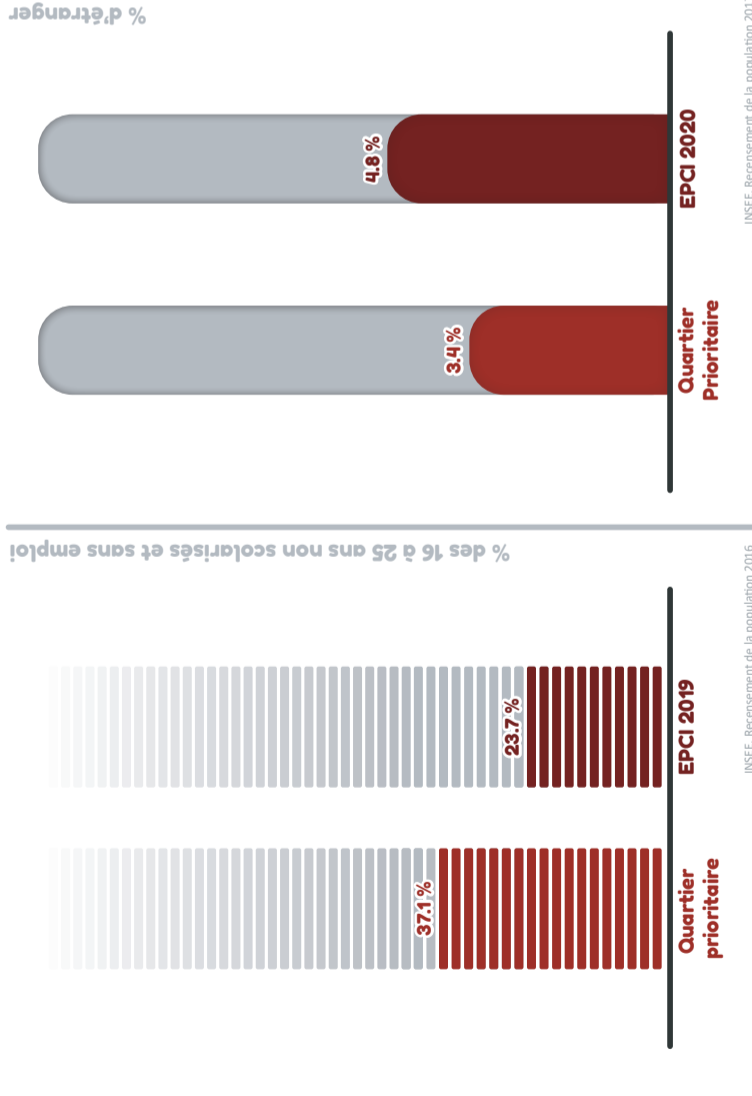


# CUVINOT, Onnaing, France

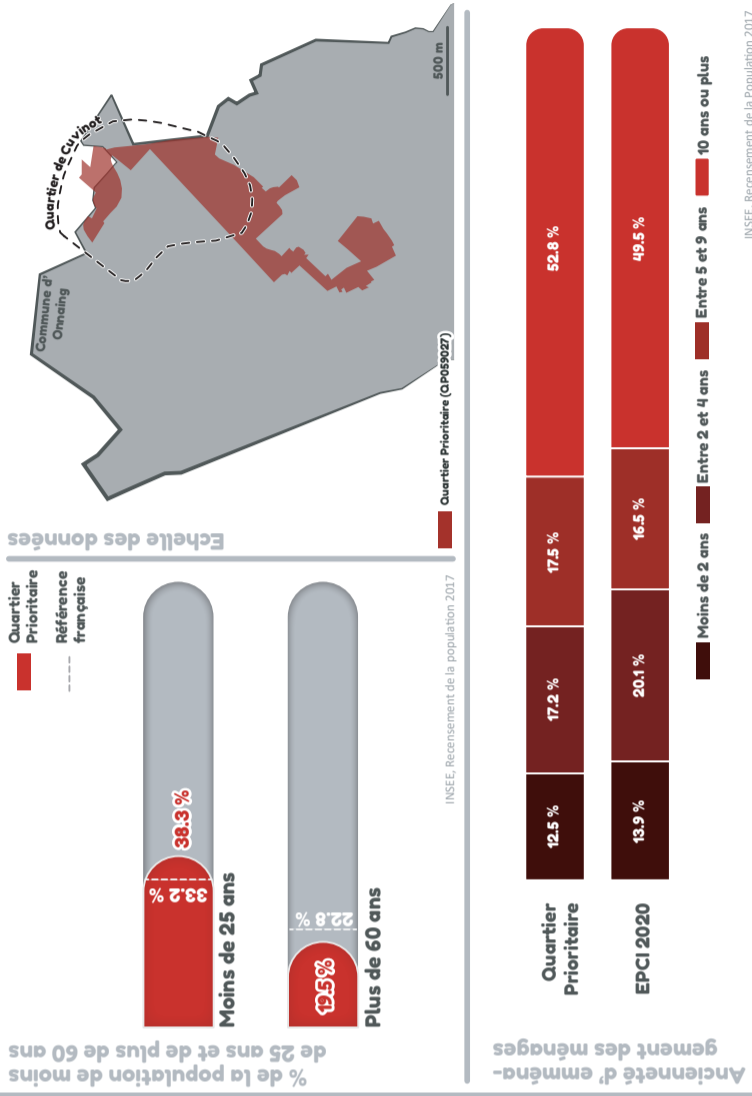
## Données démographiques



Pôle Emploi - Dares, STMT - Demandeurs d'emploi en fin de mois au 31/12/2020

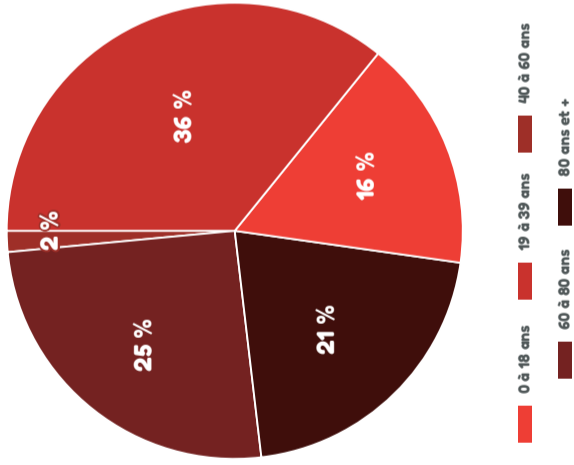


INSEE, Recensement de la population 2016  
 @ Larissa Romaniz Peixoto  
 o Laura Michiels

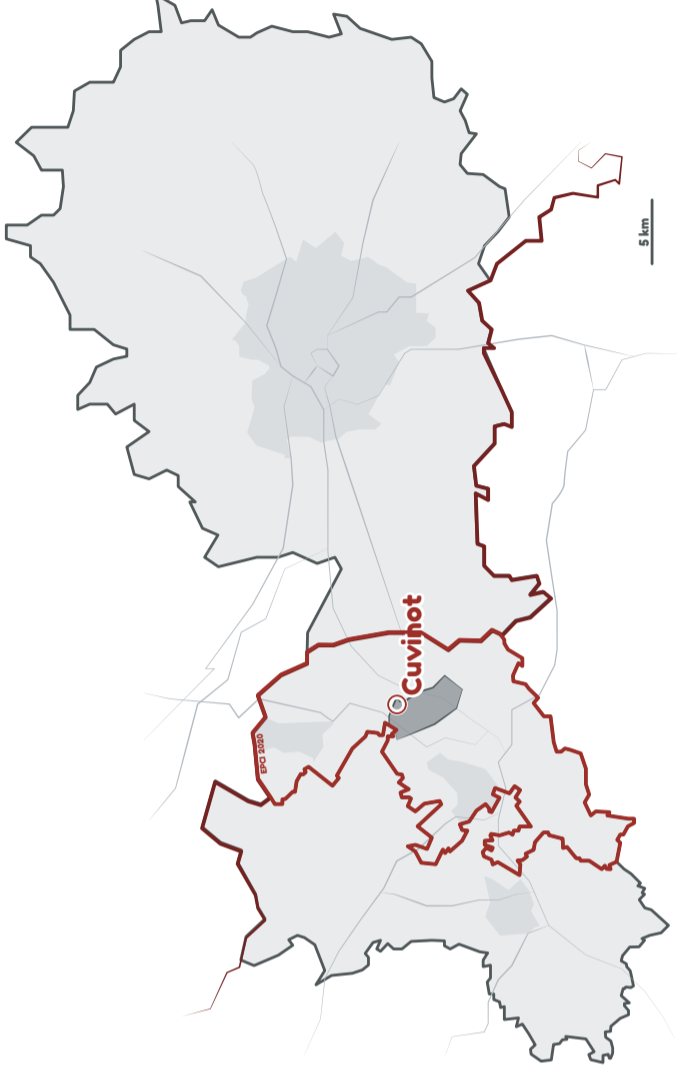


# CUVINOT, Onnaing, France

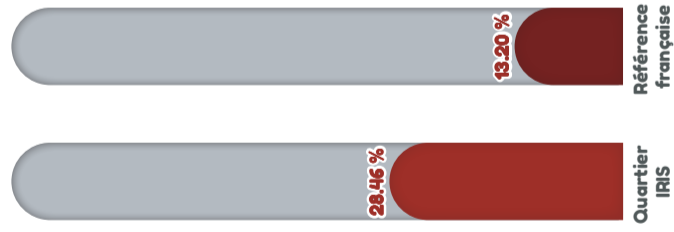
## Données socio-économiques



Participations aux activités RSH par tranche d'âge

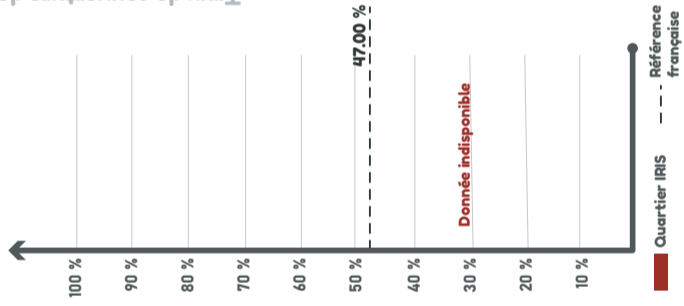


Taux de chômage



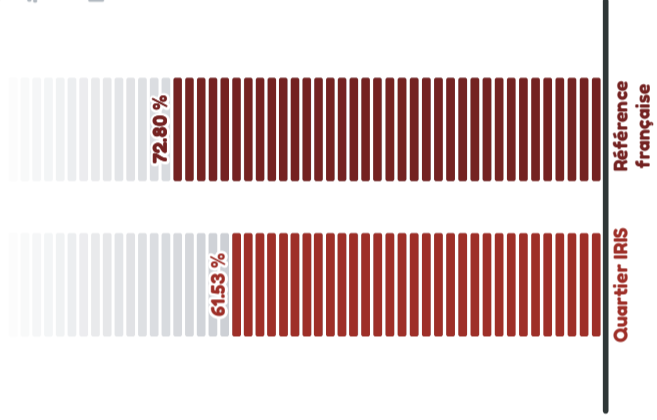
INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines

Taux de couverture de la population par les CAF



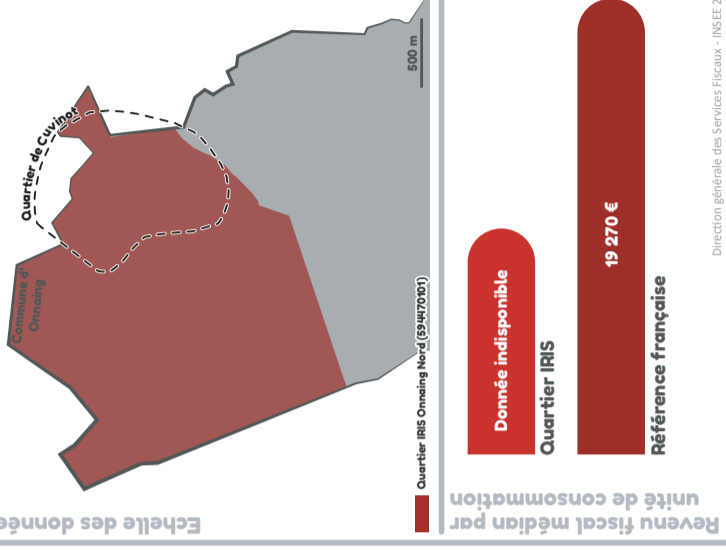
Caisse Nationale d'Allocations Familiales 2013

Taux d'activité des 15 - 64 ans



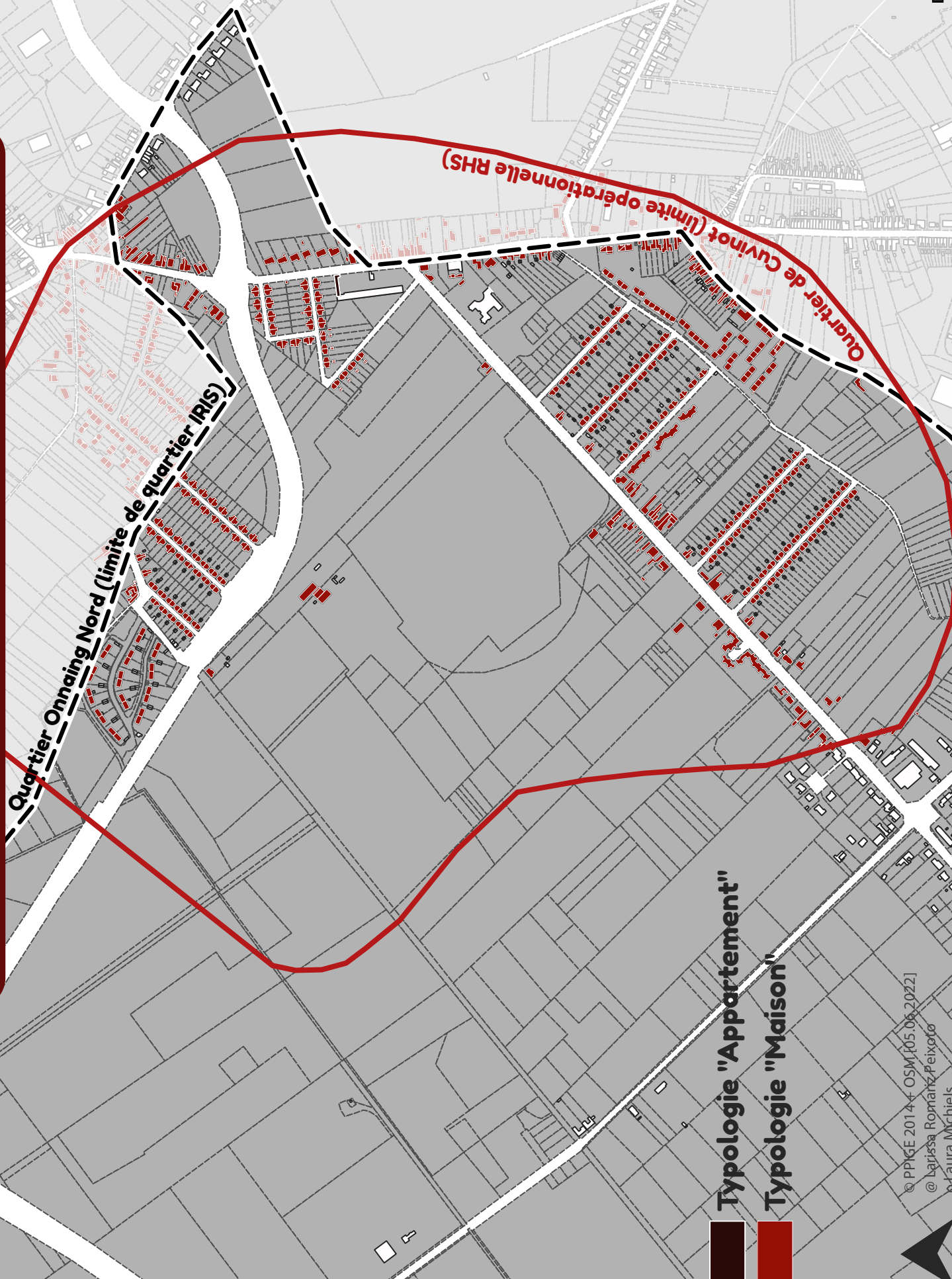
INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines

Echelle des données



Direction générale des Services Fiscaux - INSEE 2010

# TYPLOGIE DES LOGEMENTS

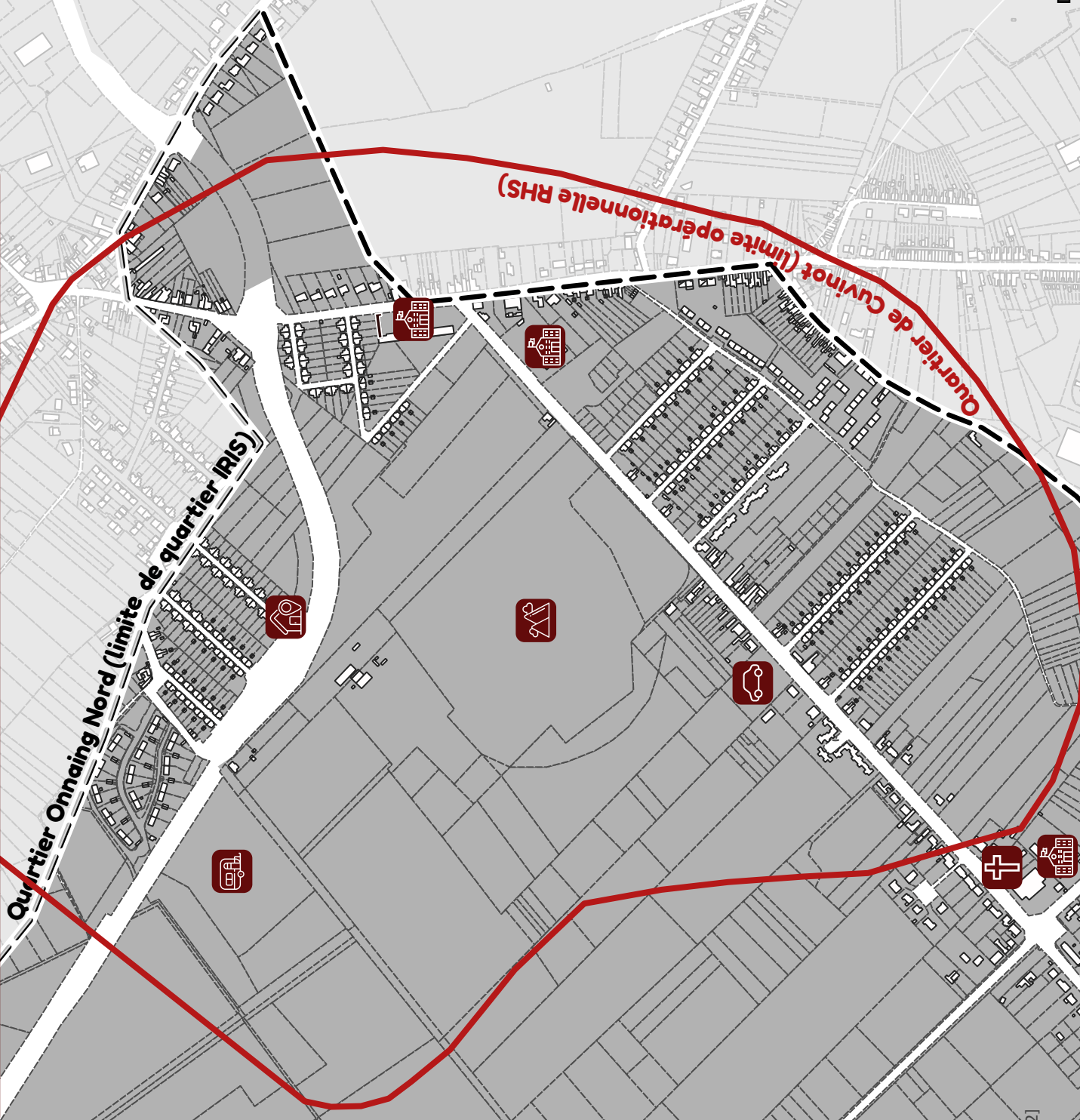








# ESPACES VÉGÉTALISÉS



-  **Espaces collectifs**
-  **Avec fonctions publiques**
-  **Espaces privés**

# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

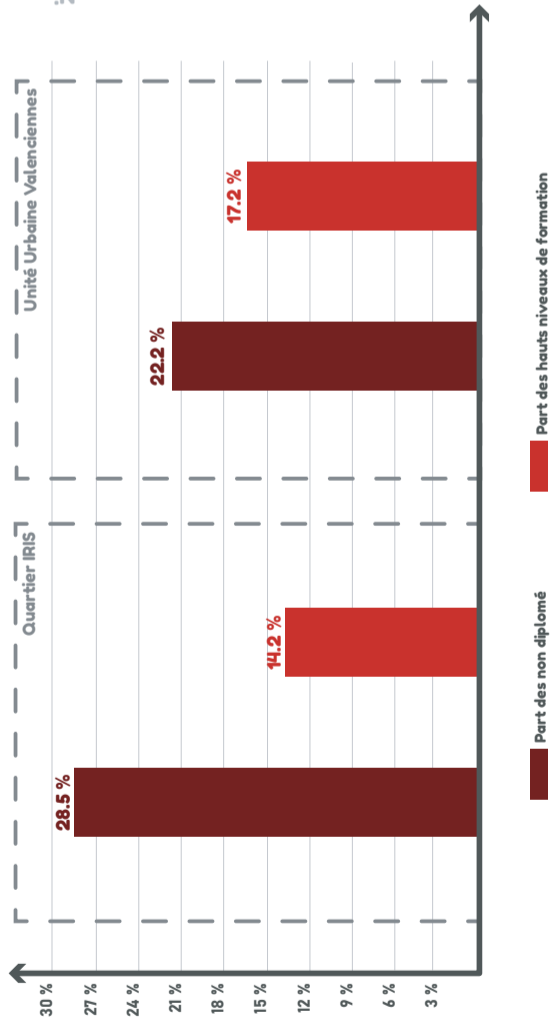


-  Enseignement
-  Lieu de culte
-  Aire d'accueil des gens du voyage
-  Centre social
-  Place parking
-  Terril

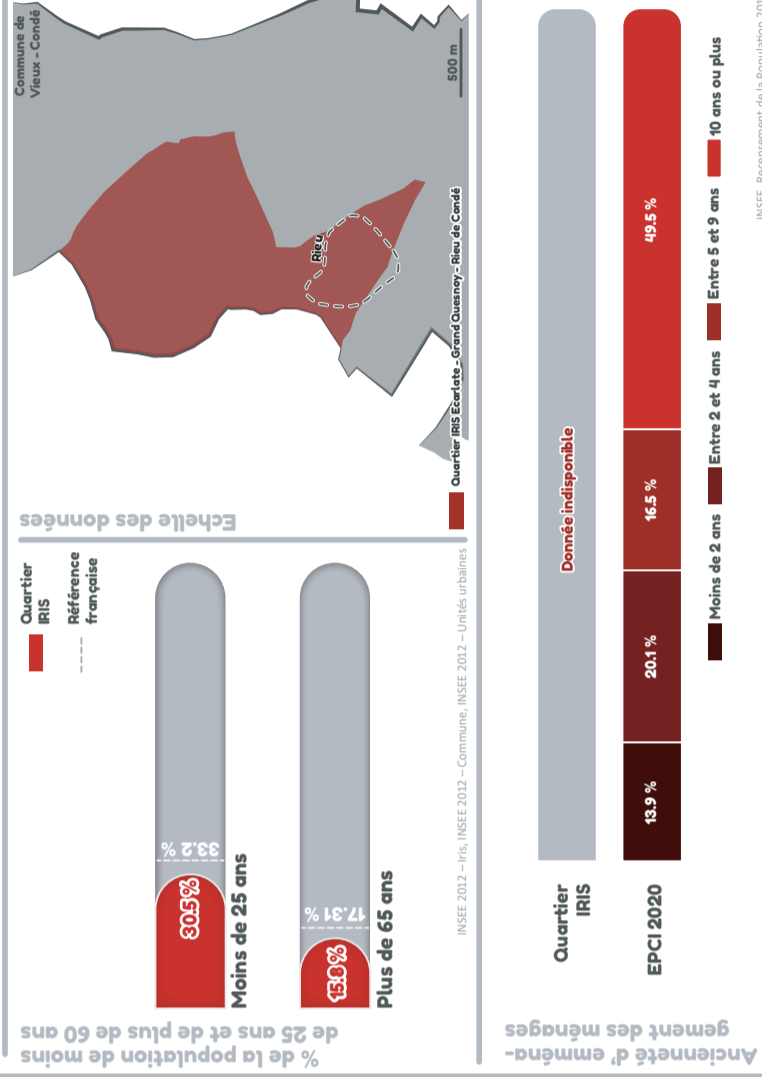
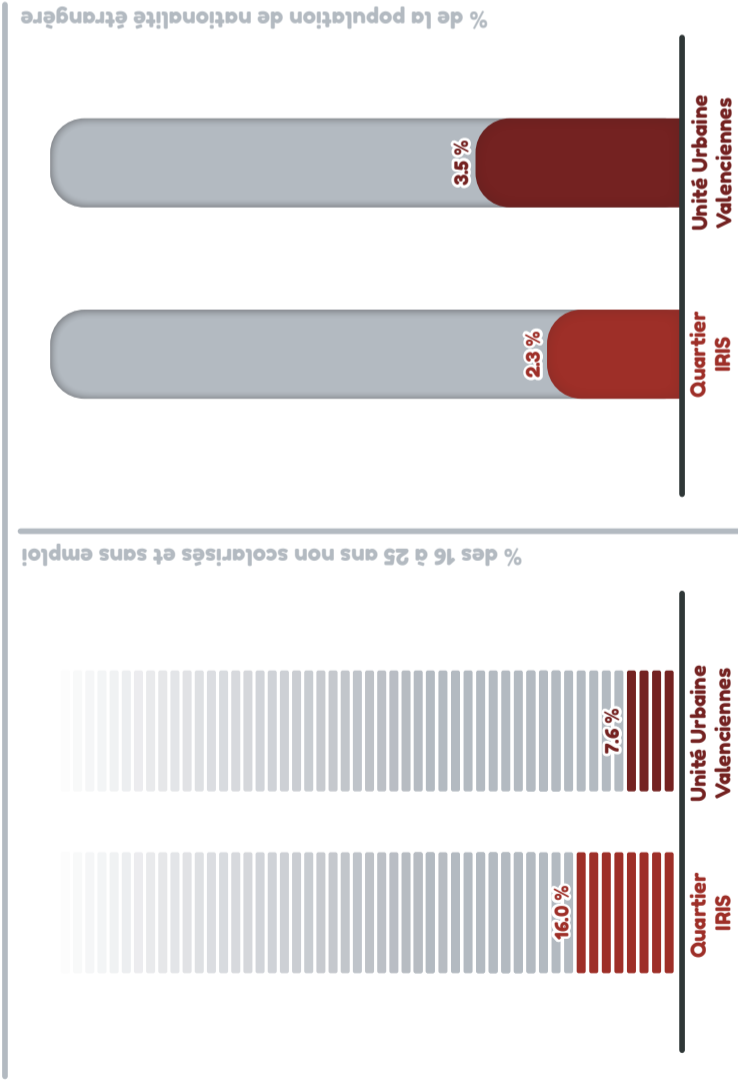
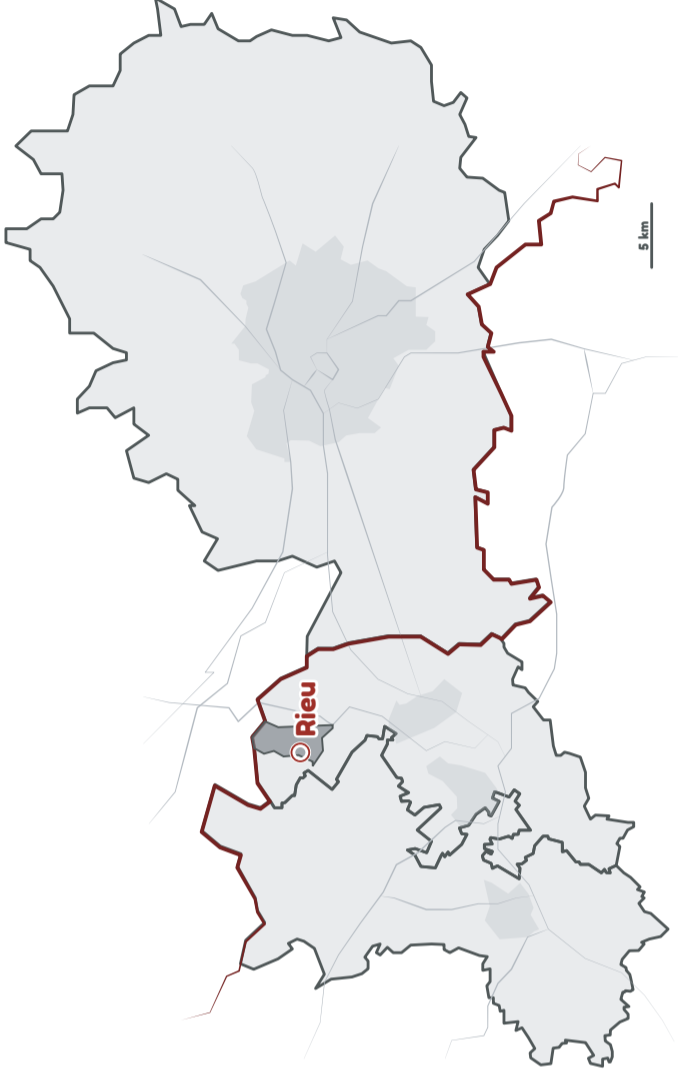


# RIEU, Vieux-Condé, France

## Données démographiques

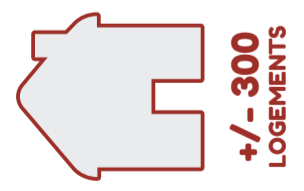


Niveau de formation

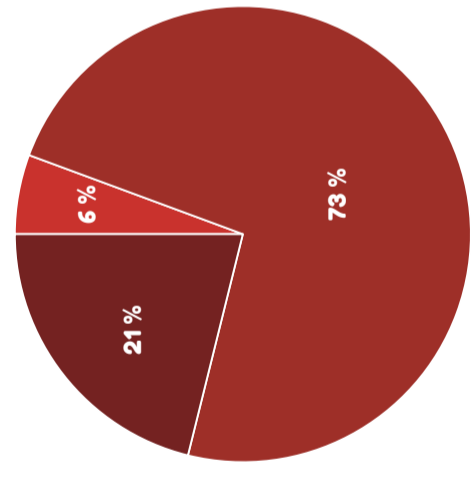


# RIEU, Vieux-Condé, France

## Données socio-économiques

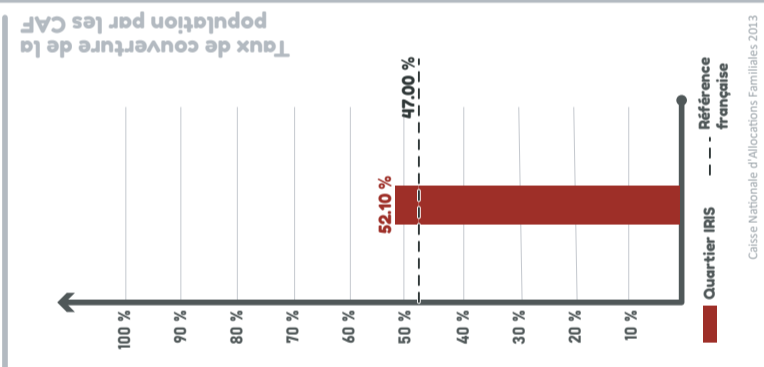
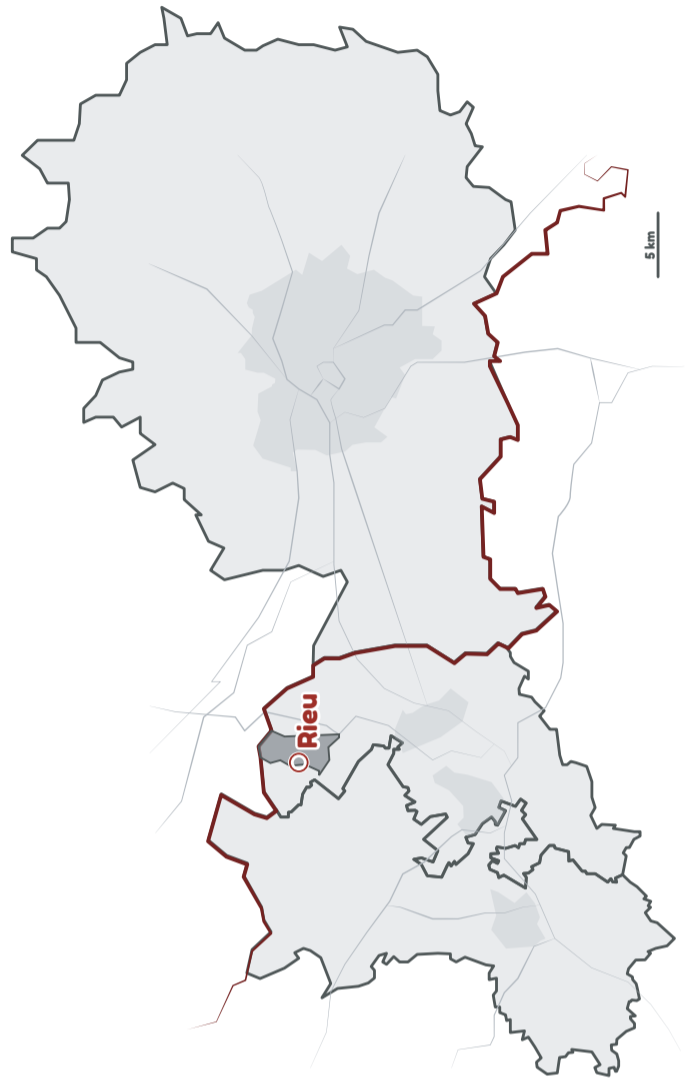


\* **Donnée partielle**  
© Larissa Romantz Peixoto  
© Laura Michiels

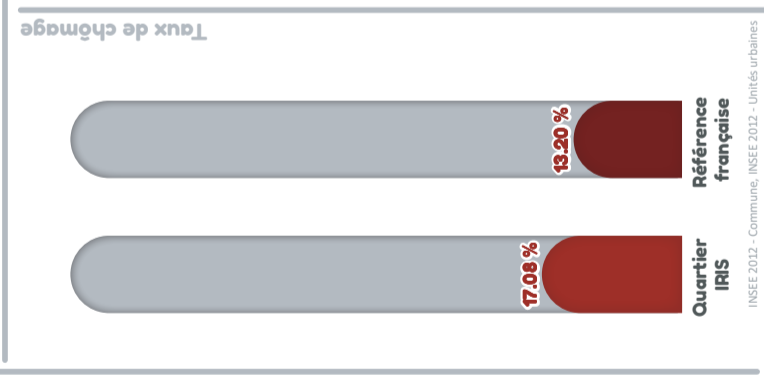


0 à 18 ans 19 à 39 ans 40 à 60 ans 60 à 80 ans 80 ans et +

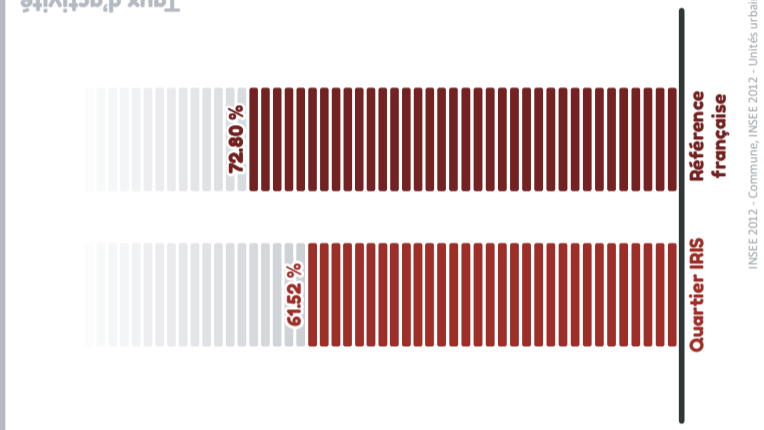
Participations aux activités  
RHS par tranche d'âge



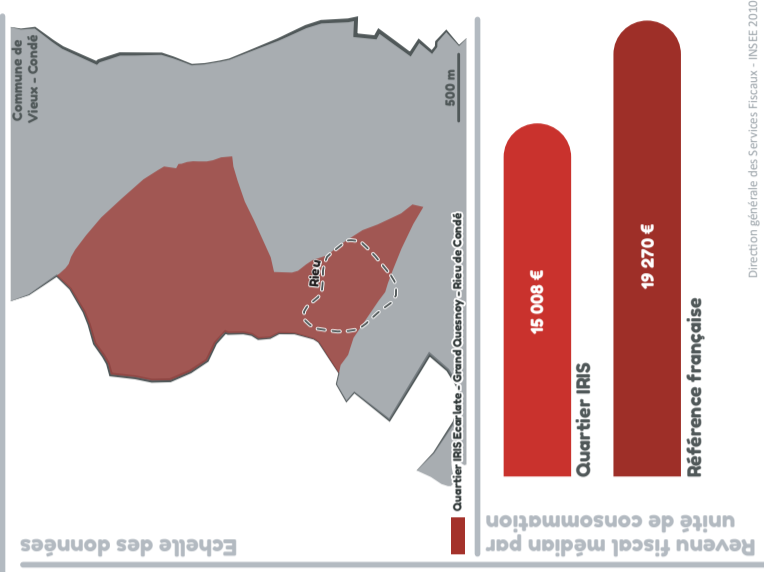
INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines



Caisse Nationale d'Allocations Familiales 2013



INSEE 2012 - Commune, INSEE 2012 - Unités urbaines



Direction générale des Services Fiscaux - INSEE 2010

Taux d'activité des 15 - 64 ans  
Echelle des données

Revenu fiscal médian par unité de consommation  
Quartier IRIS  
Référence française

# TYPOLOGIE DES LOGEMENTS

Quartier du Rieu (limite opérationnelle RHS)

Quartier IRIS

59

100 m

- Typologie "Appartement"
- Typologie "Maison"

© PPIGE 2014  
@ Larissa Romariz Peixoto  
o Laura Michiels



# ESPACES VÉGÉTALISÉS

Quartier IRIS

Quartier du Rieu (limite opérationnelle RHS)

60

100 m

-  Espaces collectifs
-  Avec fonctions publiques
-  Espaces privés






# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

Quartier du Rieu (limite opérationnelle RHS)

Quartier IRIS

61

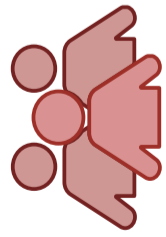
100 m

-  Enseignement
-  Terrain de pétanque
-  Etang Amaury

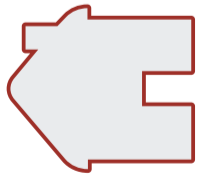


# EPINLIEU, Mons, Belgique

## Données démographiques et socio-économiques



**605**  
HABITANTS du parc  
de logement social



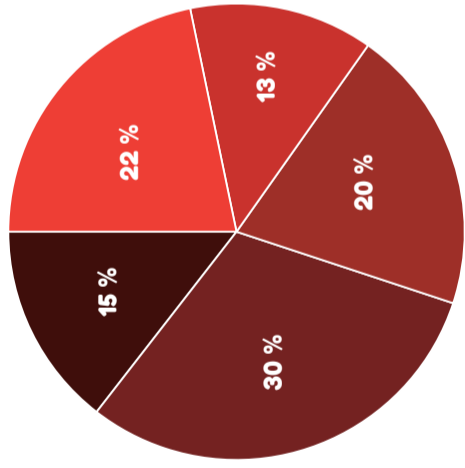
**290** LOGEMENTS  
dont **269** sociaux



**342**  
PARTICIPATIONS AUX  
ACTIVITÉS RHS

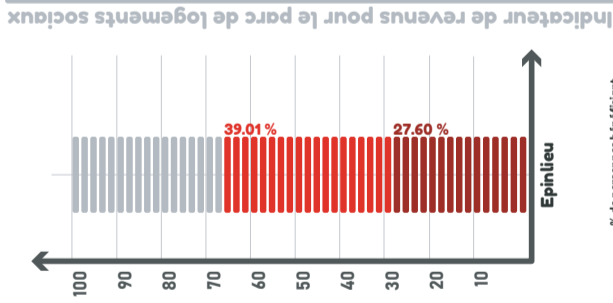


**31**  
ACTIVITÉS RHS  
RÉALISÉES



0 à 18 ans 19 à 39 ans 40 à 60 ans 60 à 80 ans 80 ans et +

Participations aux activités  
RHS par tranche d'âge



Epiniéu

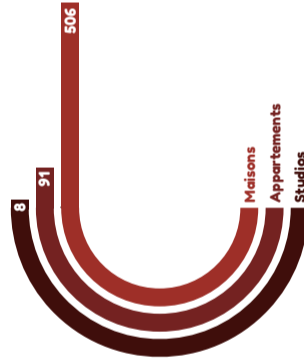
% de personnes bénéficiant  
d'un revenu de  
remplacement

% de personnes bénéficiant  
d'aucun revenu

Données Tot & Moi 2021

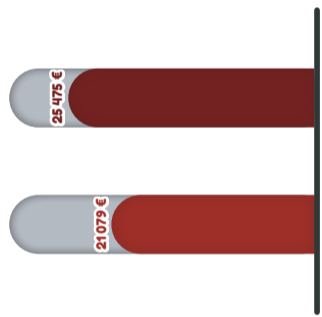
Indicateur de revenus pour le parc de logements sociaux

Répartition des typologies  
de logement social

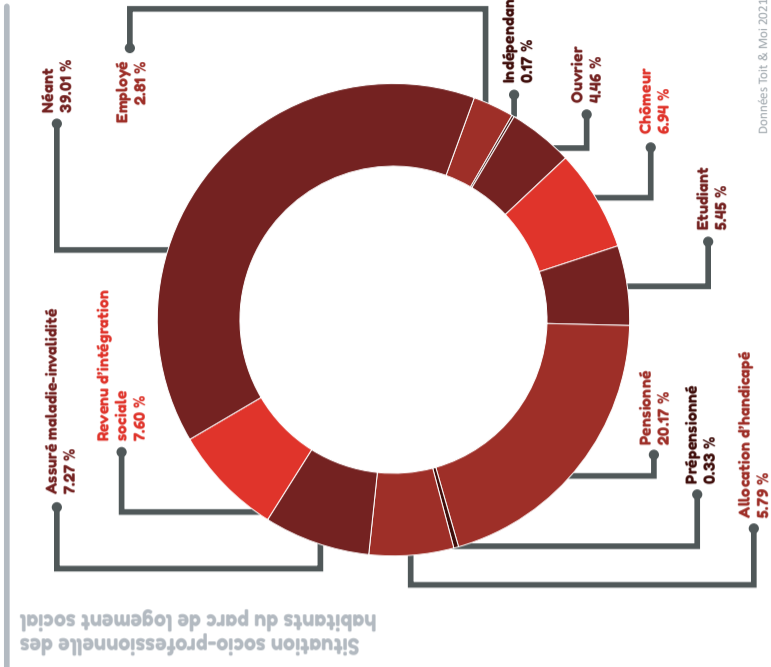
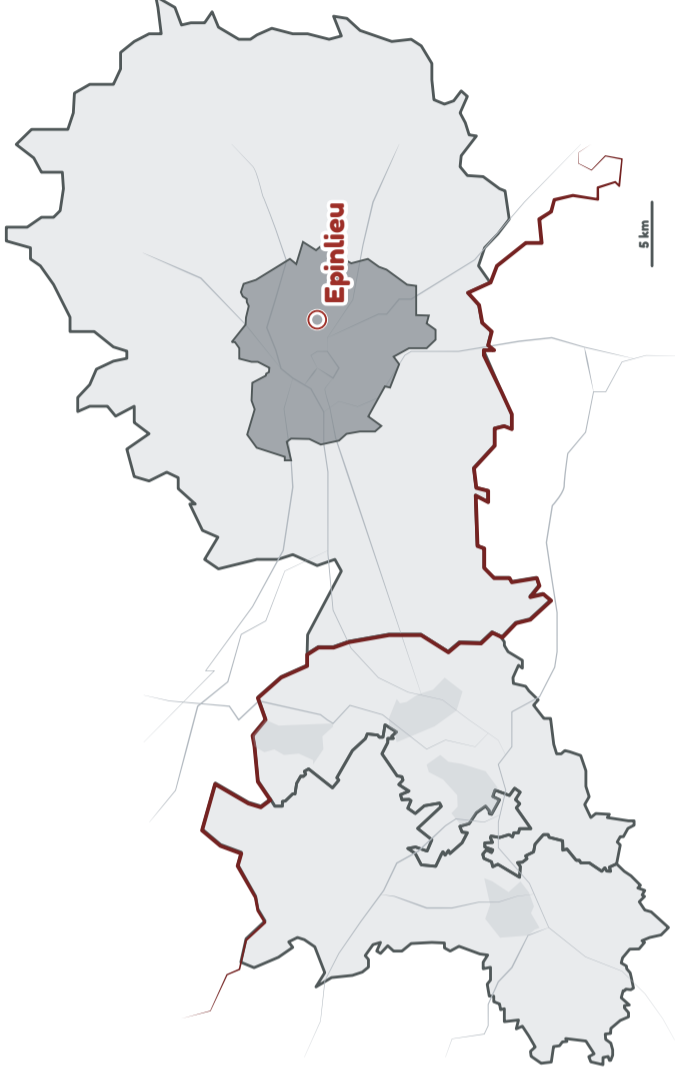


Données Tot & Moi 2021

Revenu fiscal médian  
par déclaration

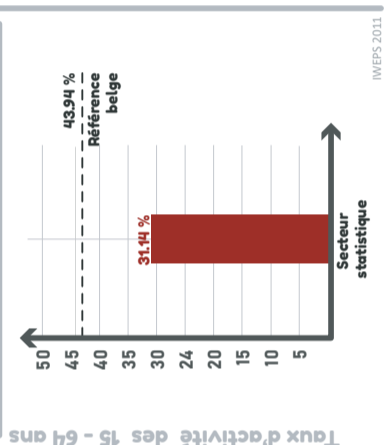
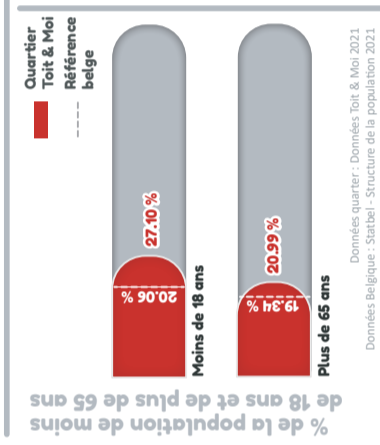


Satibel - Ménages - Revenus fiscaux 2021



Données Tot & Moi 2021

Situation socio-professionnelle des  
habitants du parc de logement social



IWEPS 2011

% de la population de moins  
de 18 ans et de plus de 65 ans

Taux d'activité des 15 - 64 ans

# TYPLOGIE DES LOGEMENTS

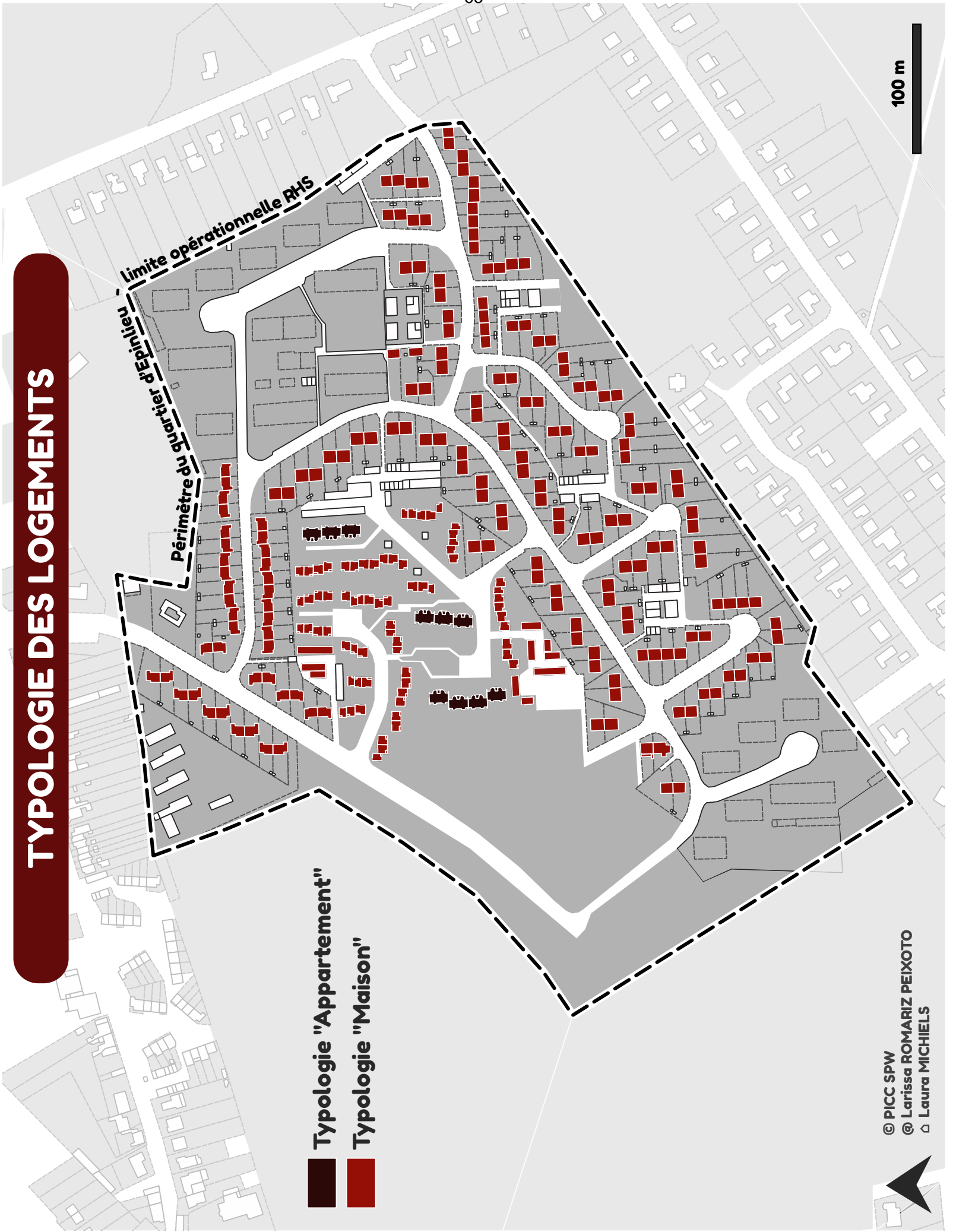
- Typologie "Appartement"
- Typologie "Maison"

Périmètre du quartier d'enlèvement

limite opérationnelle RHS




100 m

© PICC SPW  
 @ Larissa ROMARIZ PEIXOTO  
 △ Laura MICHIELS



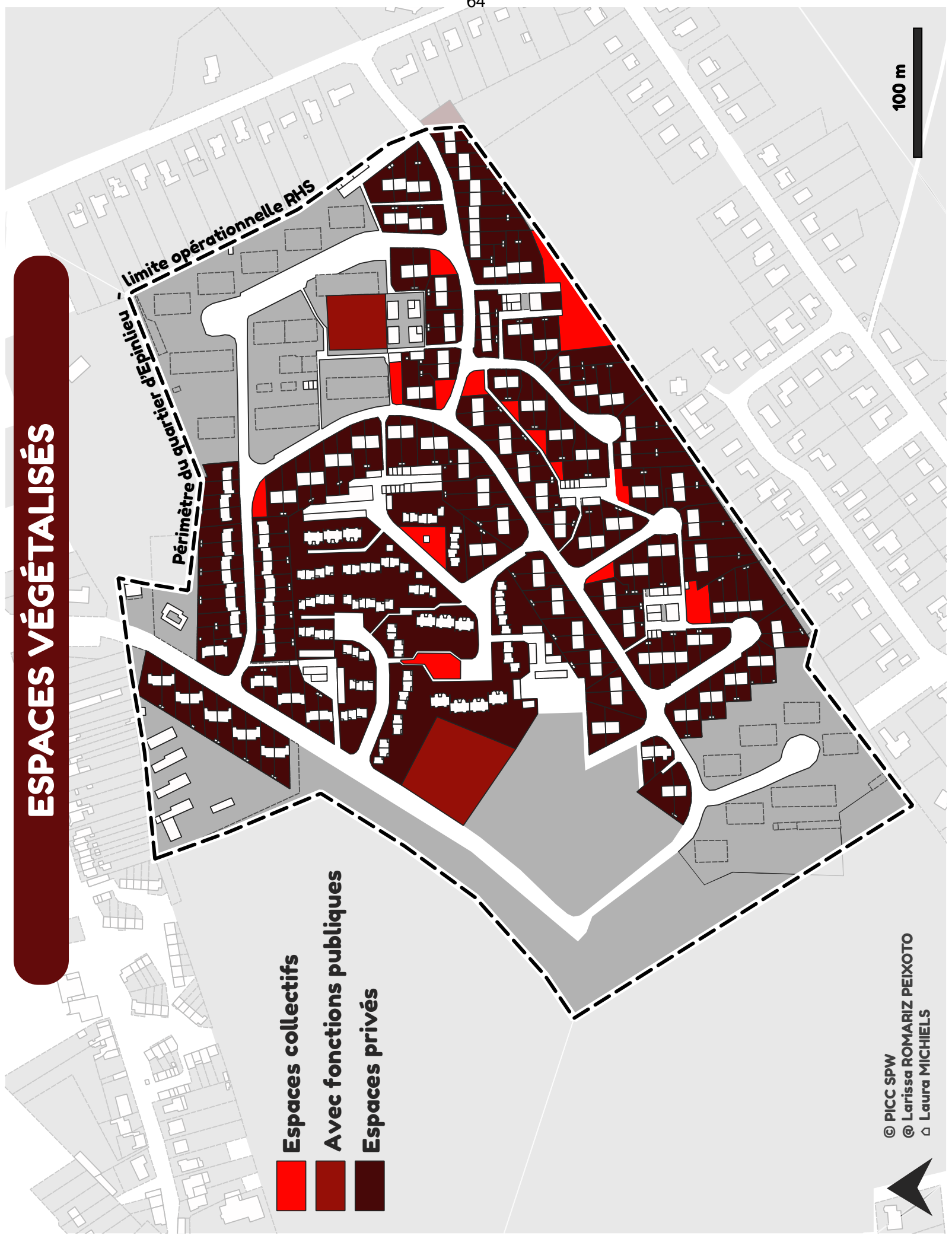
# ESPACES VÉGÉTALISÉS

Périmètre du quartier d'intérêt  
limite opérationnelle RHS

-  Espaces collectifs
-  Avec fonctions publiques
-  Espaces privés











100 m

© PICC SPW  
 @ Larissa ROMARIZ PEIXOTO  
 △ Laura MICHIELS





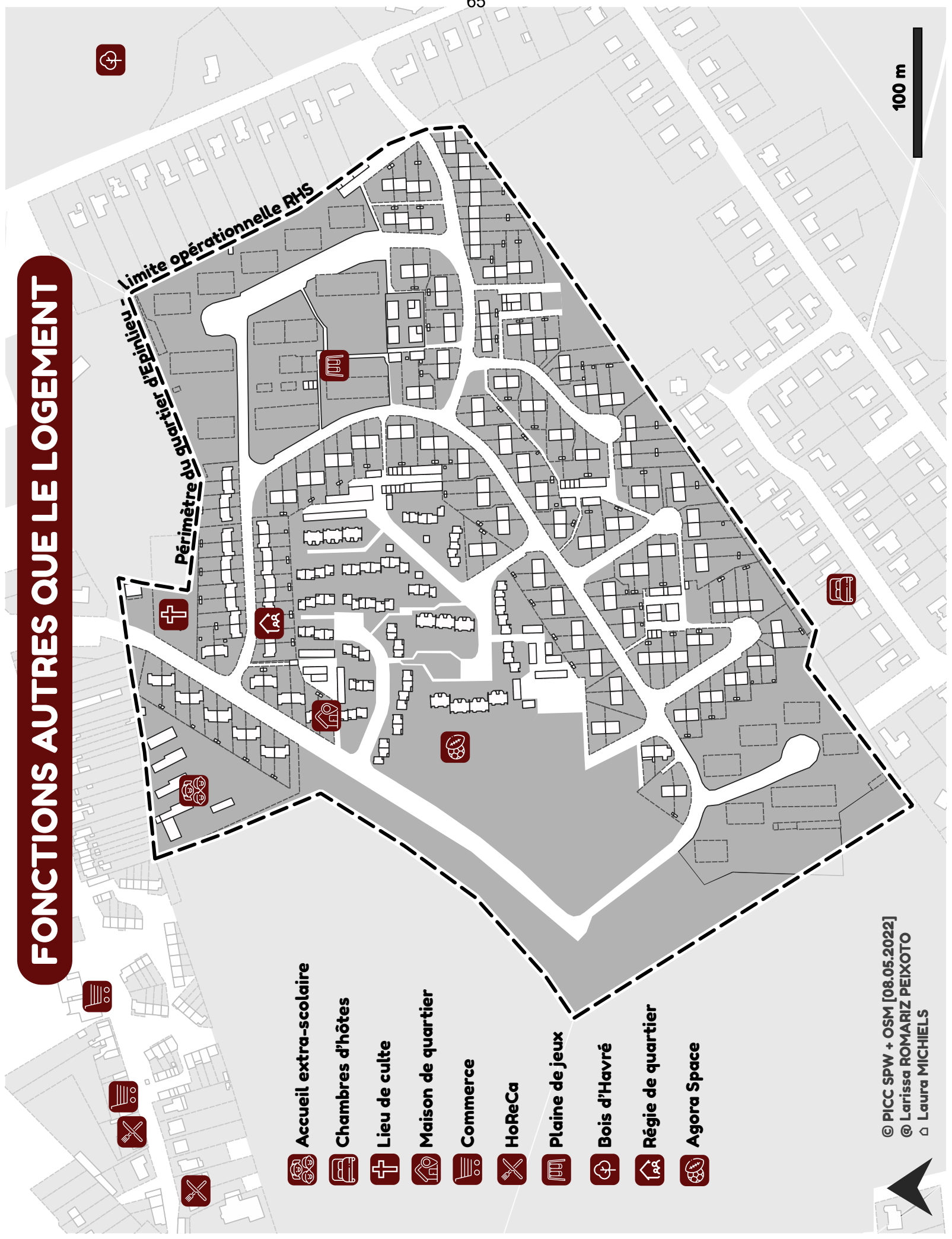
# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

-  Accueil extra-scolaire
-  Chambres d'hôtes
-  Lieu de culte
-  Maison de quartier
-  Commerce
-  HoReCa
-  Plaine de jeux
-  Bois d'Havré
-  Régie de quartier
-  Agora Space

Périmètre du quartier d'Enlille  
 Limite opérationnelle RHS

100 m

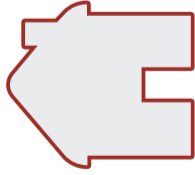
© PICC SPW + OSM [08.05.2022]  
 @ Larissa ROMARIZ PEIXOTO  
 ▫ Laura MICHIELS



# ÎLE AUX OISEAUX, Mons, Belgique

Données démographiques et socio-économiques

**2034** habitants dont **510** dans le parc logement social



**968** LOGEMENTS dont **259** sociaux

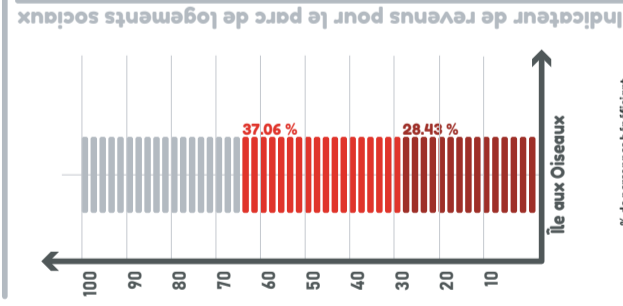


**52** PARTICIPATIONS AUX ACTIVITÉS RHS



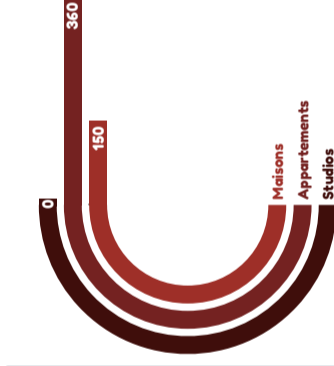
**4** ACTIVITÉS RHS RÉALISÉES

Participations aux activités RHS par tranche d'âge

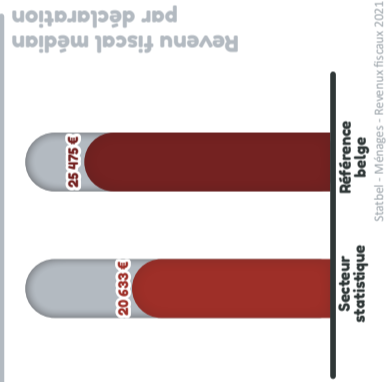


Données Tot & Moi 2021

Indicateur de revenus pour le parc de logements sociaux

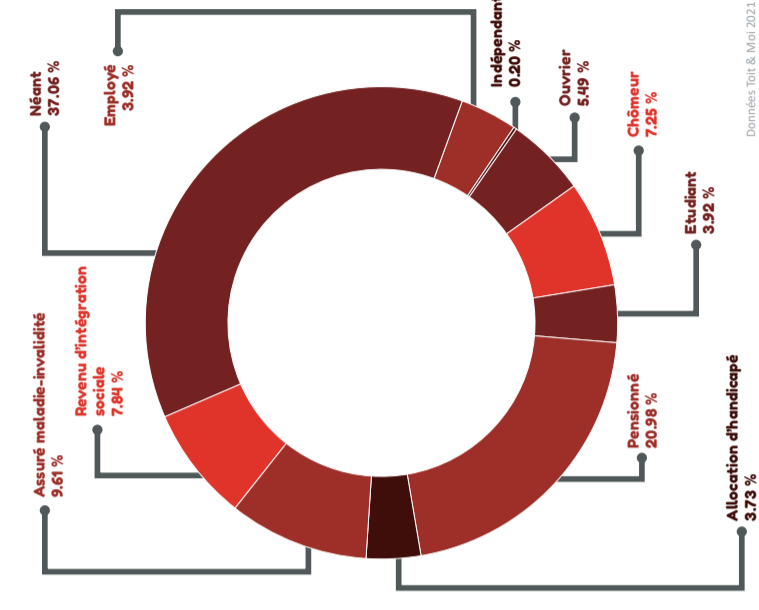


Données Tot & Moi 2021

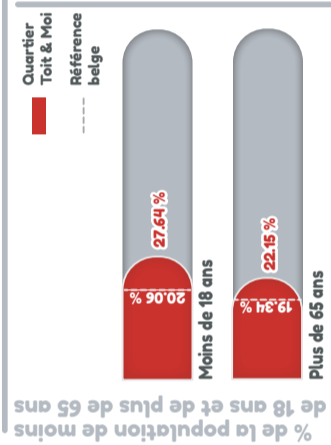


Statbel - Ménages - Revenus fiscaux 2021

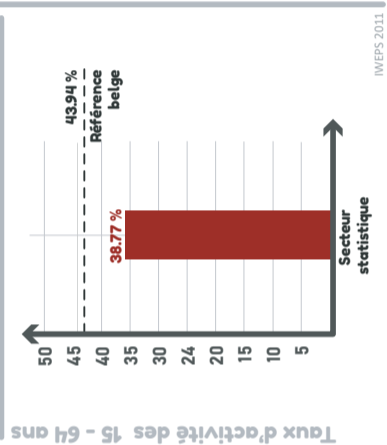
Situation socio-professionnelle des habitants du parc de logement social



Données Tot & Moi 2021



Données quartier: Données Tot & Moi 2021  
Données Belgique: Statbel - Structure de la population 2021



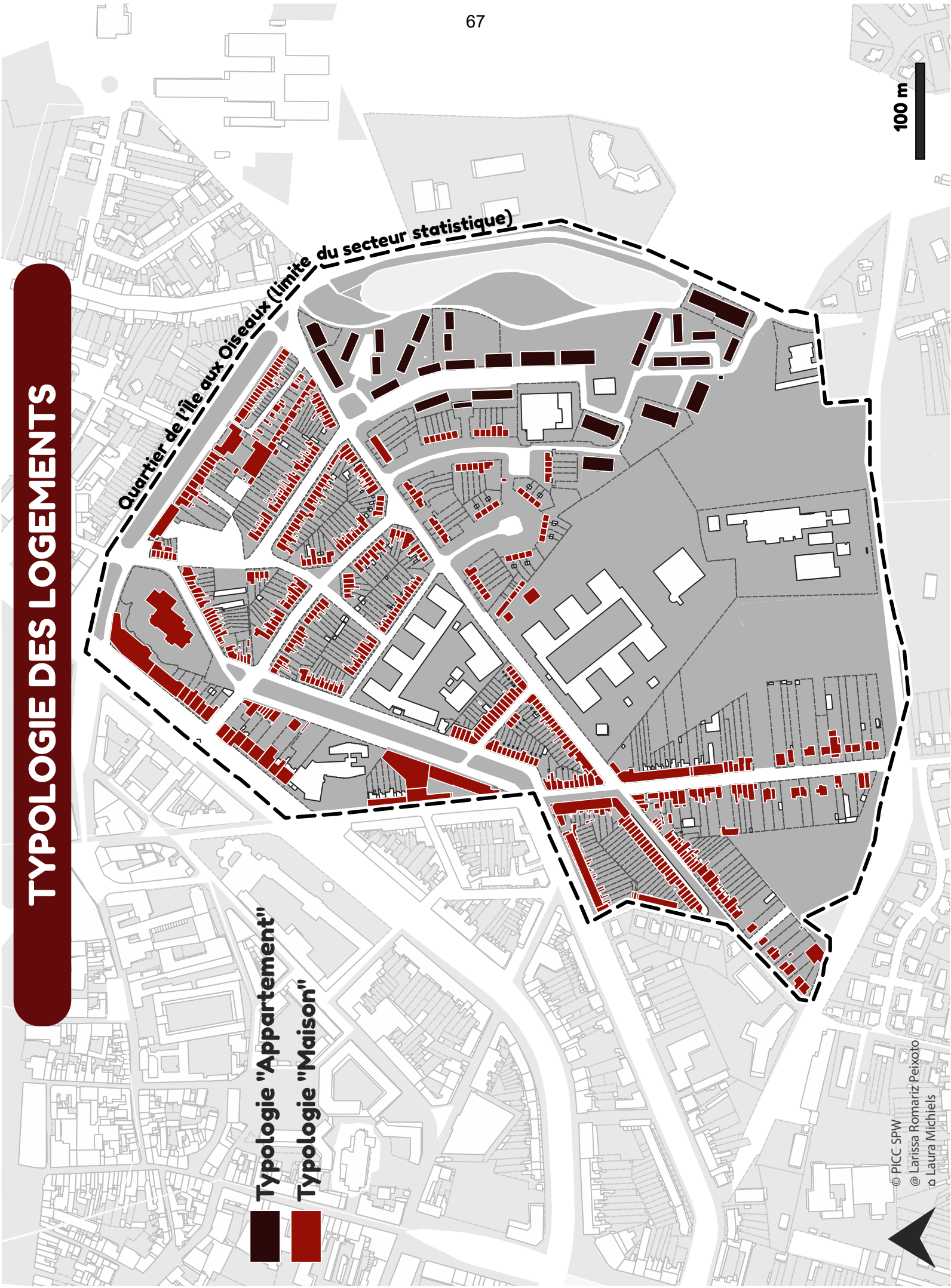
IWEPIS 2011

# TYPLOGIE DES LOGEMENTS

Quartier de l'île aux Oiseaux (limite du secteur statistique)

■ Typologie "Appartement"

■ Typologie "Maison"



# ESPACES VÉGÉTALISÉS

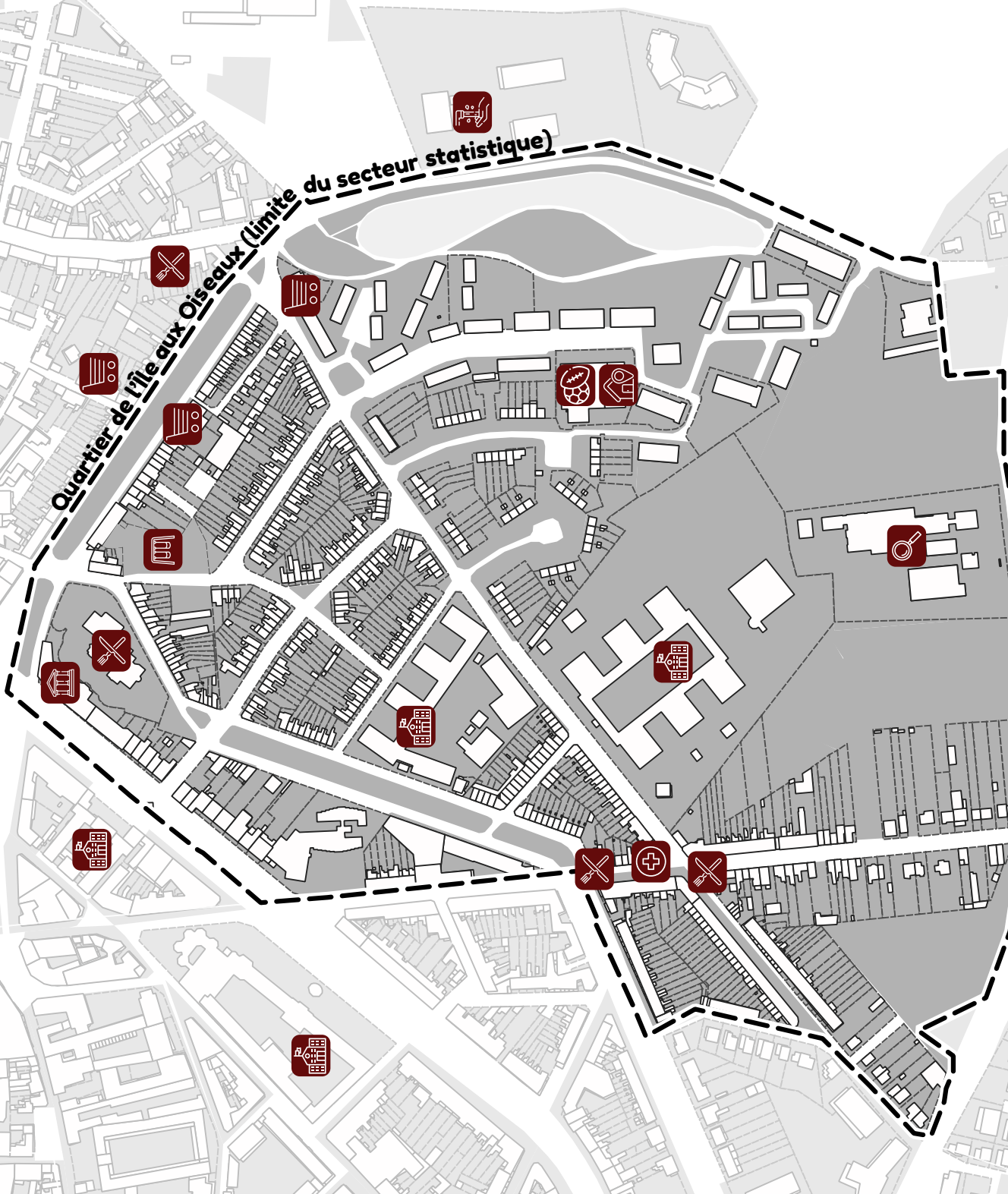
Quartier de l'île aux Oiseaux (limite du secteur statistique)

- Espaces collectifs
- Avec fonctions publiques
- Espaces privés



# FONCTIONS AUTRES QUE LE LOGEMENT

Quartier de l'île aux Oiseaux (limite du secteur statistique)



-  Enseignement
-  Lieu de culte
-  Plaine de jeux
-  Musée
-  HoReCa
-  Commerce
-  Maison de quartier
-  Equipement sportif
-  SWDE
-  Centre de recherche
-  Pharmacie





**Annexe 4**

**Cartes**

**parcours de**

**quartier « Des**

**lieux et des**

**gens »**





4.1. Visitez mon quartier : Nouveau Monde, Denain, France

4.2. Visitez mon quartier : Épinlieu, Mons, Belgique

4.3. Visitez mon quartier : Dutemple, Valenciennes, France

4.4. Visitez mon quartier : Rieu, Vieux-Condé, France



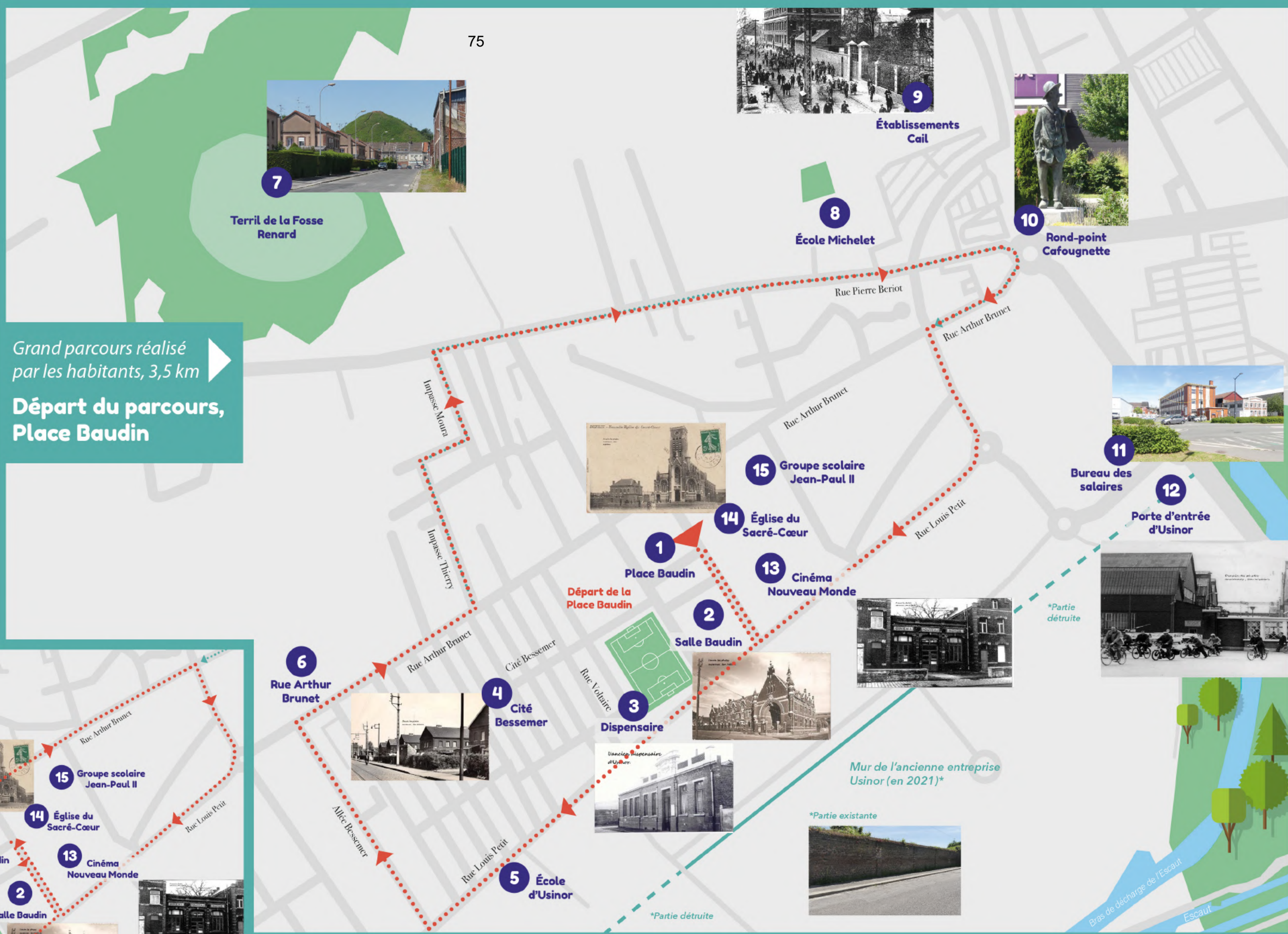
# Mon quartier, avant...

L'histoire du quartier du Nouveau Monde et celle du charbon et de l'acier n'en font qu'une !

Entre 1895, date de l'ouverture du premier puits de mine, et 1988, date de la fermeture définitive de l'usine sidérurgique employant jusqu'à 10.000 personnes, le quartier a vécu au rythme et au service de l'activité industrielle. Les écoles, commerces, terrains de sport, salles des fêtes ou de culte et logements en dépendaient. C'était aussi le plein emploi !

Cette histoire récente conditionne encore aujourd'hui la vie de milliers de familles. Ce n'est pas pour rien que les habitants du Nouveau Monde la mettent aujourd'hui en lumière.

"Je suis née dans le quartier. Mon père travaillait pour Usinor. Ici, c'était le système du familistère. Usinor avait regroupé ses ouvriers autour de l'usine. On vivait tous les uns avec les autres ! Usinor organisait des sorties, il y avait même des camps de vacances : on partait tous ensemble, comme une grande famille !"



Grand parcours réalisé par les habitants, 3,5 km  
**Départ du parcours, Place Baudin**

Petit parcours, 2,5 km  
**Départ du parcours, Place Baudin**



# DES LIEUX ET DES GENS LE NOUVEAU MONDE - DENAIN

## La mémoire vive du quartier

### 1 Place Baudin

Toute cette partie de Denain appartenait à Usinor ! Autour de la place Baudin, il y avait les maisons des contremaîtres, des ingénieurs. Les maisons des ouvriers étaient à côté. Quand Usinor a fermé, les HLM ont racheté les logements.

Avant, il y avait le marché et la ducasse sur la place. C'était gai ! Mais la place n'était pas aux normes et du coup, maintenant, le marché se fait uniquement en centre-ville.

### 2 Salle Baudin

La salle Baudin appartenait à Usinor. On y était tout le temps ! Il y avait les associations sportives, la distribution de cadeaux à Noël, pour la fête des mères... C'était gai ! Je me souviens des thés dansants avec l'orchestre Léo André !

Quand Usinor est parti, la mairie l'a rachetée pour le franc symbolique et l'a rénovée. Les associations continuent à l'utiliser. Et on organise toujours des thés dansants une fois par mois !

### 3 Dispensaire

Il y avait un dispensaire dans la cité où on se faisait vacciner. Il y avait aussi une assistante sociale. Elle aidait nos mères à élever leurs enfants. Elle leur donnait des conseils. On ne naît pas maman, ça s'apprend ! Je me souviens, quand j'étais petite, dans la cour, il y avait un bunker pour se protéger des bombes.

### 4 Cité Bessemer

La cité a été rénovée en 2 fois : d'abord les logements qui font le tour, et après les maisons à l'intérieur. C'est pour ça que les maisons ne se ressemblent pas tellement.

Les loyers étaient dérisoires. Du temps d'Usinor, ma mère ne payait pas l'eau ! L'usine s'occupait des travaux dans les maisons, bétonnait même les cours. Ils ont installé l'un des premiers supermarchés dans le quartier. Il faisait crédit aux familles qui payaient quand les hommes recevaient leur quinzaine.

Du temps d'Usinor, on n'avait pas de salle de bain. On avait un grand baquet qu'on chauffait.

### 5 École d'Usinor

Là, c'était l'école d'Usinor. Ils formaient les ouvriers qualifiés pour qu'ils montent en grade. Ils formaient les hommes, pas les femmes qui étaient secrétaires. D'ailleurs, une fois qu'elles se mariaient, elles ne pouvaient plus travailler à l'usine !

### 6 Rue Arthur Brunet

Ici, il y avait une succession de commerces de toutes sortes, de l'épicerie au magasin de luxe.

### 7 Terril de la Fosse Renard

Il est beau notre quartier, avec le terril derrière ! On peut le visiter maintenant, c'est le musée d'archéologie situé place Wilson à Denain qui s'en occupe.

### 8 École Michelet

Ce bâtiment a toujours été un lieu d'enseignement. Aujourd'hui mixte, il était autrefois réservé aux garçons.

### 9 Établissements Cail

L'essor que prend la sidérurgie, le développement des mines, la présence de l'Escaut attirent l'implantation des industries métallurgiques et de constructions mécaniques ; c'est ainsi que s'implantent à Denain les Ets CAIL le 14 octobre 1844 pour y fabriquer des chaudières, locomotives, des appareils de scierie.

### 10 Rond-point Cafougnette

Avant, il y avait l'entreprise Cail et les cités des mines à cet endroit. Tout a été rasé. Il y avait le canal aussi. Il servait aux péniches qui amenaient les matières, c'était l'entrée principale du quartier.

### 11 Bureau des salaires

Sur la photo, on voit les bureaux des salaires et l'entrée de l'usine. Aujourd'hui, c'est la mission locale, entre autres, qui occupe les locaux.

### 12 Porte d'entrée d'Usinor

Ici, c'est la rue Louis Petit. Il y avait un grand mur. Derrière, c'était l'usine, on ne voyait pas ce qui se passait à l'intérieur. Ils ont organisé des visites quand l'usine a fermé. Aujourd'hui il ne reste que ce bout d'entrée.

### 13 Cinéma Nouveau Monde (actuelle salle "Louis Petit")

On avait 4 cinémas à Denain : le Central, l'Alcazar, le Vogue, et dans le quartier, on avait le cinéma Nouveau Monde, mais nous on l'appelait le cinéma Biloute ! L'arrière du cinéma était le lieu de rencontre des jeunes couples.

### 14 Église Sacré-Cœur

Je suis contente qu'ils ne démolissent pas l'église ! Il y a tellement de bâtiments qui ont été rasés !

Comme le château dans le parc Leuret - c'était le coin des amoureux ! Et la piscine... Elle était belle cette piscine ! C'étaient des bains douches, avec des lattes et des cabines en bois. C'était monsieur Planchon qui tenait l'entrée, qu'est-ce qu'il était gentil !

### 15 Groupe scolaire Jean-Paul II

Anciennement c'était l'école des Forges. Avant il y avait un cloître dans l'école. On y apprenait la couture, la dactylo. Juste à côté, il y avait des corons des mines, mais franchement c'était « les pires du pire ! ». La route était en terre. Ils ont tout abattu. Maintenant, il y a la ruche d'entreprises à cet endroit.

### Lien avec la Belgique

Il y avait les ramassages en bus : Usinor affrétait des cars pour aller chercher et ramener les ouvriers chez eux. Ils allaient même en Belgique. On a toujours été très proches des belges. Ils venaient travailler chez nous, et nous on sortait le week-end chez eux ! On ne se rendait pas compte qu'il y avait une frontière, que la Belgique c'était l'étranger...

## Le projet Réseau Hainaut Solidaire

Réseau Hainaut Solidaire (RHS) est un projet européen qui vise la valorisation de quartiers et d'habitants français et belges par la réappropriation des lieux et la consolidation des liens sociaux via la co-éducation et une approche territoriale.

RHS mobilise habitants, chercheurs universitaires et travailleurs sociaux pour co-créer et tester des méthodologies participatives dans une logique d'effacement des frontières entre quartiers, villes et pays.



### Les parcours citoyens des lieux et des gens

Pendant les 4 années du projet, les habitants de quartiers français et belges réfléchissent, dessinent, photographient et testent des parcours valorisant leur patrimoine vécu collectif et reliant leurs lieux de vie à des quartiers ou sites environnants importants à leurs yeux. Ce sont eux qui ont conçu le parcours des différentes cartes.

## Visitez d'autres quartiers !



# VISITEZ MON QUARTIER : LE NOUVEAU MONDE - DENAIN



Avec le soutien du Fonds Européen de Développement régional  
Met steun van het Europees Fonds voor Regionale Ontwikkeling



## Les partenaires du projet RHS



## Les partenaires financiers



Grand parcours,

Départ du parcours,  
Agora

ZOOM SUR  
LE QUARTIER  
D'ÉPINLIEU



Petit parcours,



DES LIEUX ET DES GENS  
EPINLIEU MONS

## 1 L'Agora

Il s'agit d'un espace multisports extérieur et ouvert à tous. C'est un lieu qui permet aux personnes de se rencontrer, de dépenser positivement et s'amuser ensemble. Délimité et sécurisant, il permet de nombreuses activités dans un cadre solide et agréable, possédant des limites concrètes. Ce lieu n'est pas seulement utilisé pour la pratique du sport mais pour tous types d'activités ludiques.

## 2 Maison de Quartier

La maison de quartier est un lieu d'accueil, d'écoute, de soutien et d'accompagnement (social, psychologique, éducatif...) Elle est ouverte à toutes et à tous. Elle vise à contribuer au bien-être des habitants ainsi qu'à renforcer la cohésion sociale. Elle atteint cette mission notamment en mettant en place des projets créatifs, sportifs et éducatifs pour toutes les tranches d'âge. Pour les habitants qui souhaitent s'investir dans un projet ou une action, l'équipe est présente pour les aider et les soutenir dans leurs diverses démarches.

## 4 Sortie du bois d'Havré

Appartenant historiquement au domaine des Ducs d'Havré, le Bois d'Havré est un poumon vert de 250 hectares riche de nombreuses essences d'arbres (chênes, frênes, merisiers, mélèzes, pins, etc.).

Ce lieu permet des randonnées à destination de tous. Agrémentés de chemins et sentiers balisés permettant la pratique du vélo, du jogging, de l'équitation, etc., il est également doté d'une piste VITA à destination des plus sportifs d'entre nous.

Ce lieu est également prisé par les habitants du quartier. En automne, les amateurs de châtaignes vont en faire la récolte et dès que le temps le permet, les enfants s'y promènent volontiers. C'est d'ailleurs directement dans le bois que les habitants et les travailleurs de la maison de quartier ont récolté des morceaux de bois, des pommes de pin et autres "cadeaux" de la nature qui ont permis la création de l'hôtel à insectes au sein du quartier face au pavillon 2 sur le site de l'ancienne école.

## 5 La place des Noisetiers

«Ceci n'est pas une place...» En effet, ceux qui la fréquentent l'appellent la place des noisetiers de par la manière dont ils l'utilisent mais il s'agit en réalité de l'allée des noisetiers dont la configuration lui donne des allures de « placette ». Cette petite place tranquille du quartier est accessible par plusieurs venelles".

Elle est devenue plus importante suite à la déconstruction d'une partie du quartier : En effet, cet endroit offre de un accès à la chaussée du Roelux, axe principal conduisant à Mons ou à la région du centre.

## 7 Le «Coeur»

Réalisé par Alfredo Longo, sculpteur et peintre montois, et inauguré fin 2015, le Cœur qui occupe le rond-point du Bois d'Havré, l'une des plus belles entrées de la ville, est un projet «artistico-citoyen». En effet, sa création a nécessité l'utilisation de +/-30 000 canettes usagées, récupérées auprès des citoyens de l'entité de Mons.

## 8 Chapelle Notre-Dame du Bon-Vouloir

Chapelle de style gothique, édiée en 1631 par la famille de Croy, Seigneurs d'Havré. Au-dessus du tabernacle on peut voir la statue de Notre Dame sur un socle en bois de tilleul, avec les récents dictas. La chapelle est gérée par la fabrique d'église de Notre-Dame de Tournai, et aussi par une congrégation Le Christ Roi de Toscan.

## 9 L'étang des Phosphates

L'exploitation de la craie et des éléments qu'elle contient remonte à quelques millénaires dans la région montoise. Les silex de Spiennes, exploités par les hommes du Néolithique, en sont la preuve.

Dans le bois d'Havré, ce sont les vestiges d'une autre exploitation que l'on peut apercevoir : celle des grains de phosphates présents dans ce massif de craie datant de 65 millions d'années. Il fut découvert fin du XIXème siècle et exploité, entre autres par l'usine Hardenpont jusqu'en ...

Des habitants d'Epiniel y ont travaillé : « Les phosphates extraites étaient transportées en tram à vapeur, réservé exclusivement au transport de marchandises ». « Une partie des phosphates, les vertes, étaient utilisées pour la réalisation de munitions. Elles étaient emballées dans des sacs gris ».

Aujourd'hui, le reste des dépôts blancs que les enfants appellent « le pôle Nord » et, comme le gisement exploité était situé sous le niveau de la nappe aquifère, des étangs occupent maintenant les vestiges de l'exploitation.

## 10 La MRS d'Havré (ancien Sanatorium)

A l'origine construite pour devenir un sanatorium en 1957, la maison de repos du bois d'Havré était, très moderne pour l'époque (144 lits, grande terrasse au dernier étage, etc.) En 1977, le site est reconverti en hôpital gériatrique pour devenir ensuite une maison de repos et de soins. La structure de l'édifice ne proposant aucune souplesse d'aménagement et ne répondant pas aux normes d'agrément en application depuis 2010, le CPAS de Mons a étudié la possibilité d'une mise en conformité. La solution de sa rénovation n'avait pas été retenue en raison, notamment, de son coût.

Décision prise, un nouveau complexe plus grand, la résidence du Bois d'Havré, voit le jour juste à côté. L'ancien sanatorium est laissé à l'abandon pendant quelques années, le temps de rassembler les moyens et de mettre en place son assainissement et sa démolition. Le bâtiment est abattu en août 2015, laissant place au projet de résidences services que nous connaissons aujourd'hui.

78

## Le projet Réseau Hainaut Solidaire

Réseau Hainaut Solidaire (RHS) est un projet européen qui vise la valorisation de quartiers et habitants français et belges par la réappropriation des lieux et la consolidation des liens sociaux via la co-éducation et une approche territoriale.

RHS mobilise habitants, chercheurs universitaires et travailleurs sociaux pour co-créer et tester des méthodologies participatives dans une logique d'effacement des frontières entre quartiers, villes et pays.



## Les parcours citoyens des lieux et des gens

Pendant 4 ans, les habitants d'une vingtaine de quartiers français et belges ont réfléchi, dessiné, photographié et testé des parcours valorisant leur patrimoine vécu collectif et reliant leurs lieux de vie à des quartiers ou sites environnants importants à leurs yeux. Les habitants ont conçu ces parcours.

## Visitez d'autres quartiers !



## VISITEZ MON QUARTIER : EPINLIEU MONS



interreg  
France-Wallonie-Vlaanderen  
RHS  
Avec le soutien du Fonds Européen de Développement régional  
Met steun van het Europees Fonds voor Regionale Ontwikkeling

## Les partenaires du projet RHS



## Les partenaires financiers



Grand parcours, 8 km

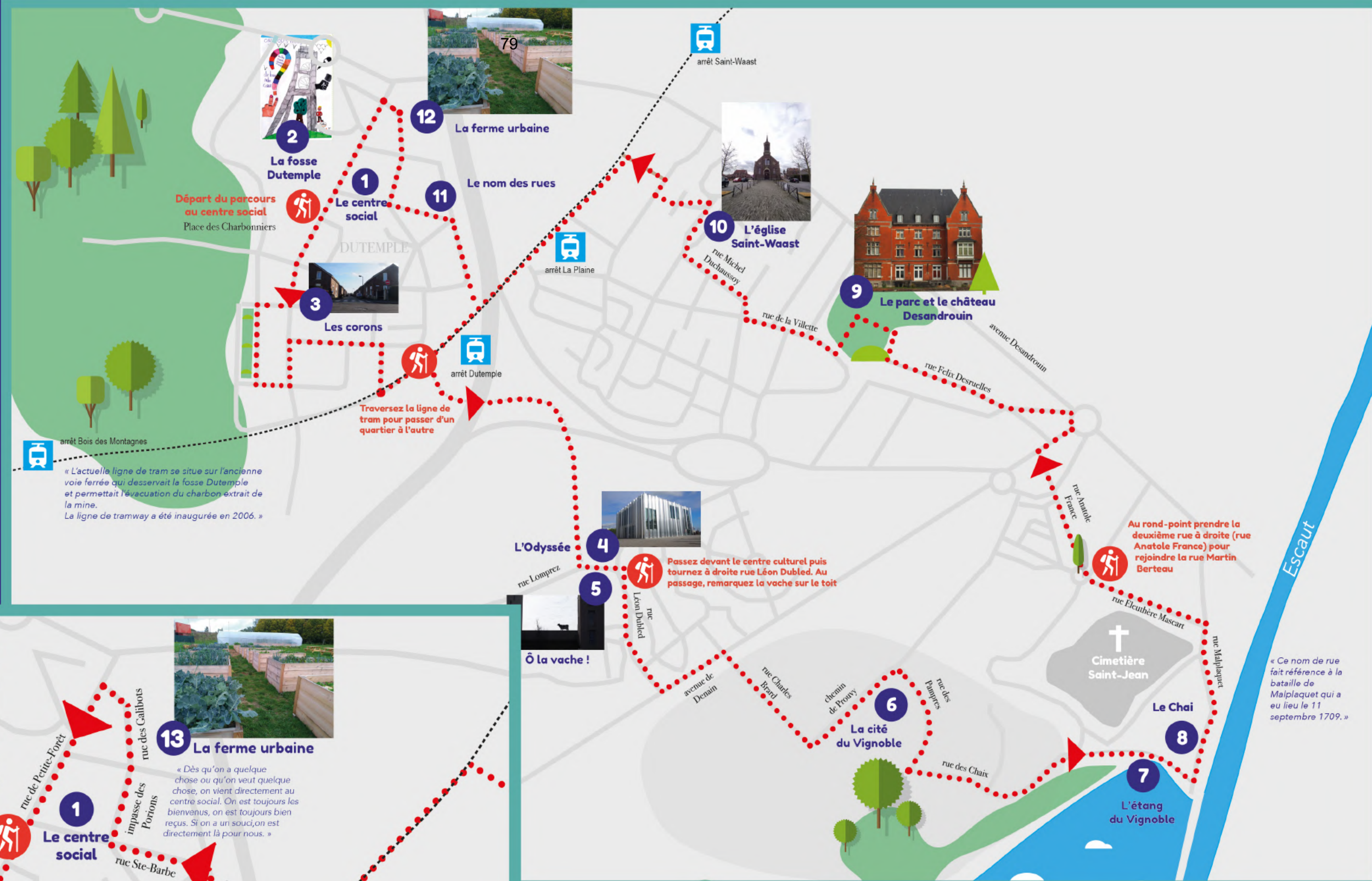


Départ du parcours, Place des Charbonniers

ZOOM SUR LE QUARTIER DE DUTEMPLE



Petit parcours, 2 km



# DES LIEUX ET DES GENS DUTEMPLE VALENCIENNES

## 1 Le centre social

Créé en 1968, le centre social est un équipement de quartier ouvert à toute la population habitant à proximité. Il propose de l'accueil, des animations, des activités et des services dans différents domaines (loisirs, culture, santé, insertion, etc.).

## 2 La fosse Dutemple

La fosse Dutemple de la Compagnie des mines d'Anzin est un ancien charbonnage du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, situé à Valenciennes. Deux puits sont entrepris en 1764 à l'ouest de la commune, mais ils sont abandonnés à cause des venues d'eau du Torrent d'Anzin. Le fonçage n'est repris qu'en 1826. Des cités sont bâties près de la fosse. Le puits n°1 est comblé en 1911. La fosse est détruite durant la Première Guerre mondiale, puis reconstruite avec un chevalement en béton armé en 1920. La fosse cesse d'extraire le 18 mai 1940. Le puits n°2 est comblé en 1949. Il est resté ouvert durant 185 ans. Le carreau de la fosse Dutemple est reconverti en espace vert.

Le chevalement est inscrit aux monuments historiques par arrêté du 6 mai 1992. Le chevalement du puits n°2 a été classé le 30 juin 2010 au patrimoine mondial de l'UNESCO. La hauteur de la structure est de 42,50 mètres depuis le sol jusqu'à la toiture. Son poids total est de 1000 tonnes.

## 3 Les corons

La rue des Épargés doit son nom à la bataille des Épargés (département de la Meuse) qui a suscité une série de combats pour la maîtrise de la crête des Épargés, opposant l'armée française à l'armée allemande du 17 février au 5 avril 1915, au cours de la Première Guerre mondiale.

Ces combats se sont déroulés dans des conditions extrêmement difficiles, sous la pluie, la neige, dans la boue. L'infanterie des deux camps a dû lutter de longues semaines sous les coups de l'artillerie. L'armée française tente au cours de plusieurs assauts de conquérir la crête. Après de très lourdes pertes des deux côtés, les Français parviennent sur la crête sans pouvoir en déloger les Allemands.

## 4 L'Odyssée

L'Odyssée est un lieu de vie culturel offrant une mosaïque d'activités : une médiathèque comprenant une partie « jeunesse », un espace informatique, un fab-lab, des consoles de jeux et jeux de société, un espace potager extérieur... Il accueille aussi des spectacles vivants et des résidences artistiques (musique, danse), des stages de vacances et des ateliers hebdomadaires. Il est l'oeuvre de l'architecte Damien Surroca et a été inauguré en octobre 2016.

## 5 Ô la vache !

Auparavant, le quartier de la Chasse Royale était composé de champs gérés par une famille d'exploitants agricoles qui y avaient implanté leur ferme. Dans les années 50, le hameau de la Chasse Royale a connu différents projets immobiliers. Le bailleur a fait appel à un architecte urbaniste pour l'accompagner dans ces grands projets. À la mort de ce dernier, le bailleur a voulu rendre hommage à la connaissance qu'il avait du quartier et à l'évolution qu'il lui a donnée, passant de terres agricoles, à un quartier de grands ensembles, en installant une vache sur le dernier immeuble réalisé par l'architecte.

## 6 La cité du Vignoble

Vous observerez le nom des clos, des rues, en lien avec de grands vins comme le clos Mercurey (vin français produit en Bourgogne), le clos Morgon (vin rouge français produit dans le Rhône), le clos Tokay (vin hongrois), le clos Riesling (vin français originaire de la vallée du Rhin et de la Moselle). On y croise aussi des noms de rues évoquant le travail de la vigne : rue des Pampres (tige de la vigne portant les feuilles, les vrilles et les grappes), rue des Sarments (branche de vigne de l'année).

## 7 8 L'étang du Vignoble & Le Chai

Au début du XXe siècle, l'étang du Vignoble s'appelait le Vert Gazon, du nom d'un hameau situé sur les bords de l'Escaut. L'exploitation de l'étang, par une ballastière (ancienne carrière), dans la première moitié du XXe siècle, a agrandi et donné plus de profondeur à ce qui n'était à l'origine qu'un marais nommé Bourlain. C'est sur ces coteaux que pousse un des plus septentrionaux (plus au nord) vignoble de France, dont est issue la cuvée Watteau.

Le chai est le lieu de la vinification du vin, le plus souvent une cave ou un cellier.

## 9 Le parc et le château Desandrouin

Les châteaux souvent dits « d'industrie » sont présents à l'échelle du bassin minier. Ils ont été construits par les actionnaires des compagnies minières et étaient le symbole de leur puissance et surtout de leur profit. Le château Desandrouin est l'ancien siège de la Compagnie des mines d'Anzin. Il est devenu un studio de musiques actuelles. Au début du XVIIIe siècle, Jacques Desandrouin, verrier d'origine française installé à Charleroi, est en recherche de charbon pour faire tourner sa verrerie. En 1757, il crée la Compagnie Minière d'Anzin qui sera la première à lancer à grande échelle l'exploitation du charbon dans le nord de la France. La mémoire des mines tisse des liens forts dans ce territoire transfrontalier.

## 10 L'église Saint-Waast

L'église Saint-Waast a été construite en 1869 par la Compagnie des mines d'Anzin. À l'intérieur, on peut voir la statue de Notre-Dame des Mines sculptée dans une pièce de bois remontée de la mine et installée en 1921. L'un des vitraux de gauche représente sainte Barbe, patronne des mineurs.

## 11 Le nom des rues

Vous passez rue du Puits, rue Sainte-Barbe, rue des Porions. Ces noms ont tous un lien avec les mines. Le puits désigne l'entrée de la mine, sainte Barbe est patronne des mineurs. Le porion était l'appellation familière du chef des mineurs, celui qui avait la responsabilité d'un chantier d'exploitation en sous-sol.

## 12 La ferme urbaine

Lieu de production de légumes mis en place en 2017 à destination des habitants. En juillet 2019, une oeuvre collective éphémère « Transient » est créée par deux artistes : Benjamin Duquenne et Adrien Roubens.

80

## Le projet Réseau Hainaut Solidaire

Réseau Hainaut Solidaire (RHS) est un projet européen qui vise la valorisation de quartiers et d'habitants français et belges par la réappropriation des lieux et la consolidation des liens sociaux via la co-éducation et une approche territoriale.

RHS mobilise habitants, chercheurs universitaires et travailleurs sociaux pour co-créer et tester des méthodologies participatives dans une logique d'effacement des frontières entre quartiers, villes et pays.



## Les parcours citoyens des lieux et des gens

Pendant les 4 années du projet, les habitants de quartiers français et belges réfléchissent, dessinent, photographient et testent des parcours valorisant leur patrimoine vécu collectif et reliant leurs lieux de vie à des quartiers ou sites environnants importants à leurs yeux. Les habitants ont conçu le parcours des différentes cartes.

## Visitez d'autres quartiers !



[www.projetrhs.eu](http://www.projetrhs.eu)

# VISITEZ MON QUARTIER : DUTEMPLE VALENCIENNES



interreg  
France-Wallonie-Vlaanderen

RHS  
Avec le soutien du Fonds Européen de Développement régional  
Met steun van het Europees Fonds voor Regionale Ontwikkeling

CENTRE SOCIAL  
Dutemple

## Les partenaires du projet RHS

ACSRV  
le vivre ensemble



Faculté d'Architecture et d'Urbanisme  
UMONS

DeVisu  
Université Polytechnique  
de Valenciennes

POP School

Espace Environnement

Sciences de la Famille  
UMONS

## Les partenaires financiers



Nord  
le département est là

ALLOCATIONS FAMILIALES

Liberté • Égalité • Fraternité  
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

La Porte du Hainaut  
Communauté d'Agglomération

Valenciennes  
Métropole

interreg  
France-Wallonie-Vlaanderen

RHS



# DES LIEUX ET DES GENS LE RIEU VIEUX-CONDÉ



**1** La placette, lieu de convivialité

**2** Le sentier menant aux écoles

**4** La rue St-Georges

**5** L'angle des rues St-Jean et des 9 Paumes

**11** L'école maternelle

**12** L'école primaire rue Sadi Carnot



**10**  
**L'étang d'Amaury**

« Un lieu à visiter pour les personnes qui souhaitent faire du vélo ou de la pêche et se promener. »

« Faire du vélo, promener les chiens, regarder les canards. Il y a une base nautique là-bas, des tables de pique-nique, kayak, bateaux à voile, canoë. »

**Le Rieu**  
Voir Zoom pour la vue détaillée

**7**  
**Le puits Trou Martin**

« Un carreau désigne l'ensemble des installations de surface nécessaires au fonctionnement d'une mine. »

« Le système de jeton était utilisé pour s'assurer que les mineurs descendus étaient tous remontés. »

**12**  
**L'école primaire**

L'école primaire « C'est là où ça vit où ça bouge. »

**13**  
**Le collège Jean Jaurès**

Le collège « Chemin vers l'avenir. »

## LE QUARTIER DU RIEU DANS SON ENVIRONNEMENT



**1** **Une placette conviviale**  
La placette « Il y a beaucoup de joueurs, c'est bien »  
« C'est bien pour les personnes âgées »  
« La pétanque, c'est l'emblème de la Cité. »

**2** **Le sentier qui mène aux écoles**  
Le sentier « Pratique pour aller à l'école. »  
« Le quartier est propre même sur le sentier qui mène aux écoles. » (Constat d'une habitante d'Epinlieu)

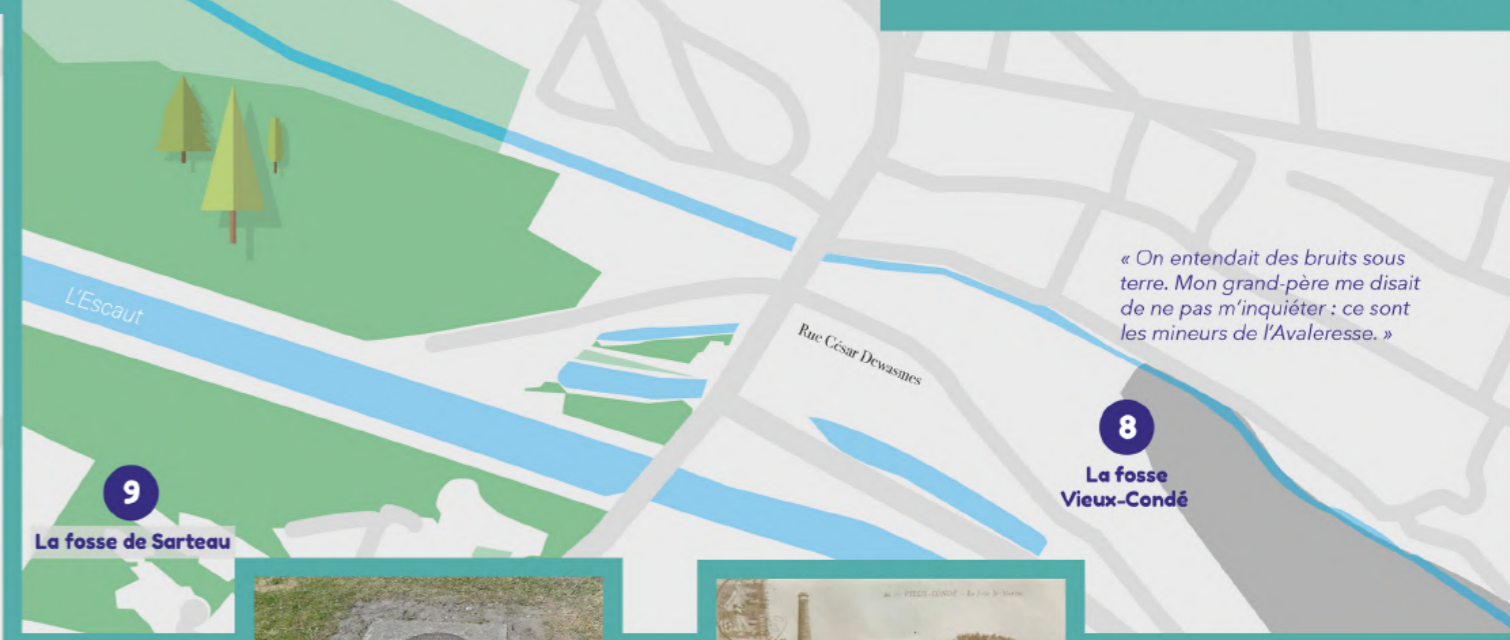
**3** **La « Civette de l'étang »**  
La Civette de l'étang - Ancien magasin  
« C'était bien pour quelques courses »  
« Un magasin de secours, à remettre en service. »

**4** **Rue Saint-Georges**

**5** **Rue des 9 Paumes**

**6** **La fosse Saint-Jean**

## ZOOM SUR LE QUARTIER LE RIEU



**9**  
**La fosse de Sarteau**

**8**  
**La fosse Vieux-Condé**

« On entendait des bruits sous terre. Mon grand-père me disait de ne pas m'inquiéter : ce sont les mineurs de l'Avaleresse. »



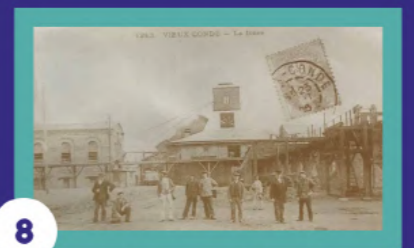
**7**  
Le puits Trou Martin : ancien carreau matérialisé



**7**  
Le puits Trou Martin



**9**  
La fosse et le pont de Sarteau



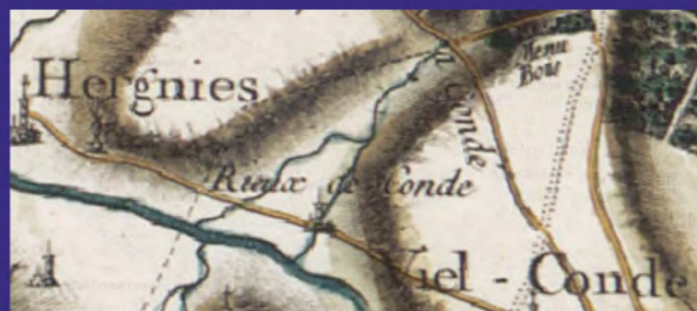
**8**  
La fosse Vieux-Condé



Un jeton de mineur

Le quartier du Rieu à Vieux-Condé est une cité d'habitations sociales construite au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle pour loger des mineurs, dont certains issus de l'immigration et travaillant dans les mines proches.

Le mot « Rieu » signifie ruisseau. Le « Rieux de Condé » visible sur les cartes datant du XVIII<sup>ème</sup> siècle est un ruisseau qui se jetait alors dans l'Escaut.



Extrait de la carte de Cassini  
<https://www.geoportail.gouv.fr/carte>

## Faisons ensemble le tour du quartier, de son histoire passée et présente.

### 1 Une placette conviviale

Au croisement des rues Sainte-Elisabeth, Amaury et des 9 Paumes, on trouve une placette, sans nom mais conviviale. Elle est recouverte du gravier rouge traditionnel des places du Nord de la France et de la Belgique. Centrale dans le quartier, elle est un lieu de rencontre pour les habitants qui y partagent discussion et pétanque. Les bancs en palettes installés sur la placette ont été réalisés lors d'ateliers animés par le centre social. Déjà présent sur les anciennes cartes datant de 1950, ce lieu est un des points de départ de la constitution du quartier.

### 2 Le sentier qui mène aux écoles

Longeant le quartier, à la lisière des champs, ce raccourci qui mène aux écoles est très fréquenté par les habitants.

### 3 La « Civette de l'étang »

Situé rue Anatole France, au débouché de la rue Amaury, ce magasin d'alimentation générale faisait le bonheur des habitants du quartier qui regrettent sa disparition. Son nom fait référence à l'étang d'Amaury dont il est proche.

### 4 Des rues aux noms de saints

Les rues St-Jean, St-Georges, Ste-Elisabeth évoquent des noms de lieux où le charbon a été exploité.

Les premières exploitations du charbon à Vieux-Condé et au Rieu datent du milieu du XVIII<sup>ème</sup>. Si de nombreuses zones ont été « foncées », c'est-à-dire creusées pour exploiter le charbon, peu sont devenues de véritables « fosses » ou « puits » de mines permettant une exploitation en profondeur. La mauvaise qualité du charbon explique leur abandon.

Les rues gardent néanmoins la trace de ces importantes recherches menées dans le quartier aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles.

### 5 La rue des 9 Paumes

La rue des 9 Paumes est une rue importante du quartier qui le traverse entièrement depuis la placette jusqu'à la rue Saint-Jean. Le nom de la rue évoque également le passé minier de la zone transfrontalière. 9 Paumes ou plutôt « IX Paumes » est le nom donné à une « veine » de charbon.

Une veine de charbon est un filon du minerai, situé entre deux couches de roches, souvent des schistes. La roche située au-dessus de la veine s'appelle le toit, celle située en-dessous le mur.

La veine appelée IX Paumes traverse la frontière et a été exploitée en Belgique et dans le Nord de la France.

### 6 La fosse Saint-Jean

Cette fosse située à la limite du quartier fut active de 1788 à 1854.

### 7 Le puits Trou Martin

La fosse Saint-Martin ou "Trou Martin" de la Compagnie des mines d'Anzin est un ancien haut lieu du bassin minier du Nord-Pas-De-Calais. Son exploitation dura de 1803 à 1969, soit 166 ans mais de manière intermittente car le charbon n'était pas de très bonne qualité. L'exploitation cessa en septembre 1969 et le puits fut comblé en novembre de la même année. Aujourd'hui, le puits est matérialisé par une plaque commémorative.

### 8 La fosse Vieux-Condé

Appelée également Avaleresse, il s'agit de la fosse restée la plus longtemps en activité sur la commune. Elle comportait deux puits d'extraction. L'exploitation fut définitivement arrêtée en 1982 et les deux puits furent comblés la même année.

### 9 La fosse de Sarreau

Cette fosse est située sur la rive opposée de l'Escaut, à Fresnes-sur-Escout. Bien qu'inactive depuis 1862, son impressionnante tour carrée qui abritait la « machine à feu » servant à pomper l'eau qui inondait le puits en cas de forte pluie est toujours bien présente dans le paysage et ravive la mémoire des habitants du Rieu sur le passé minier. Cette tour est classée au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis le 30 juin 2012.

### 10 L'étang d'Amaury

Situé à proximité du quartier du Rieu, sur les communes de Vieux-Condé et d'Hergnies, cet étang s'est formé à la suite d'effondrements dus à l'exploitation des galeries de mines en profondeur. L'étang d'Harchies, en Belgique a la même origine. L'étang d'Amaury et son environnement, ce sont 160 hectares d'espaces naturels variés mais aussi un lieu de promenade et d'activités nautiques.

### 11 L'école maternelle

### 12 L'école primaire

### 13 Le collège Jean Jaurès

Trois établissements d'enseignement importants pour les enfants du quartier.

## Le projet Réseau Hainaut Solidaire

Réseau Hainaut Solidaire (RHS) est un projet européen qui vise la valorisation de quartiers et d'habitants français et belges par la réappropriation des lieux et la consolidation des liens sociaux via la co-éducation et une approche territoriale.

RHS mobilise habitants, chercheurs universitaires et travailleurs sociaux pour co-créer et tester des méthodologies participatives dans une logique d'effacement des frontières entre quartiers, villes et pays.



## Les parcours citoyens des lieux et des gens

Les habitants des quartiers belges et français du projet RHS réfléchissent, dessinent, photographient, mènent des recherches auprès de leurs voisins ou en bibliothèque pour valoriser aux yeux de tous, leur patrimoine vécu. Ensemble, ils conçoivent une cartographie affective, de valorisation du patrimoine et de la mémoire collective de leur quartier ainsi que des parcours de découverte de leurs lieux de vie et de leurs environs.

## Visitez d'autres quartiers !



# VISITEZ MON QUARTIER : LE RIEU ET SES ENVIRONS VIEUX-CONDÉ



RHS Avec le soutien du Fonds Européen de Développement régional Met steun van het Europees Fonds voor Regionale Ontwikkeling



## Les partenaires du projet RHS



## Les partenaires financiers



RHS

**Annexe 5**

**Publications de  
l'auteure**



5.1. Citizen participation in architecture and urban planning confronted with Arnstein's ladder: four experiments in popular neighbourhoods of Hainaut demonstrate another hierarchy, *Revue Architecture*, 2022, Larissa Romariz Peixoto, Laura Rectem, Jean-Alexandre Pouleur.

5.2. Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale : deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs, *Revue SociologieS*, 2021 – Larissa Romariz Peixoto, Noémie Lago, Ornella Vanzande, Jean-Alexandre Pouleur

5.3. Territoire, identité et inclusion sociale : articulation invisible ou indicible ?, *Revue Urbia*, 2018, Larissa Romariz Peixoto

5.4. Réinterroger le rapport à l'espace, au quartier, au village, *Carta academica*, 2020, Larissa Romariz Peixoto

# Sociologies

Dossiers

2021

Penser l'architecture en sociologie

---

## Représenter le vécu des quartiers populaires questionne trois fondements de la discipline architecturale : deux quartiers du Hainaut transfrontalier révélateurs

*Representing the experience of working-class neighborhoods questions three foundations of the architectural discipline: two neighborhoods in cross-border Hainaut*

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO, NOÉMIE LAGO, ORNELLA VANZANDE ET  
JEAN-ALEXANDRE POULEUR

<https://doi.org/10.4000/sociologies.17459>

---

### Résumés

Français English Español

Dès la fondation de la discipline architecturale par Alberti, des tensions palpables apparaissent entre approche pluridisciplinaire et transdisciplinaire. Elles impactent toujours les recherches sur l'objet spatial et l'objet social. Trois tensions sont ici discutées : entre forme spatiale et usage ; entre dessin et texte ; entre représentation spatiale géométrique et perçue. L'approche de Kevin Lynch associée à la sociologie urbaine est assez illustrative de la possibilité de représenter facteurs spatiaux et humains. À partir d'un nouveau terrain, des quartiers de logement social du Hainaut transfrontalier, nous proposons une adaptation des nomenclatures existantes pour une meilleure prise en compte des facteurs humains.

Since the founding of the architectural discipline by Alberti, there have been tensions between multidisciplinary and transdisciplinary approaches. These tensions still have an impact on research on both the spatial object and the social object. Three tensions are discussed in this paper: the one between spatial form and uses of space; the one between drawing and text; and the one between geometric and perceived representation of spaces. Kevin Lynch's approach in urban sociology shows a way of representing both spatial and human factors. Based on a new study case, social housing districts in cross-border Hainaut, we propose an adaptation of the existing nomenclatures for a better consideration of human factors.



*La représentation de la expérience vivida en los barrios populares cuestiona tres fundamentos de la disciplina arquitectónica: dos barrios del Hainaut transfronterizo revelan*  
 Desde la fundación de la disciplina arquitectónica por parte de Alberti, han surgido tensiones palpables entre el enfoque multidisciplinario y el enfoque transdisciplinario. Estos siguen incidiendo en la investigación sobre el objeto espacial y el objeto social. En este artículo se discuten tres tensiones: entre la forma espacial y el uso; entre el dibujo y el texto; entre la representación espacial geométrica y la percibida. El enfoque de Kevin Lynch asociado a la sociología urbana es bastante ilustrativo en relación a la posibilidad de representar los factores espaciales y humanos. A partir de un nuevo ámbito de estudio, los barrios de viviendas sociales del Hainaut transfronterizo, proponemos una adaptación de las nomenclaturas existentes para una mejor consideración de los factores humanos.

---

## Entrées d'index

**Mots-clés :** architecture, sciences humaines, quartiers populaires, cartes mentales, Wallonie

**Keywords:** architecture, humanities, poor neighborhood, mental maps, Wallonia

**Palabras claves:** arquitectura, ciencias humanas, barrios pobres, mapas mentales, Valonia

---

## Texte intégral

# Introduction

- 1 La recherche-action Réseau Hainaut Solidaire cherche à aider les habitant-e-s de quartiers populaires à mieux représenter leur quartier situé à Mons (Belgique) ou Valenciennes (France), en valorisant ce qui « fait patrimoine » à leurs yeux. La spatialité, support des échanges sociaux, est centrale à leur attachement territorial et les chercheurs-euses architectes du projet s'interrogent sur la bonne manière de représenter ceci.
- 2 Depuis sa fondation, la discipline architecturale est marquée par trois tensions directement liées à ce questionnement. Elles concernent la tension entre la représentation du spatial et de l'humain ; entre l'usage du dessin et du texte ; entre la représentation géométrique (plan, coupe et élévation) et perçue. Ces trois couples, quand ils sont réduits au spatial dessiné et géométrique, créent les conditions, par leur construction théorique, de trois tensions qui éloignent la discipline architecturale de la prise en compte du social.
- 3 Ces trois tensions participent à faire osciller la discipline entre deux tendances :
- 4 - celle d'une discipline *autonome* qui réduit l'architecture à « l'art de dessiner » qu'illustre magistralement Étienne-Louis Boullée dans son *Essai sur l'art* : « Qu'est-ce que l'architecture ? La définirai-je, avec Vitruve, l'art de bâtir ? Non. [...] Vitruve prend l'effet pour la cause. Il faut concevoir pour effectuer. Nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture » (Boullée, (1969 [vers 1780], p. 49). Seul le plan est de l'architecture. Même l'art de construire n'appartient pas à l'architecture et il en va de même avec la capacité d'identifier les usages sociaux.
- 5 En ce sens, la discipline *autonome* pousse à une approche pluridisciplinaire où chacun est à sa place, mais solutionne plus difficilement les entre-deux.
- 6 - celle d'une discipline *hétéronome*, donc construite avec les autres domaines de recherche, notamment la sociologie. Cette dernière approche, où les limites des disciplines ne sont pas tranchées, cause de l'incertitude, mais offre aussi un potentiel d'innovation dans la recherche, à condition de clarifier codes et méthodes. Comment combiner données spatiales et vécu des habitant.e.s en dépassant la simple juxtaposition de données pour aboutir à une transformation des disciplines ? Comment la représentation spatiale adaptée peut-elle contribuer à une meilleure prise en compte des facteurs sociologiques dans la conception territoriale et la



compréhension des espaces vécus ?

7 C'est dans ce second courant que se positionne cet article, dans la continuité des approches méthodologiques transdisciplinaires architecture/sociologie qui se sont multipliées à partir des années 1960. Nous allons nous concentrer ici plus particulièrement sur les travaux de trois architectes ayant travaillé sur la spatialisation du vécu : Christopher Alexander, Philippe Boudon et Kevin Lynch.

8 Nous procédons en trois étapes : la première consiste à poser le cadre théorique qui soulève trois tensions épistémologiques qui peuvent éloigner l'architecte de la prise en compte du social. Ce cadrage conceptuel et non chronologique aboutit à une exemplification par l'apport de Kevin Lynch à la sociologie urbaine : combiner facteurs spatiaux et vécus des habitante.e.s. Ensuite, sur base de ce champ ouvert par Kevin Lynch, nous montrerons comment de récents travaux de terrain tentent de préciser, compléter et valoriser ces méthodologies de représentation des enjeux spatiaux et sociaux. Enfin, nous concluons de manière prospective sur les interactions entre l'architecture et la sociologie urbaine et leurs impacts potentiels sur l'aménagement des villes et quartiers.


## Trois tensions architecturales fondatrices questionnant le spatial et le social

### Formes spatiales autonomes ou attachées aux enjeux sociaux

9 La discipline architecturale est construite sur la trilogie vitruvienne. Celle-ci s'appuie sur l'usage (lié à la pratique sociale), la solidité (l'art de construire de manière pérenne) et la beauté. Leon Battista Alberti, dans son ouvrage fondateur de la discipline, *L'Art d'édifier*, (Alberti, 1485), va dire que ces trois termes sont consécutifs (dans l'ordre présenté ci-devant) et solidaires. Cela signifie donc que l'organisation spatiale est avant tout liée à l'usage. Leon Battista Alberti, en parfait humaniste, écrira d'ailleurs un traité sur la famille (Alberti, 1994 [1430]), proche de la sociologie et de l'économie. Il est donc loin d'être en reste par rapport aux enjeux sociaux. Sa maîtrise est bien transdisciplinaire.

10 Or, les architectes se considèrent souvent et avant tout comme associé.e.s aux arts. Il est vrai que cette revendication est également essentielle aux yeux de Leon Battista Alberti. Le but est de revendiquer un statut libéral d'intellectuel et de ne plus être confondu avec les arts mécaniques. Les architectes se veulent alors plus proches des peintres et mathématicien.ne.s, centré.e.s sur la production de l'esprit. C'est d'ailleurs l'ouvrage *De la Peinture* (Alberti, 1435) qui sera abondamment utilisé par les architectes. Son contenu est aussi fondateur dans la mesure où il permet de construire la spatialité à l'aide des mathématiques : il découvre la construction des plans, coupes et élévations. Nous y reviendrons ci-après.

11 L'ouvrage coupole que constitue *L'Art d'édifier* (Alberti, 1485) sera utilisé en en réduisant fortement l'ambition, comme le souligne Françoise Choay (2004, p. 31-34). La postérité en retiendra généralement la revendication d'une discipline intellectuelle artistique et mathématique sans en garder une dimension essentielle : l'anthropologique. Les formes spatiales sont alors mathématiques ou artistiques et *autonomes* des enjeux sociaux.

 Au contraire, dans les années 1970, une compréhension de l'essence de l'œuvre émergera, comme l'illustre Philippe Boudon. Ce dernier va remettre en cause le modernisme en travaillant sur le lien entre objet spatial et objet social, lequel avait




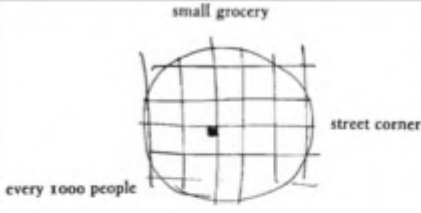
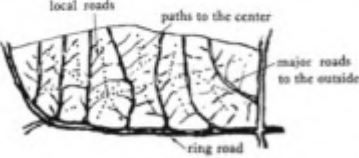
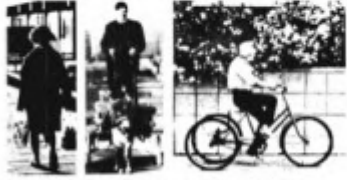
été essentiellement réduit à un homme universel : le Modulor de Le Corbusier. À partir d'une enquête sur la réalisation de ce dernier à Pessac, Philippe Boudon montre comment la création formaliste de cet architecte dirigiste et autoritaire va être détournée par l'usage des habitant.e.s. Celles et ceux-ci, qui rejettent le langage plastique de Le Corbusier, transforment leur logement. Elles et ils touchent à des questions d'intimité qui étaient ignorées de cet architecte centré sur une esthétique internationale. Cette architecture *autonome* des enjeux sociaux fera de nombreux émules au sein de la discipline architecturale. Pour comprendre la perception de cet ensemble par les habitant.e.s, Philippe Boudon va au contraire mixer les méthodes sociologique et architecturale. La question spatiale devient *hétéronome* (Boudon, 1969).

13 De même, les équipes de recherche du *Pattern Language* développent une approche fondée sur la théorie de la forme (Alexander, 1977). Elles sont dirigées par un architecte, anthropologue et mathématicien peu connu dans les milieux francophones. Il va s'inscrire dans la voie transdisciplinaire située entre l'objet *spatial* et l'objet *social*. Il va tenter de rendre « solidaires » formes architecturales et usages sociaux à travers la théorie du *Pattern Language*. Il va décomposer l'ensemble des formes architecturales, de la pièce de la maison à la région, en 253 motifs élémentaires se complétant les uns les autres. Il montre que les formes qui satisfont à l'usage sont celles qui émergent dans le temps. Elles ont des caractéristiques morphologiques essentielles, car elles sont produites par la collectivité, de génération en génération. Elles facilitent l'appropriation. L'avantage de ce système est de permettre le dialogue avec les usagers sur base des caractéristiques formelles appropriables et de faciliter ainsi la conception du projet architectural ou urbanistique de manière participative.

14 Les dessins ne suivent pas uniquement les conventions de la géométrie par le dimensionnement et la disposition. Ils visent avant tout à montrer l'usage *social*. Ils sont construits à partir d'une vaste enquête anthropologique visant à faire ressortir les formes de base qui permettent de répondre au mieux aux usages. Ces dessins schématiques sont appelés *patterns* (motifs). À titre d'exemple, le *pattern 89* (voir figure 1) montre la disposition de l'épicerie idéalement disposée au coin de la rue, assurant ainsi sa visibilité pour la population d'un millier *d'habitant.e.s* qu'elle dessert. La perspective photographique est souvent combinée au plan géométral, afin de rapprocher ces représentations du vécu des usagers. Autre exemple avec le *pattern 11* (voir figure 1) qui décrit comment la structure viaire dessinée hiérarchise très fortement les voiries afin qu'elles s'adaptent à la diversité des mobilités. Il conteste la voirie normée conduisant au « tout à la voiture » et organise l'espace afin que les cheminements de quartier soient accessibles autant à une personne âgée à pied, qu'à un.e cycliste ou toute autre personne utilisant un mode de transport doux. C'est la caractéristique de la forme (différentes largeurs du trait des voiries, dessinées non rectilignes pour s'adapter au terrain) qui favorise la diversité des usages.

**Figure 1 : Exemple d'illustrations par Christopher Alexander des *patterns* 89 et 11.**



Différentes représentations du <i>Pattern Language</i> d'Alexander et al. (1977)	
 <p>Pattern 89, « <i>Corner grocery</i> », p. 440</p>	 <p>Pattern 89, « <i>Corner grocery</i> », p. 443</p>
 <p>Pattern 11, « <i>Local transport areas</i> », p. 68</p>	 <p>Pattern 11, « <i>Local transport areas</i> », p. 67</p>

- 15 En se servant d'apports spécifiques de l'anthropologie, cet architecte innove dans la façon de manier, de décoder et d'interpréter les enquêtes de terrain. Il précise ainsi les liens entre humains et spatialités. Cette approche comporte une compétence spécifique à l'architecture : la maîtrise affinée de la compréhension de la spatialité.

## Le dessin ou le texte

- 16 On observe également sur la figure 1 que le *dessin* et le *texte* servent un même propos : la question centrale de l'usage de l'espace. Mais l'illustration n'est pas rejetée du texte par *A Pattern Language*, comme le fit *L'Art d'édifier*. Elle prend une place déterminante puisque près d'un millier d'illustrations permettent de comprendre les concepts du *Pattern Language*. Kevin Lynch, avec *L'Image de la cité* fait également appel systématiquement au dessin.
- 17 Le dessin est essentiel en architecture. Il est celui qui rapprochera l'architecture des arts. La perspective et les plans sont les principales découvertes de Leon Battista Alberti, mais, étonnamment, il n'illustre pas son ouvrage fondateur *L'Art d'édifier* et ce, de manière volontaire (Alberti, 1485, pp. 141 et 295). On peut d'ailleurs se demander si cette omission n'a pas participé au manque de diffusion de l'ouvrage auprès des architectes, pleinement plongés dans ce mode de représentation visuelle.
- 18 Les ouvrages de sociologie, tout comme celui de Leon Battista Alberti, sont essentiellement, voire exclusivement, dominés par le mot. À titre d'exemple, les premiers textes fondateurs de l'École de Chicago, qui concernent pourtant la sociologie urbaine, ne comportent que cinq plans dont quatre sont portés par Ernest Burgess et Maurice Halbwachs (Joseph & Grafmeyer, 1979). *A contrario*, cette sensibilité est aussi présente en sociologie puisque Maurice Halbwachs reprend un schéma des aires concentriques d'Ernest Burgess. Ce schéma est particulièrement parlant en termes de spatialité. Et Maurice Halbwachs va justement mettre au cœur de sa théorie sur la mémoire collective la question de la spatialité. S'il prétend dans un premier temps que la mémoire collective se fonde sur les cadres sociaux, il insiste et montre dans son dernier ouvrage (Halbwachs, 1997) que c'est avant tout sur la spatialité qu'elle s'appuie. Son influence sera déterminante en architecture et particulièrement sur la typomorphologie telle que développée par Aldo Rossi.



19 Philippe Boudon réussit à connecter de manière assez magistrale les textes traités par les sociologues et le plan, tel que maîtrisé par les architectes. D'une part, il reprend la méthode *sociologique* des enquêtes non directives. L'approche est qualitative avec 40 personnes enregistrées pendant plus d'une heure et retranscrites. Il reprend à la sociologie la notion de guide d'interview et de questions de vérification d'usage. Il caractérise les habitant.e.s (âge, taille de ménage, locataire ou propriétaire, date d'arrivée) (Boudon, 1985).

20 D'autre part, sur base des méthodes de recherche *architecturale* de la typologie <sup>1</sup>, Philippe Boudon différencie les types d'architectures occupées (types de maisons : « zigzag », « quinconce », « jumelle », « gratte-ciel », « arcade » et « isolée »), leur situation, leur aspect modifié ou non. La méthode qui caractérise cette enquête est *la spatialisation du vécu des habitant.e.s*. Pas seulement sa localisation de manière géographique, mais également l'espace en trois dimensions auquel se réfèrent les habitant.e.s. Face à son tableau de référence des interviews se trouve une axonométrie <sup>2</sup> (voir figure 2). De cette manière, Philippe Boudon lie systématiquement les caractéristiques spatiales (n° des bâtiments sur l'axonométrie du site montrant le site en trois dimensions et, par là, les différents types d'architecture) et sociales (âge, sexe...).

**Figure 2 : Tableau et axonométrie spatialisant les interviews (Boudon, 1969, pp. 54 et 55)**



21 Par son illustration (figure 2), Philippe Boudon crée un parallèle systématique entre les données textuelles (figure 2 - à gauche, référence des entretiens sociologiques) et les données spatiales (figure 2 - à droite). Ceci permet au lecteur de confronter systématiquement les enjeux sociaux et les enjeux spatiaux. Texte et dessin se complètent. Il est dès lors possible d'affirmer que « ce qui frappe, c'est la cohérence entre les données sociales et l'ordre spatial qui les contient » (Boudon, p. 125). Cette analyse transdisciplinaire aura un impact sur le passage de la modernité à la postmodernité, consommée après la parution de *Langage de l'architecture post-moderne* (Jencks, 1979 [1977]).


22 Dans l'approche de Philippe Boudon, les méthodes de recherche architecturale et sociologique sont combinées pour mettre en place une méthodologie transdisciplinaire. Il relie, comme Christopher Alexander, ce qui avait été séparé : le texte et le dessin. Mais tous les dessins n'ont pas la même possibilité de soulever et de traduire les enjeux humains (anthropologiques, sociologiques ou psychosociologiques).



## Représentation : géométrique ou perçue

- 23 L'outil fondateur de la discipline architecturale que sont les plans nait avec la formalisation de la théorie de la perspective qui apparaît au xv<sup>ème</sup> siècle avec Leon Battista Alberti (1435). À l'origine, elle visait à trouver le mode de représentation le plus proche du vécu.
- 24 Il est d'ailleurs caractéristique de constater que, d'un point de vue épistémologique, c'est la perspective, proche de la perception, qui a précédé les plans, coupes et élévations, fondés sur les mathématiques. Le moyen est souvent devenu la finalité du travail quotidien des architectes (Argan, 2018). Le fondement de la discipline est la recherche de la spatialité (Zevi, 2005 [1959]), sa représentation graphique étant en son cœur. Mais celle-ci est dominée par la forme la plus éloignée du vécu : celle des plans. Cette domination de la conception par la géométrie est dénoncée par Bruno Zevi, qui parle de « dictature de la ligne droite » (Zevi, 2016 [1973], p. 30). Cette tension est au cœur du débat de Friedensreich Hundertwasser qui défend qu'une architecture qui s'est soumise à la technique du dessin par « la règle ou le compas [...] est d'une stérilité criminelle ». Cette contrainte de la géométrie éloignant du vécu est l'objet de débats tendus et passionnés.
- 25 Pourtant la découverte des plans nécessite la maîtrise de la question de l'échelle. Elle est, pour Philippe Boudon, dans son développement de l'architecturologie, le fondement majeur de la discipline. En effet, c'est elle qui permet de lier la taille du plan à celle de l'espace construit. C'est elle qui nous lie à notre propre dimension humaine. Elle permet de tenir compte d'un enjeu anthropologique : l'échelle humaine. En ce sens, le travail de Kevin Lynch sur l'image de la cité (Lynch, 1976 [1960]) est aussi particulièrement exemplatif. Architecte et urbaniste formé par Franck Lloyd Wright, il reprendra les théories de la configuration de la forme (*Gestalt*) qui l'aideront à spatialiser les données à partir du *vécu* même des usagers de la ville. Il part de l'image mentale de la ville, identifiée à travers le dessin qu'en font les personnes interrogées. Ces usagers de l'espace déforment la ville par leur dessin, mais cela est révélateur de ce qui fait ville ou pas. Il traduit cela en remettant ces données à l'échelle et en symbolisant les principaux éléments mis en avant. Cette manière exemplaire et révolutionnaire de travailler est une référence toujours utilisée par les architectes, urbanistes, géographes et sociologues. Kevin Lynch montre que la lisibilité de la ville est un facteur déterminant son appréciation par les usagers. Il fonde sa démarche sur la prise en compte du déplacement au sein des villes et étudie Boston, Jersey City et Los Angeles. Il met clairement en évidence certaines caractéristiques des *formes* urbaines qui structurent le vécu de la ville. Ce principe explique probablement pourquoi il interpelle toujours autant les architectes : il s'attaque à l'essence de leur discipline. Nous détaillons sa nomenclature ci-après.
- 26 La figure 4 illustre notre propos en opposant la représentation du quartier d'Épinlieu selon la logique géométrique (à gauche) au même quartier représenté selon la méthode de Kevin Lynch, fondée sur la perception. La première intègre les principes fondateurs de l'architecture dominée par les mathématiques et particulièrement la *géométrie* faite de droites et d'angles. La seconde part de la *perception* du contexte physique. Elle met en évidence ce qui est le plus lisible aux yeux des habitant·e·s des quartiers.

## Nomenclatures de la forme spatiale et du sens social

- 27  Kevin Lynch décompose la structure de *L'Image de la cité* en cinq éléments : les voies, limites, nœuds, quartiers et points de repère (voir figure 3). Il met en avant les formes urbaines qui frappent le plus l'utilisateur de la cité lors de ses déplacements. Un

peu comme la perspective qui se veut proche de ce qui est vécu par l'humain, il simplifie la cartographie et met en avant ce qui est perçu.

**Figure 3 : La nomenclature de la représentation de la cité telle que conçue par Kevin Lynch**

	Point de repère	Nœud	Voie	Quartier	Limite
Elément majeur					
Elément mineur					

- 28 Kevin Lynch, par son travail sur la perception urbaine, précise par le *dessin* et le *texte* l'interaction entre humain et espace. Bien que moins détaillée que celle de Christopher Alexander, sa nomenclature de représentation est originale et plus facile à manier à l'échelle de la ville que celle proposée par Christopher Alexander. Son approche montre l'effet de la forme architecturale et urbaine sur la perception. Il surmonte ainsi deux tensions, celle entre la *géométrie* des plans face la représentation de l'espace *perçu* et celle du *texte* face au *dessin* (voir figure 4).

**Figure 4 : Représentation d'Epinielieu (Belgique) proche du découpage cadastral fondé sur la géométrie et peu sur la perception**



Source : SPW – PICC. Représentation de la perception du vécu selon Kevin Lynch. Cartographie des auteurs.

- 29 Mais Kevin Lynch centre son approche sur la perception des objets architecturaux et espaces de la ville et s'attache peu à son sens. Tout en reconnaissant que « l'imagibilité peut être influencée d'autres manières, notamment par la signification sociale d'une zone, sa fonction, son histoire ou même son nom » (Lynch, 1976 [1960], p. 53), l'objet social n'est ici qu'effleuré. Or, une même forme peut se colorer de diverses manières, selon le vécu des usagers de l'espace. L'absence de cette différenciation selon les vécus constitue une faille dans le système de Kevin Lynch.
- 30 Ce vécu multiple sera finement investigué par Raymond Ledrut, sociologue de formation qui l'identifiera à travers *Les Images de la Ville* (Ledrut, 1973). Les constats de cet auteur à Toulouse et Pau ne correspondent que partiellement à *L'Image de la cité*. Il reproche à juste titre que « l'image » de la ville dessinée par Kevin Lynch est unique, or celle-ci est polysémique et nécessiterait de se spécifier selon les acteurs concernés. Pour cette raison, Ledrut parlera « des Images » de la ville. Une autre nuance sémantique entre les deux ouvrages nous fait passer de la « cité » américaine vouée au déplacement automobile à la « ville » européenne au passé riche en histoire et en sens. Raymond Ledrut se positionne explicitement par rapport à Kevin Lynch qui « concentre l'attention sur l'identité et la structure de l'image » (Ledrut, 1973, p. 26). Le parti de Raymond Ledrut est l'inverse : il décrit peu le signifiant (les formes urbaines) et se concentre sur le signifié, la signification de ces formes pour les usagers de la ville. Ce contrepied utile d'un sociologue par rapport aux travaux d'architectes sur le même sujet apporte un nouveau champ



d'observation, mais fait perdre la compréhension de l'apport de la forme urbaine. Cette perte est probablement la raison pour laquelle l'approche de Raymond Ledrut est beaucoup moins utilisée par les architectes et urbanistes.

31 Une contribution récente à la nomenclature de la forme adapte celle de Kevin Lynch, en s'appuyant sur des enquêtes qualitatives et quantitatives menées ces 30 dernières années dans une quinzaine de villes et villages wallons (dont les deux principales sont Charleroi et Liège) auprès de plusieurs milliers de personnes (Pouleur & Vanzande, 2017). Il s'agit donc d'un cadre urbain bien différent de celui de Los Angeles, Boston, New Jersey (Kevin Lynch), mais aussi de Toulouse et Pau (Raymond Ledrut). Ces travaux ont été influencés par ceux des sociologues Liliane Voyé et Jean Rémy (1992) sur une nouvelle définition de la ville ainsi que par une immersion dans les milieux de la participation citoyenne impliqués dans les luttes urbaines des années 1970 (Voyé & Rémy, 1992). Ils ont abouti à la création d'une nouvelle nomenclature des *Images urbaines* qui combine les apports de Kevin Lynch et Raymond Ledrut ainsi que celui des enquêtes réalisées en Wallonie. Cette nomenclature tient compte tant de la *forme spatiale* de la ville que de sa symbolique *sociale* : elle allie *le texte et le dessin* et tente, comme Kevin Lynch, une représentation plus proche de la *perception* que de la *géométrie*. Maurice Halbwachs a ici joué un rôle essentiel (Halbwachs, 1994, 1997). Ainsi, ce qui forge le sens des formes urbaines, ce sont les vécus confrontés aux cadres sociaux. Les vécus s'agrègent et rentrent alors dans la mémoire collective qui, comme l'explique si bien Maurice Halbwachs, s'appuie avant tout sur la spatialité. Cette nomenclature intègre la perception des liens sociaux et la place importante que revêt la présence de la nature en ville. Cette nomenclature est détaillée plus loin, en lien avec notre enquête de terrain. Néanmoins, malgré un élargissement de la prise en compte des différentes formes urbaines (villes nouvelles américaines, villes historiques ou industrielles européennes) et des différents modes de déplacement (voiture, piéton ou cycliste), ces travaux, par leur cadre même, n'entrent pas assez en profondeur sur les spécificités d'une partie essentielle de la ville : les quartiers populaires.

32 Notre recherche théorique démontre que la question de la représentation du spatial et du social, celle du choix du dessin ou du texte, celle des plans géométriques ou perçus et celle d'une nomenclature de représentation sont loin d'être neutres. Ces questions ont une influence non négligeable sur le développement de la discipline architecturale et, fondamentalement, sur la prise en compte des facteurs sociaux et d'usage dans la conception de la ville par les professionnel.le.s Le développement qui suit montre comment, à partir du terrain, nous nous interrogeons sur un mode de représentation graphique plus adéquat pour tenir compte du vécu des personnes plus fragiles et éloignées des processus de conception, en l'occurrence celles des quartiers populaires.

## Représenter la spatialité vécue dans les quartiers populaires

### Méthodologie par enquêtes sociologiques, urbanistiques et réunions participatives locales

33 De nouveaux travaux interpellent quant à la construction des représentations développées dans les trois approches précitées (*L'Image de la cité*, *Les Images de la ville* et *Les Images urbaines*). Il s'agit d'enquêtes exploratoires dans deux quartiers sociaux situés dans des périphéries urbaines : Dutemple, environ 1200 habitant.e.s (à proximité de Valenciennes, France) et Epinlieu, environ 600 habitant.e.s (à



proximité de Mons, Belgique). Elles ont été réalisées entre 2018 et 2019, dans le cadre du projet de recherche RHS (voir encadré).

**Caractéristiques des terrains observés et méthodologie de recherche au sein du Réseau Hainaut Solidaire (Projet Interreg RHS (2018-2022), <http://projetrhs.eu/>)**

Le travail de terrain s'enracine dans le projet Réseau Hainaut Solidaire (RHS) qui vise à comprendre les atouts des quartiers défavorisés socialement et à promouvoir leur reconnaissance pour participer à un regain de fierté par les valeurs intéressantes qu'ils supportent. Les sept partenaires franco-belges sont des universitaires (architecture, urbanisme et psychologie), des travailleurs sociaux et des associations actives dans la participation citoyenne et l'accès au numérique. Il s'agit d'une recherche-action qui a commencé dans deux quartiers sociaux pilotes (Epinlieu et Dutemple) des agglomérations de Mons et Valenciennes.

Dans les deux quartiers pilotes, du point de vue spatial, une analyse morphologique, fonctionnelle et historique a été réalisée sur base à la fois des données cartographiques existantes et d'observations de terrain. Cette analyse a mis en évidence une série de caractéristiques semblables : quartiers majoritairement composés d'un habitat individuel social en location (maisons avec jardin, voir figure 5), situés en périphérie d'une ville moyenne et relativement enclavés par rapport au tissu urbain environnant et le centre-ville.

**Figure 5 : Typologies architecturales présentes dans les quartiers investigués**



Source : Projet RHS.

Notre analyse a aussi permis de révéler des différences fondamentales entre ces deux quartiers : alors que le quartier d'Epinlieu présente peu de mixité fonctionnelle et morphologique, le quartier de Dutemple comporte des typologies différentes de logements et des équipements collectifs complétant le tissu résidentiel (école, salle de sport, chapelle, commerce de proximité). Dutemple possède également un chevalement en béton classé en 2012 patrimoine mondial de l'UNESCO (dans le cadre des biens du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais). Des travaux de rénovation ont été lancés durant la dernière décennie par les deux municipalités : déconstruction d'habitats collectifs vétustes datant des années 1960-70 (barres d'immeuble en Rez-de-chaussée+1 et Rez-de-chaussée+3), représentant à peu près la moitié des logements présents dans le quartier d'Epinlieu, un quart à Dutemple.

Du point de vue du vécu des habitant.e.s, la méthode choisie se base principalement sur des entretiens qualitatifs semi-directifs auprès d'habitant.e.s de longue durée, une démarche proche de celle de Philippe Boudon. Neuf *entretiens* enregistrés et menés à chaque fois par deux ou trois enquêteurs ont été systématiquement retranscrits verbalement et spatialement. Les entretiens ont eu lieu pendant l'été 2018 dans la maison de quartier à Epinlieu et au centre d'action sociale à Dutemple. Chaque équipe s'assurait de mener de front la compréhension des propos et leur localisation avec le support de cartes ainsi que les conseils pour guider l'interview et accompagner l'habitant.e dans la réalisation de sa carte mentale. Les habitant.e.s étaient ainsi invité.es à dessiner leur quartier sur une feuille blanche, sans autre consigne. Par la suite, les enquêteur.trices orientaient la discussion vers l'identification des points de repère, lieux importants, appréciés ou dépréciés, limites du quartier et zones de rencontre entre habitant.e.s. Ces entretiens ont ensuite été confrontés au vécu des travailleurs sociaux et aux habitant.e.s lors de dix réunions : trois au quartier d'Epinlieu et cinq à Dutemple avec à chaque fois une quinzaine de participant.es, puis lors de deux confrontations transfrontalières en présence d'une quarantaine de participant.es. Les équipes chargées de faire les entretiens et les réunions étaient composées de neuf chercheurs et chercheuses appartenant à trois entités de recherche (architecture, urbanisme et psychologie) qui ont collaboré tant à la mise au point de la méthodologie qu'au travail de terrain et de dépouillement. Il s'agit donc d'une méthode et de tailles d'enquêtes



assez proches de l'expérience de Kevin Lynch, mais concernant des territoires beaucoup plus restreints. La méthode touche l'identification du signifiant spatial du quartier (les formes urbaines qui concernent les usagers comme le fit Kevin Lynch) et intègre, en plus, la dimension symbolique des espaces (le signifié décodé par Raymond Ledrut).

- 34 Comme pour Christopher Alexander, Philippe Boudon et Kevin Lynch, le croisement entre données spatiales et sociales est au cœur de la méthodologie. Néanmoins, les modes de représentation spatiale préexistants se sont révélés inadaptés pour représenter la réalité de ces terrains. En effet, le travail des chercheurs et chercheuses montre qu'aborder les images de la ville à l'échelle du quartier aboutit à diagnostiquer plus finement les caractéristiques des attaches de la population à son cadre de vie et met également en avant l'importance centrale des rapports sociaux. Une nouvelle nomenclature est alors développée. Il s'agit d'une théorisation ancrée dans l'observation et la pratique du terrain. C'est à partir du terrain que la théorie architecturale se construit. La méthode de recherche est donc inductive au sens de la *Grounded Theory* (Glaser & Strauss, 1967) telle qu'adaptée récemment par Marie-Josée Plouffe et François Guillemette (2012).
- 35 Lors de la description de la nomenclature ci-après, nous expliquerons en quoi elle apporte une meilleure adéquation de la représentation de la ville au vécu des habitant.e.s ou usagers des quartiers.

## Pour une représentation de la ville adaptée à la diversité de ses habitant.e.s

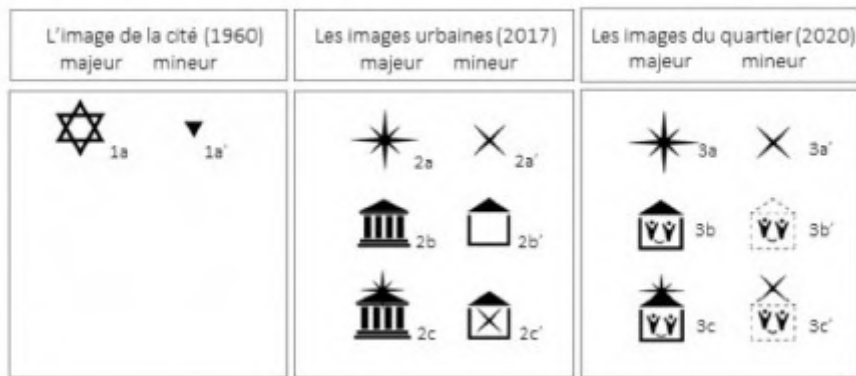
- 36 Chaque élément de représentation proposée dans notre nomenclature (présentée ci-après) a été conceptualisé à partir des résultats des enquêtes menées dans les deux quartiers étudiés et confronté à celles préexistantes du *Pattern Language* (Christopher Alexander), de *L'Image de la cité* (Kevin Lynch) et des *Images urbaines* (Jean-Alexandre Pouleur et Ornella Vanzande).
- 37 Les terrains sont assez différents : les précédents travaux visaient des cités américaines (Kevin Lynch) et des centres-villes anciens ou industriels (Jean-Alexandre Pouleur et Ornella Vanzande). Les nouvelles enquêtes se situent dans des quartiers populaires et abordent des espaces non marqués par l'épaisseur de l'histoire des classes dominantes. Ces caractéristiques permettent de faire émerger de nouveaux concepts. Ils aident à généraliser la représentation de l'espace tel que perçu par les habitant.e.s.
- 38 Nous présentons les résultats suivant les cinq éléments constituant l'image d'une ville selon Kevin Lynch, à savoir : les points de repère, les nœuds, les voies, les limites et les quartiers.

### *Des points de repère aux lieux de sociabilisation*

**Figure 6 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des points de repère aux lieux de sociabilisation**







39 Pour *L'Image de la cité*, le point de repère est une référence externe dans laquelle l'utilisateur ne pénètre pas (1a et 1a'). Le sens accordé au point de repère par Kevin Lynch est assez restrictif. *Les Images urbaines* proposent trois types de points de repère chacun à deux niveaux (majeur et mineur au sens de Kevin Lynch). Premièrement, le point de repère externe impénétrable (2a et 2a') selon Kevin Lynch : une statue, une sculpture, une enseigne, une montagne... Deuxièmement, les édifices fréquentés comme une gare, un hôtel de ville, une église... (2b et 2b'). Troisièmement, les « cas mixtes » qui seront considérés par certain.e.s habitant.e.s seulement comme un point de repère non fréquenté et pour d'autres comme un équipement public qu'elles ou ils utilisent régulièrement et qui leur permet également de se repérer (2c et 2c').

40 La représentation des *Images urbaines* peut s'avérer inadéquate à l'échelle des quartiers qui ne contiennent pas de monument majeur ou qui présentent une architecture homogène. À ce titre, le quartier d'Epiniel est très symptomatique : on y retrouve une quasi-absence de points de repère pour les habitant.e.s (« il n'y a pas de repère, il y a que des maisons, elles sont toutes pareilles ») (Peixoto *et al.*, 2018, E5 Epiniel), mais plutôt des caractéristiques qui se perçoivent avec le temps. D'autant plus étonnant, le quartier de Dutemple a un élément architectural particulièrement fort, un chevalement classé au patrimoine mondial de l'UNESCO (figure 7 – image de droite, en arrière-plan). Pourtant, celui-ci n'apparaît que peu dans les interviews. Ce sont les lieux fonctionnels qui servent à se repérer : l'école, la salle de sport, la maison de quartier (figure 7 – image de droite, premier plan) ou encore la chapelle (figure 7 - image de gauche). Il s'agit des lieux autour desquels s'opèrent des échanges sociaux renforçant l'appartenance au quartier.

**Figure 7 : La chapelle et le centre social de Dutemple, deux points de repère pour les habitant.e.s. Le chevalement sur l'image de droite est, par contre, très peu cité**



Source : projet RHS

41 Ces deux expériences de terrain bousculent la nomenclature existante. Une adaptation de la représentation des points de repère est nécessaire à l'échelle du quartier, retirant leur caractère forcément monumental (3b, 3b' 3c, 3c'). Il est seulement habituel dans les grandes villes édifiées pas les classes dominantes et



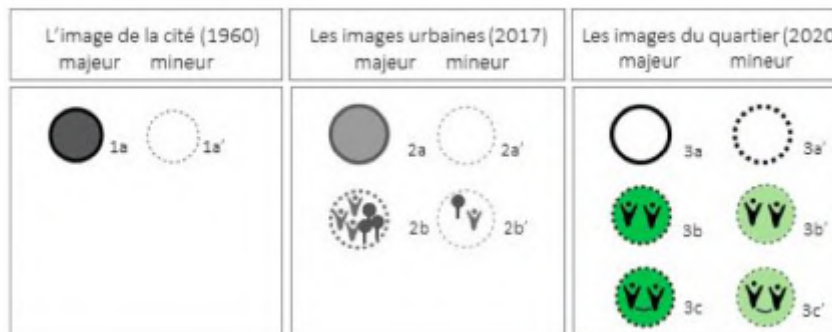
reflétant leur culture. Plus que la monumentalité, ce sont les lieux de sociabilisation qui servent de point de repère dans les quartiers. La symbolique de personnages en relation ajoutée dans les symboles (3b, 3b' 3c, 3c') indique ces échanges sociaux.

42 La nomenclature des points de repère de *L'Image du quartier* permet de tenir compte du patrimoine non monumental des classes populaires (3b et 3c) et de maintenir les acquis de Kevin Lynch. Mais l'apport central de cette nomenclature est la prise en compte du sens social accordé aux espaces du quartier par les habitant.e.s et le détachement de ce sens à toute forme architecturale esthétisante ou dominante. En ce sens, elle se rapproche de la démarche de Christopher Alexander, dont l'éventail des *patterns* traduit ce qui est devenu patrimoine à force d'usage. Elle traduit également un rapport à l'espace marqué par l'affect qui, selon Denis Martouzet, le révèle et l'explique. Il considère les lieux comme des objets aimés (Martouzet, 2014). Ce lien affectif se révèle, par exemple, lorsqu'un.e habitant.e identifie, tant à Epinlieu qu'à Dutemple, la maison de quartier (voir cartes bilan en figures 16 et 17), endroit chéri par les interviewé.e.s, comme point de repère alors qu'il s'agit de bâtiments banals dans le contexte du quartier (voir figure 7 - image de droite).

43 Ce mode de représentation des points de repère est peu géométrique (si ce n'est leur localisation spatiale) et très proche du vécu des habitants comme déjà initié par Kevin Lynch. Le dessin se veut lié au texte pour renforcer la concordance observée entre le spatial et le social.

### Des nœuds aux places publiques

**Figure 8 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des nœuds aux places publiques**



44 Si, pour Kevin Lynch, les nœuds représentent indistinctement un espace où une décision directionnelle a lieu ou qui concentre un certain nombre d'activités, *Les Images urbaines* proposent deux catégories distinctes. D'une part, des *nœuds* de circulation au sens de Kevin Lynch (2a et 2a') qui permettent le croisement de voies. Ce n'est pas un hasard, puisque la nomenclature de *L'Image de la cité* tentait de montrer l'évolution de la perception liée essentiellement aux déplacements automobiles. D'autre part, les espaces vécus (place, placette ou parc) pour lesquels le terme de nœud semble inapproprié et correspond mieux à la notion de *place publique* marquée par la présence de végétation et propice aux rencontres (2b et 2b'). Ce sont des lieux favorisant « la mise en présence de l'autre, des endroits où différents vécus se croisent. [...] Ces nombreuses fonctions, autres que celle de circulation, alimentent le sens social de l'espace et changent aussi la lecture de la ville » (Pouleur & Vanzande, 2017, p. 138). Cette logique avait déjà été mise en avant par Jean Rémy autour des transactions sociales (Rémy, 1962).



Nos travaux sur les deux quartiers populaires poussent à amender cette nomenclature. Alors que la présence végétale est souvent citée par les habitant.e.s

(d'où le choix de la couleur verte 3b, 3c), c'est l'interaction sociale et l'empreinte laissées par l'histoire partagée des lieux qui fait office de repère spatial. Celle-ci se construit souvent autour de concentration d'activités variées : jeux d'enfants, promenade, marché, bancs... (voir figure 9). Ainsi, un terrain visuellement en friche, mais qui, dans l'histoire récente du quartier, a fait l'objet d'événements marquants comme des fêtes de quartier, ou encore un terrain multisport qui, outre accueillir des jeunes, a fait l'objet de scènes de violence, deviennent immédiatement des espaces de référence pour les habitants d'Épinlieu (voir carte bilan en figure 16).

**Figure 9 : Nœuds en tant que lieux de sociabilisation identifiés par les habitant.e.s d'Épinlieu (à gauche) et de Dutemple (à droite)**



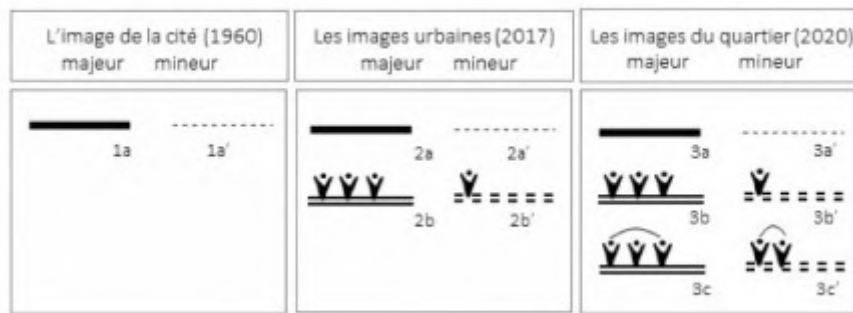
Source : Projet RHS

- 46 Cependant, la rencontre de l'autre varie suivant les échelles : de la simple coprésence dans l'anonymat des grandes villes (*Image de la cité*), de la rencontre fortuite d'une personne connue dans une ville moyenne (*Images urbaines*) à la rencontre habituelle du voisinage à l'échelle des quartiers (*Images du quartier*). Ainsi, nous avons voulu distinguer la coprésence (3b) des relations qui sont vécues au sein des quartiers où tout le monde se connaît (3c). Cette distinction n'est pas sans rappeler les hiérarchies spatiales liées à l'usage des lieux publics proposées par Christopher Alexander et ses collègues : « *activities nodes, accessible green, small public squares, common land, activity pockets...* » (Alexander *et al.*, 1977). Elle permet, par exemple, comme pour son *pattern 69* « *public outdoor room* », de représenter avec plus de justesse les interactions sociales d'un espace de Dutemple devenu « salon public » tel qu'illustré par la figure 9 ci-dessus. Dans les quartiers, le rapport affectif avec les lieux est accentué : « ce qui plaît ici c'est la place. C'est ma petite place » (Peixoto *et al.*, 2018 DU2 Dutemple). On y retrouve un mode d'échange avec les voisins et voisines beaucoup plus proche de ceux d'un village que d'une ville comme le soulignent Jean Rémy et Liliane Voyé (Rémy & Voyé, 1992).

### *Des voies aux espaces de jeu et de rencontre*

**Figure 10 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des voies aux espaces de jeu et de rencontre**



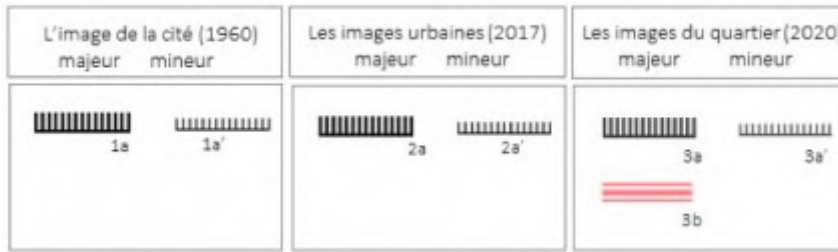


- 47 Lorsque les usagers citent des voies de circulation, cela peut être pour des raisons uniquement de circulation souvent automobile (3a et 3a'). Dans ce cas, le mode de représentation de *L'image de la cité* est approprié. Pour Kevin Lynch, en effet, les voies sont « les chéneaux le long desquels l'observateur se déplace habituellement, occasionnellement, ou potentiellement » (Lynch, 1976 [1960], p. 54). Une voie rapide, un axe de pénétration dans la ville, une autoroute urbaine correspondent bien à cette représentation.
- 48 Dans les enquêtes ayant mené à codifier *Les images urbaines*, d'autres caractéristiques ressortent qui poussent à la création d'autres symboles (2b, 2b'). Ils codifient les rues, avenues, boulevards, passages couverts en fonction de la présence ou pas d'une activité humaine. Dans les quartiers, *a contrario*, ce ne sont pas des rencontres anonymes qui se déroulent, mais bien des échanges quotidiens ou hebdomadaires constituant le socle d'un attachement territorial. Les personnes sont en interrelation (3c, 3c').
- 49 Cette dimension sociale de la rue est également révélée quand celle-ci devient un salon public où le voisinage éprouve un grand plaisir à se retrouver : « Les voisins, on se met devant notre porte dans la rue et on papote. Les jeunes d'à côté viennent avec leurs enfants, la voisine au-dessus participe à la conversation » (Peixoto *et al.*, 2018, DU2 Dutemple).
- 50 La nouvelle nomenclature permet de distinguer par exemple une voie secondaire de circulation automobile (3a') d'un sentier fortement emprunté par les enfants d'Épinlieu et surnommé « le chemin des mouches », espace de jeu inscrit dans leur mémoire collective (3c'), voir la carte bilan en figure 16.
- 51 Cette approche est du même type que celle développée par Christopher Alexander qui fait varier l'épaisseur des traits dans la représentation graphique des voiries afin de représenter les modes de déplacement et leur hiérarchie (voir figure 1). Représenter la valeur sociale de la voirie (espace de promenade, de rencontres de fin de journée, de jeu pour enfants) permet d'apporter un élément essentiel à la compréhension du quartier : la manière dont celui-ci est vécu par ses habitant.e.s.

### *Des limites aux barrières psycho-sociales*

**Figure 11 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : des limites aux barrières psycho-sociales**





52 Les limites sont pour Kevin Lynch linéaires et non utilisées comme des voies. Elles forment des frontières marquées comme des « tranchées de voies ferrées » ou des « murs ». Elles peuvent former des « barrières » ou des « coutures ». Dans les enquêtes des *Images urbaines*, les limites étaient peu exprimées par les habitant.e.s. Il s'agissait de villes industrielles comme Charleroi caractérisées par une conurbation liée à l'activité économique du XIX<sup>ème</sup> siècle.

53 Dans le cas des *Images du quartier*, les limites étaient au contraire très clairement identifiées. Des limites physiques fortes au sens de Kevin Lynch ont été identifiées : lignes de tram, autoroute, voie rapide, forêt, absence de connexions entre un quartier de grandes villas et des logements publics préfabriqués délabrés... (voir figure 12).

**Figure 12 : Limites physiques entre le quartier de Dutemple et la ville de Valenciennes**



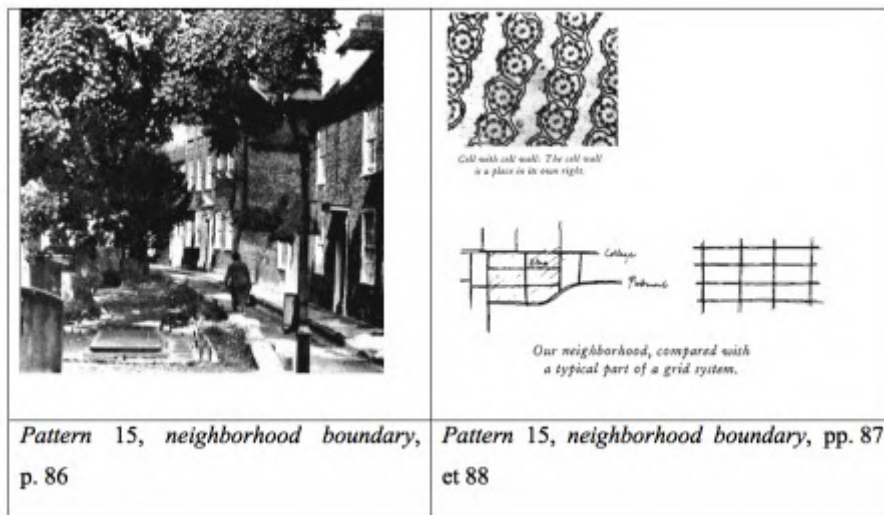
Source : Googlemaps

54 Ces limites signifient deux choses antinomiques créant une sorte de *double bind* au sens de Gregory Bateson et Margaret Mead (Bateson & Mead, 1981). D'une part, elles signifient la mise au ban des habitant.e.s, exclu.e.s de la société. Dans ces limites se trouvent des personnes précarisées associées, notamment par la presse, à différents événements : une fusillade, un réseau de vente de stupéfiants, des voitures brûlées... Alors, pèse toujours dans cette perception des habitant.e.s exclu.e.s, le poids des personnes extérieures à ces limites qui portent un regard négatif sur ce quartier : il ne semble pas légitime, par exemple, de pouvoir inviter des personnes extérieures à franchir ces limites : « personne ne viendrait à Dutemple ! » (Peixoto *et al.*, 2018, DU2 Dutemple).

55 D'autre part, ces mêmes limites font dire aux habitant.e.s qu'elles et ils habitent un village dans lequel il fait bon vivre avec des personnes qu'on connaît et qui ne font pas de chichi. C'est aussi le sens positif qu'identifie Christopher Alexander avec le *pattern 15* (voir figure 13).

**Figure 13 : Les limites servent le besoin d'identité du quartier selon Alexander *et al.* (1977), contrairement à la froide lisibilité de la forme proposée par Kevin Lynch.**

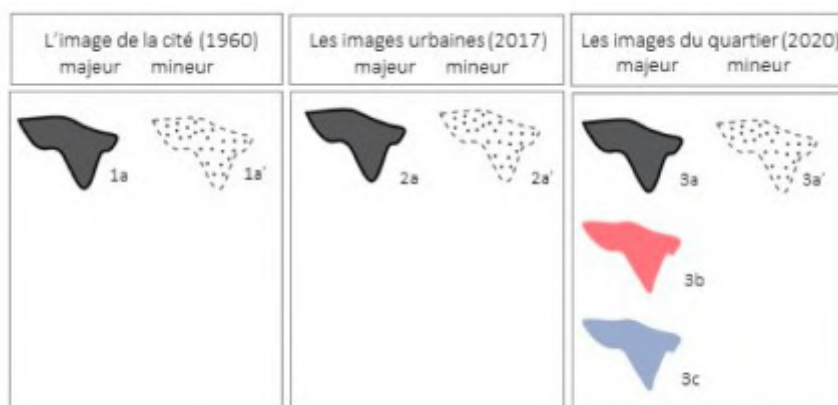




- 56 Nous observons qu'elles et ils reconstruisent l'identité et les modes de vie de leur quartier enclavé sous forme de contre-monde, tel que décrit très finement par l'anthropologue Pascale Jamouille (2005). Ce détournement des codes fait écho à ce que Michel de Certeau appelait les « arts de faire » : les habitant.e.s transforment ces limites (qui sont des solutions d'aménagements techniciennes) en composante alimentant une autre manière de vivre (de Certeau, 1990).
- 57 Cette double interprétation des limites se rapproche de la connotation positive octroyée par Christopher Alexander à la notion de limites. Pour cet auteur, la limite est une condition fondamentale de l'existence même de sous-cultures dans une ville. Les frontières naturelles ou artificielles constituent des garants spatiaux de l'identité des quartiers.
- 58 La limite signifie donc à la fois un élément spatial *protecteur* du « village » pour les uns et est en même temps le signe d'une *ségrégation* d'un territoire rejeté par d'autres. Ce double sens enferme les habitants dans une profonde contradiction les empêchant d'apprécier pleinement leur quartier. Cette dualité de rapport des habitants par rapport à ces limites stigmatisantes (3a et 3a') et protectrices (3b) mérite une représentation graphique différenciée.

### De la morphologie des quartiers à leur identité

Figure 14 : Évolution de la représentation graphique des éléments de perception de la ville par ses usagers : de la morphologie des quartiers à leur identité



Les quartiers sont communément le reflet d'une certaine unité typomorphologique architecturale et urbanistique et des individus qui les fréquentent. C'est donc la

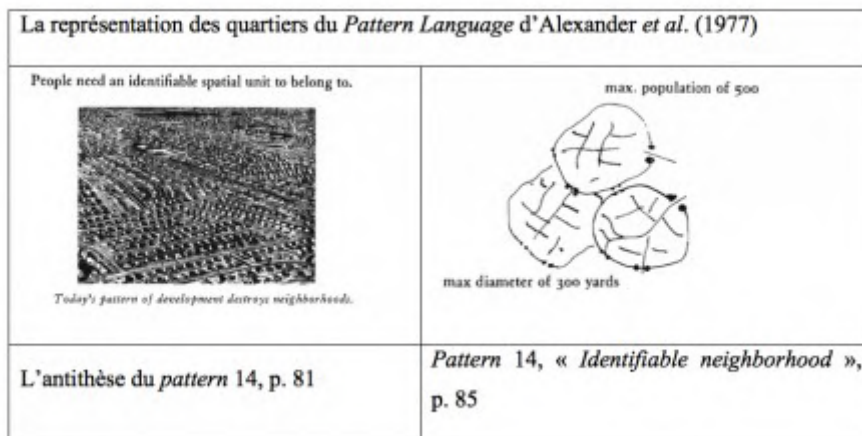
conjugaison du type spatial avec le type social qui construit l'identité des quartiers. Si Kevin Lynch reconnaît l'importance des habitant.e.s, des symboles, de l'ambiance, de la toponymie et des comportements sociaux pour la construction de l'identité d'un quartier, sa nomenclature se focalise davantage sur les caractéristiques physiques des quartiers formant un ensemble cohérent et homogène (Lynch, 1976 [1960]).

60 Les enquêtes à Epinlieu et Dutemple confirment, s'il était encore nécessaire, que les éléments non dessinés ni développés par Kevin Lynch sont au centre de la construction identitaire de ces quartiers. Elles démontrent également, de manière plus fondamentale, que ces quartiers ont des limites franches, pas nécessairement visibles sur le territoire, mais qui enferment une image positive ou négative, influencée par une vision « de dedans » ou « de dehors ».

61 La dimension affective qui est associée et les jugements qui sont portés sur sa population méritent de colorer la représentation des quartiers. Le quartier peut se colorer en rouge si un attachement se construit entre un groupe d'habitant.e.s et ce quartier, il vire au bleu pour celles et ceux qui le regardent avec distance. Par exemple, les habitant.e.s d'un quartier ouvrier peuvent considérer un quartier bourgeois comme hautain et froid. Cette perception globale s'associe souvent à la qualité du logement et des espaces publics, aux comportements et aux moyens financiers de ses habitant.e.s.

62 Les quartiers sont perçus comme ayant une certaine homogénéité par rapport aux autres portions de ville. Christopher Alexander défend qu'un quartier, pour être identifiable, doit être à taille humaine, tant du point de vue de la surface que de la population (voir le *pattern* 14 en figure 15). Pour lui, le contre-exemple est le lotissement qui n'offre pas de caractéristiques spatiales identifiables (antithèse du *pattern* 14, figure 15). Les lotissements ne plairaient donc pas plus qu'ils ne déplairaient, ils laissent indifférents.

**Figure 15 : Les quartiers chez Christopher Alexander ont une identité propre et une échelle humaine (environ 6 ha facile à parcourir à pied) facilitant les échanges sociaux**



63 La nouvelle nomenclature permet de représenter avec plus de nuance la réalité sociale vécue dans les quartiers. Elle permet de représenter spatialement ce qui « fait quartier » à leurs yeux et qui relève davantage d'une mémoire collective habitée de solidarités multiples, de liens sociaux conflictuels ou amicaux et d'usages détournés des espaces que d'une distribution rationnelle de bâtiments, voiries et places.

**Figure 16 : Image du quartier d'Epinlieu (Belgique) vue par ses habitant.e.s. Nomenclature de Kevin Lynch (à gauche) et nomenclature proposée pour les quartiers (à droite) avec localisation des illustrations de l'article**



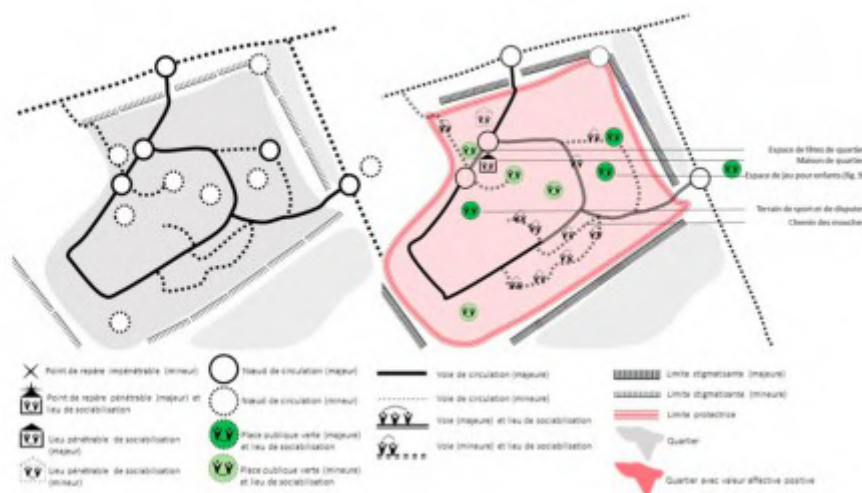


Figure 17 : Image du quartier de Dutemple (France) vu par ses habitant.e.s. Nomenclature de Kevin Lynch (à gauche) et nomenclature proposée pour les quartiers (à droite) avec localisation des illustrations de l'article



64 L'actualisation de la nomenclature tente de garder une lisibilité de la spatialité tout en mettant en avant ce qui marque le plus les habitant.e.s dans le contexte physique et humain. Les travaux de *L'Image de la cité* avaient permis de mettre en avant de manière magistrale les éléments du contexte physique perçu. *Les Images urbaines* faisaient déjà apparaître le contexte physique (architectural, mais aussi végétal) et humain. Les dernières enquêtes dans les quartiers populaires révèlent que les relations sociales peuvent avoir plus de poids qu'un immense patrimoine architectural reconnu à l'UNESCO. Cette représentation ne tient pas uniquement compte des éléments physiques et de présence humaine. Elle tente aussi de mettre en évidence les lieux d'interaction sociale.

## Conclusion : pour des villes moins génériques et plus humaines



65 Si la récente intégration des écoles belges d'architecture au sein des universités a permis un accroissement des recherches dans cette discipline, elle a aussi ouvert l'ancien débat sur les multiples catégories de travaux : les uns allant vers une



démarche transdisciplinaire, les autres vers une approche pluridisciplinaire. Le travail transdisciplinaire – et pas simplement pluridisciplinaire – permet une représentation des enjeux spatiaux plus proche de la réalité vécue. Les expériences présentées touchent l'architecture tant dans sa dimension géométrique (depuis Leon Battista Alberti) que dans sa dimension humaine (Philippe Boudon, Christopher Alexander et Kevin Lynch). L'influence réciproque entre architecture et sciences humaines permet la construction progressive d'outils de représentation de la spatialité vécue dépassant la géométrie.

66 Cette démarche a facilité le rapprochement entre l'objet spatial et l'objet social. Elle est loin d'être épuisée, comme le montre la reconstruction de la nomenclature de représentation de la ville vécue, telle que décrite ci-devant. Cette prolongation de la démarche inspire plusieurs considérations : le dessin permet de dire les choses autrement que le verbe. La notion de limites renvoie à la notion de mise au ban de la société par des espaces de disqualification comme les caractérise Pascale Jamoulle (2005) : des espaces qui appartenaient récemment encore à la culture ouvrière passent à une culture de la précarité. Les habitant.e.s précarisé.e.s détournent intelligemment et avec beaucoup de bon sens cette exclusion en créant des villages d'irréductibles avec leurs propres valeurs au sens des « arts de faire » de l'approche anthropologique de Michel de Certeau (1990). Une sorte de stratégie de la débrouille déjà identifiée par Philippe Boudon.

67 Au final, la ville générique produite sur le modèle d'une architecture internationale (comme l'autoroute cisailant le tissu urbain) est ici aménagée, adaptée et détournée par et pour la culture des habitant.e.s. Le quartier d'Épinlieu est, à ce titre, très caractéristique, puisque construit à l'origine pour le SHAPE (quartier général de l'OTAN) pour abriter des militaires américains. Sa structure spatiale correspond bien à la description de Christopher Alexander du quartier pavillonnaire sans identité (figure 15). Les limites entre espaces publics et privés correspondaient à celles qui se retrouvent dans les banlieues américaines, mais ne collent pas à la pratique culturelle européenne.

68 Les travaux de Kevin Lynch ayant mené à la nomenclature de *L'Image de la cité* ont été considérés comme une confirmation scientifique des règles de composition classique qui alimentent la théorie de l'architecture depuis l'antiquité. Ces fondements sont sans conteste intéressants et ont du sens pour les usagers, mais ils sont construits à partir de formes urbaines mises en place par les classes dominantes. Les écoles des Beaux-arts qui appliquaient les règles de compositions classiques avalisées dans l'Ancien Régime par le roi sont tout sauf l'expression des classes populaires. En ce sens, comme cela avait déjà été initié par Kevin Lynch et son équipe pour la configuration des autoroutes <sup>3</sup>, la nomenclature mérite d'être affinée en fonction d'autres contextes. C'est ce que nous tentons de faire en la précisant. Les éléments principaux qui sont ici partagés sont ceux qui sont les plus généralisables. Pour ne pas se mettre en contradiction avec la richesse observée, chaque cas nécessite généralement des adaptations du dessin au terrain observé.

69 C'est bien par l'interaction entre *disciplines hétéronomes*, ici dans le cadre de la recherche-action, qu'il est possible de mieux comprendre ce qui peut contribuer à reconnaître l'attachement aux quartiers populaires afin de les valoriser à partir de leurs valeurs propres et non celles que les classes dominantes tentent de leur imposer.

---

## Bibliographie

ALBERTI L. (1994 [1430]), *De Familia*, Turin, Éditions Furlan.

ALBERTI L. (1435 [trad. POPELIN C. 1868]), *De la Peinture*, Paris, Éditions A. Lévy.

ALBERTI L. (1485 [trad. CAYE P. & F. CHOAY 2004]), *L'Art d'édifier*, Paris, Éditions du Seuil.



- ALEXANDER C. (1974), *De la Synthèse de la forme*, Paris, Éditions Dunod.
- ALEXANDER C., ISHIKAWA S. & M. SILVERSTEIN (1977), *A Pattern Language, Town, Buildings, Constructions*, Oxford, Oxford University Press.
- APPELYARD D., LYNCH K. & J. MYER (1964), *The View from de Road*, Cambridge, MIT Press.
- ARGAN G.-C. « Brunelleschi Filippo (1377-1446) », *Encyclopædia Universalis* [En ligne] <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/filippo-brunelleschi> consulté le 8 novembre 2018.
- BATESON G. & M. MEAD (1981), « Entretien », dans WINKIN Y. (dir.), *La Nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 27-102.
- BOULLÉE E.-L. (1969 [vers 1780]), *Essai sur l'art*, Paris, Éditions Herman.
- BOUDON P. (1985 [1969]), *Pessac de Le Corbusier*, Paris, Éditions Dunod.
- CHOAY F. (2004), « Introduction », dans ALBERTI L, *L'Art d'édifier*, Paris, Éditions du Seuil.
- DE CERTEAU M. (1990 [1980]), *L'Invention au quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Éditions Gallimard.
- GLASER B. G. & A. L. STRAUSS (1967), *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, IL., Adline Publisher.  
DOI : 10.4324/9780203793206
- GRAFMEYER Y & I. JOSEPH (2009 [1979]), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éditions Flammarion.
- HALBWACHS M. (1994), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Albin Michel.  
DOI : 10.1515/9783110869439
- HALBWACHS M. (1997), *La Mémoire collective*, Paris, Éditions Albin Michel.
- JAMOULLE P. (2005), *Des Hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, Éditions La Découverte.
- JENCKS C. (1979 [1977]), *Le Langage de l'architecture post-moderne*, Paris, Éditions Denoël.
- LEDRUT R. (1973), *Les Images de la ville*, Paris, Éditions Anthropos.
- LYNCH K. (1976 [1960]), *L'Image de la cité*, Paris, Éditions Dunod.
- MARTOUZET D. (2014), « La ville aimée car aimable... ou détestable et donc détestée ? », dans MARTOUZET D. (dir.), *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, pp. 9-20.
- PEIXOTO L., POULEUR J.-A. & N. LAGO (2018), *Réseau Hainaut Solidaire RHS : le quartier d'Épinlieu et de Dutemple vu par ses habitants*, Entrevues menées par Larissa Peixoto, Noémie Lago, Laura Rectem, Maxime Berger, Veronica Fragomeli, Anaïs Jacquard et Anne Lescrohart de juin à septembre 2018, Projet Interreg non publié, UMon.
- PLOUFFE M.-J. & F. GUILLEMETTE (2012), « La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts », dans LUCKERHOFF J. & F. GUILLEMETTE (dir.), *La Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 87-114.
- POULEUR J.-A. & O. VANZANDE (2017), « Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant *L'Image de la Cité* », *Espaces et sociétés*, n° 168-169, pp. 129-146.  
DOI : 10.3917/esp.168.0129
- RÉMY J. (1962), *Charleroi et son agglomération. Unités de vie sociale. Caractéristiques socio-économiques*, Bruxelles, Centre de recherches socio-religieuses.
- RÉMY J. & L. VOYÉ (1992), *La Ville : vers une nouvelle définition ?*, Paris, Éditions L'Harmattan.
- ZEVI B. (2005 [1959]), *Apprendre à voir l'architecture*, Paris, Éditions de Minuit.
- ZEVI B. (2016 [1973]), *Le Langage moderne de l'architecture*, Paris, Éditions Dunod.

## Notes

1 Ces méthodes ont été initiées par Sébastien Durand dans la suite des encyclopédistes. Elles mèneront à la typomorphologie d'Aldo Rossi.

2 Une axonométrie qui montre les trois dimensions (spatialisation) et non un plan qui ne permet qu'une localisation.

3 Donald Appelyard, Kevin Lynch et John R. Myer, en s'attachant à la perception depuis les autoroutes, développent un système de vues séquentielles dans *The View from the Road* (Appelyard, Lynch et Myer, 1964) qui réutilise la nomenclature de *L'Image de la cité* en l'adaptant à un autre contexte.



## Article

# Citizen Participation in Architecture and Urban Planning Confronted with Arnstein's Ladder: Four Experiments into Popular Neighbourhoods of Hainaut Demonstrate Another Hierarchy

Larissa Romariz Peixoto , Laura Rectem  and Jean-Alexandre Pouleur \*

Architecture and Society Unit, Faculty of Architecture and Urbanism, University of Mons (UMONS), Soci&eter, 7000 Mons, Belgium; larissa.romarizpeixoto@umons.ac.be (L.R.P.); laura.rectem@umons.ac.be (L.R.)

\* Correspondence: jean-alexandre.pouleur@umons.ac.be

**Abstract:** Widely used and disseminated, Arnstein's ladder is considered a reference for citizen participation. It, nevertheless, involves a recurrent bias and a certain confusion when confronted with projects in the Belgian and French working-class districts of cross-border Hainaut. Characterised by fundamentally opposed management systems (one bureaucratic and hierarchical, the other democratic or even delegative), these worksites challenge Arnstein's concepts and allow us to understand that information is not a level in the participation ladder, but the condition for the functioning of the whole system. Likewise, they also teach us that manipulation and delegation are not opposite extremes but can percolate in any level of participation. Finally, they reveal that the interlocking of powers and the interplay of stakeholders can easily turn the established participation mechanism from exemplary to revolting and vice versa.

**Keywords:** participation; popular neighbourhood; urban planning; architecture



**Citation:** Romariz Peixoto, L.; Rectem, L.; Pouleur, J.-A. Citizen Participation in Architecture and Urban Planning Confronted with Arnstein's Ladder: Four Experiments into Popular Neighbourhoods of Hainaut Demonstrate Another Hierarchy. *Architecture* **2022**, *2*, 114–134. <https://doi.org/10.3390/architecture2010007>

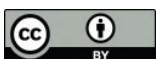
Academic Editors: Catherine Elsen, Clémentine Schelings and Yaprak Hamarat

Received: 29 December 2021

Accepted: 21 February 2022

Published: 26 February 2022

**Publisher's Note:** MDPI stays neutral with regard to jurisdictional claims in published maps and institutional affiliations.



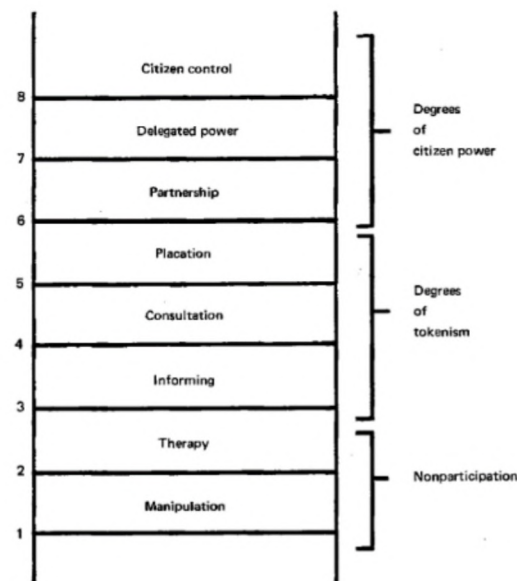
**Copyright:** © 2022 by the authors. Licensee MDPI, Basel, Switzerland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution (CC BY) license (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>).

## 1. Introduction

Architecture and urban planning have historically been what we call in French “*un fait du Prince*”, in the sense of a strong and centralised power [1]. The mechanisms of participation have essentially developed in both fields since the 1960s, attempting to give users a place to adapt architecture to their expectations. The (non-explanatory) concept of need is then questioned. This principle of need is formalised by the constructional norms developed by modernist standardisation, which still has an impact on architecture and urban planning today.

It is still necessary to know what is meant by participation. In the USA, based on their own experience in urban planning, as well as their involvement in an NGO, Sherry Arnstein [2], has published a ladder that should help to distinguish between what is participation and what is not. Their highly rich and comprehensive work will be a breakthrough and will also be widely used, regularly adapted, and sometimes criticized. The ladder proposed by this committed American includes eight levels of participation, from bottom to top: manipulation, therapy, information, consultation, placation, partnership, and citizen delegation (see Figure 1).

Different interpretations of Arnstein's approach have been made, such as that of the association “*Habitat et Participation*” which is based on the work of the “Platform Participation” which brought together Belgian Non-Governmental Organisation stakeholders [3]. The latter form the basis of an approach, parallel to Arnstein's, that is based on six gradients. These allow us to better understand the level of participation: the level of decision (from information to co-management), the size, the theme, the audience, the form, and the duration. However, Arnstein's ladder is not criticised here.



**Figure 1.** American ladder (Source: Arnstein, 1969, pp. 216–224).

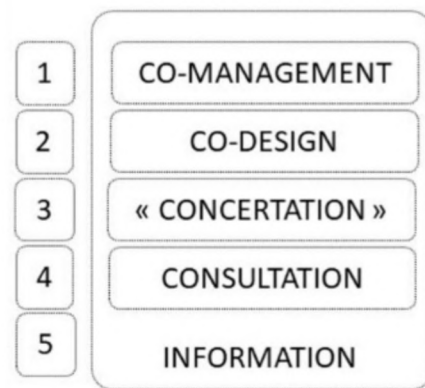
In 2014, drawing on the work of Waheduzzaman and Mphande (2012), Kasymova suggests a new ladder [4], assuming that the participatory process is essentially influenced by different models of governance: authoritarian, political, bureaucratic and democratic. They contrast bureaucratic and democratic systems, echoing the model of John Turner (1972) [5], a leading figure in citizen participation in architecture. The latter contrasts a centrally administered system ('heteronomous': the inhabitants depend on external elements) with a self-administered system ('autonomous': people act freely). They develop very enlightening models for housing that will inspire the United Nations. This touches on the two types of participation put forward by Pierre Montal [6]: that which comes spontaneously from below (informal: autonomous from a power, rather democratic), and that which is structured by the power (formalised: heteronomous, therefore, dependent on a centralised and often bureaucratic power). Turner insists on the systemic link (in the sense of Geddes) between all the elements that come into play during the participatory process. We will see that these centrally administered and self-administered models are quite relevant to our fieldwork.

Kasymova's analysis can be compared with that of Guaraldo Choguill [7], who refers to Turner. In the 1990s, the author proposed the adaptation of Arnstein's ladder to the reality of developing countries by defining eight levels organised in four categories: neglect, rejection, manipulation, and support. The core variable of their system, as recalled by Schinkel et al. [8], is governments' attitudes towards low-income communities, as responses to their basic needs (access to drinking water, sanitation, mobility). This attitude can vary from active support aimed at empowering citizen groups to total neglect of the community, which can generate sometimes successful, often precarious experiences of self-management. We will see that Guaraldo Choguill's entry key is quite relevant for the analysis of the participation situations proposed in this article, given the fragility of the publics involved and the necessary improvements in living conditions targeted by the participation mechanisms. However, we will see that this analysis also reveals that the limitations of their system are relatively comparable to those of Arnstein.

Desmond Connor (1988) [9], points out that a given level of participation does not necessarily concern all publics. They distinguish between information and consultation (lower levels which concern the general public more) and joint planning, mediation, and litigation (higher levels which concern the 'leaders' more). This difference is also observed in our fields.

Pierre Montal also points out that two types of participation are developing: that which comes spontaneously from below (informal), and that which is structured by the authorities (formalised).

The major criticism of Arnstein's ladder that we will develop in this paper overlaps with the reading of Lane [10]. They point out that the ladder tends to support a certain complacency in both complaining about the powerlessness of citizens in the face of decision-makers and the opposition of those who have power by those who do not. This approach seems to ignore the fact that there is not one power, but several powers, which can turn a complex process upside down. Following on from the work on the Belgian associative experience, which has been developed since the 1970s [11], we propose a more operational model consisting of five levels: information, consultation, "concertation",<sup>1</sup> co-creation and co-management (see Figure 2). We will show that the differences between the names of the levels are far from being merely semantic games, but that they offer a possibility of better fitting the reality on the ground.



**Figure 2.** Ladder observed in Wallonia-Brussels Federation (FWB) (based on Pouleur et al., 2008 (pp. 115–140) and in 2018).

More specifically, we will develop our hypotheses on the evolution of this ladder of participation from the difference between the methods applied in social neighbourhoods on both the Belgian and French sides. To this end, we will compare an approach based on an associative culture (close to the democratic model presented by Kasymova or self-administered according to Turner) with another administrative one (bureaucratic or centrally administered model).

## 2. Materials and Methods

In this paper, pre-existing materials from the Belgian associative world will be compared with new materials from the Interreg project "*Réseau Hainaut Solidaire*".

This new data allow us to compare a system of participation based on administrative management (Belgian) with another based on popular education (French).

### 2.1. Materials from NGO Fields Have Been Inspiring since the 60s

The associative sector dealing with participation in the living environment of Wallonia includes several associations: *Habitat & Participation*, *Periferia*, *Inter-Environnement Wallonie*, *Espace Environnement*, etc. The latter, an independent non-profit association, has collected know-how that operationalises the questions of the ladder of participation), while relying on lifelong education (as inspired by Marcel Hicter). The struggle led by the inhabitants of the Marolles district and the North of the Belgian capital was a source of inspiration.

The experience of fighting against *Bruxellisation*<sup>2</sup> served as an international reference in architecture, as evidenced by its dissemination by Jencks [13]. *Bruxellisation* is a neologism used to describe the urban massacre carried out without the consent of the inhabitants in the name of modern property development. Brussels was a figurehead for

citizen participation characteristic of postmodernity: the first city to force consultation on building projects. The ladder of participation that emerges from these influences, and that is shown below, differs from Arnstein's.

The comparative table shows a series of parallels that reflect three major criticisms of Arnstein's ladder:

1. On the left (for Arnstein), information is symbolic participation. On the right (for Pouleur et al. [14]), correct information is the basis for participation.
2. On the right, the notion of concertation replaces that of placation, a term that gave this level a symbolic, even manipulative, connotation.
3. Arnstein assumes that higher levels of power delegation are ideal. Nevertheless, the co-management level can be as manipulative as a simple consultation. The scheme on the right seems to fit better with the reality on the ground, as the higher delegation levels tend to affect leaders (as Connor points out), while the other processes affect a wider audience.

The worksites of the "Réseau Hainaut Solidaire" project will make it possible to confirm or refute these hypotheses.

### 2.2. *New Materials Coming from the Cross-Border "Hainaut" Concerning Participation with a Bureaucratic Background and Popular Education ("Éducation Populaire")*

The inclusion of socially disadvantaged people is the main objective of the Interreg project "Réseau Hainaut Solidaire". Since 2018, a Belgian-French partnership has been active in social neighbourhoods around two themes: coeducation and territorial identity. The research-action is, in theory, underpinned by the mobilisation of local social stakeholders (inhabitants and professionals), under the coordination of social intervention structures in charge of neighbourhood houses (the "Centre Public d'Action Sociale" in Belgium) and socio-cultural centres (the "Association des Centres Sociaux de la Région de Valenciennes" in France).

The partnership<sup>3</sup> consider participation as a guarantee for the sustainability of the actions undertaken. The process undertaken is the following: to get the inhabitants to express themselves on their collective spatial experience (shared diagnosis), to pool skills in order to co-construct innovative tools that respond to the issues identified, and, finally, to disseminate these practices and methodologies experimented by the inhabitants and social workers to similar audiences which we qualify as "peers". Communities of Practice (CoPs) are initiated, from which an objectified experiential knowledge, in other words, a certain experience based on life expertise, emerges.

The methodology used here encourages stakeholders to participate in social life in their immediate environment first, then in other places, and to create a virtuous circle for social cohesion through peer support. In the context of a mandate defined in advance by the structures on site, this methodology focuses on providing spaces for shared listening, support and consideration of the views of the target groups. To ensure the development of the experience, the process requires support for empowerment. Moreover, the partnership of the RHS project has created a digital space that collects the productions while detailing the practices; it is intended to be taken up by the social intervention structures [15].

### 2.3. *Inductive Method Based on Neighbourhoods in Hainaut Compared with the Arnstein Model*

The research we present in this paper is based on an inductive-abductive approach: "la Méthodologie de la Théorisation Enracinée (MTE)" [16], which is based on the "Grounded Theory" initiated by Glaser and Strauss [17]. Here we confront our field of work with a fairly well-known thesis, that of the gradation of the participation process defended by Arnstein. After anchoring the academic production in an experimentation as close as possible to the realities experienced by the actors in the field (consisting of the accompaniment of hundreds of actions in the field from 2017 to 2021)<sup>4</sup>, we were confronted with an institutional approach to social work on the Belgian side, which often entails a highly hierarchical administrative functioning, characteristic of bureaucratic models that make the actors heteronomous. On

the French side, we discovered an association whose origins go back to the dynamics of popular education. Inspired by the democratic model, it targets the autonomy of the staff and the people affected.

### 3. Results: Bureaucratic and Democratic Approaches That Are Difficult to Categorise in View of the Complexity of the Situations, Illustrated by the Comparison of Two Urban Renovations and Two Self-Build Experiences in Onnaing (France) and Épinlieu (Belgium)

Our qualitative approach meets the quantitative data established by the European Interreg programme for the RHS project. The latter shows the difficulty of mobilisation on the Belgian side (407 Belgian inhabitants involved in the territorial aspect of the project compared to 1124 French.<sup>5</sup> The coronavirus pandemic has had an impact on the mobilisation of audiences on both sides of the border, but the Belgian inhabitants are much harder to reach (see result indicators of the project [18]—see Table 1). The lack of shared and relevant information within the institution impacts communication with the public and, therefore, their involvement. The indicators collected in terms of communication designed for the public (flyers, posters, etc.) are quite appealing<sup>6</sup> and show the difficulties of the municipal services in constructing and sharing information worthy of involving the public in a citizen participation process.

**Table 1. Number of people who had access to a social service on both sides of the border.** Data extracted from the Interreg RHS activity 7 h activity report (until 30 June 2021), gathering the “Interreg programme result indicators” measuring the efficiency of this project.

Interreg Programme Result Indicators (Territorial Aspect)	French Inhabitants Involved	Belgian Inhabitants Involved
Action 1—Opening children to a territorial approach	49	2
Action 2—Collecting the collective memory of the neighbourhood	219	73
Action 3—Shared observation and awareness of the territory	218	94
Action 4—Enlargement of the identifying territory (the territory we identify with) and blurring of psycho-social boundaries	216	123
Action 5—Enhancing social and territorial identity	103	50
Action 6—Developing empowerment	31	2
Action 7—Taking over public space	247	49
Action 8—Getting ready for territorial action	41	14
TOTAL	1124	407

We go into more detail below with four field actions that cover information, consultation, concertation, co-design-co-construction, and self-management. Arnstein’s ladder (see Figure 1) would lead to an overly simplistic classification of approaches: the bureaucratic (centrally administered) approach would be therapeutic, and the associative (self-administered) democratic approach would be delegative.

However, as stakeholders’ interaction is particularly complex and the technical issues are intrinsically linked to social issues, the results are difficult to categorise according to the 1969 grid, without stereotyping the situation. The following two urban renovations and two collaborative self-build experiences illustrate the complexity of the stakeholders’ interaction.

### 3.1. Urban Renovation in Mons and Onnaing

The inhabitants of Cuvinot (Onnaing, France) and Épinlieu (Mons, Belgium) did not experience the urban renewal of their neighbourhood in the same way. The support and consideration given to their voices were approached differently on both sides of the border.

#### 3.1.1. Épinlieu—A Technically Imposed Demolition-Reconstruction

The Épinlieu district was originally a prefabricated building for SHAPE (Supreme Headquarters Allied Powers Europe). In view of the quality of the accommodation, the buildings were soon abandoned by the military and handed over to the social housing company (Social Housing Company “*Toit et Moi*”, Mons, Belgium). Decades later, the decision was taken to demolish some of the buildings that were in particularly poor condition. These are blocks of flats, referred to as US blocks, since Americans were to occupy them (Figure 3). At the same time, a regional appeal was made to ensure the transition to a sustainable neighbourhood. Multiple meetings with the inhabitants supported a diagnosis produced by the social landlord (the public housing company of Mons, Belgium). The resulting Master Plan, which provides for major changes to the neighbourhood’s infrastructure and living conditions, was submitted to the Walloon authorities in 2014, without any real follow-up. The collective consultation process was felt by the interviewed inhabitants to have been suddenly interrupted, following a decision motivated by technical issues justifying the demolition-reconstruction of all US-block-type housing. For their part, the social workers perceived some loss impetus in the collective process, which led them to adopt another method. The tenants directly impacted were all informed about the demolition, and an intensive individual consultation was carried out by the social unit in order to specify the needs (in terms of number of rooms, dwelling type and size) and to rehouse the inhabitants in the neighbourhood or elsewhere. The possibilities of rehousing on site were reduced and the work of the social workers was impacted by psychologically difficult dilemmas: how to make the elderly understand that they have to get rid of their family furniture since the legislation obliges them to move to a smaller dwelling? A total of 194 houses and flats were demolished in 2017, and none have yet been rebuilt.



**Figure 3.** Demolished US flat blocks in the Épinlieu district. Copyright GoogleStreetMap.

In June 2018, during individual interviews with local residents, we noted several questions regarding the insecure future of the district from inhabitants of the white blocks in Figure 4. Isolated and uninformed, they only see the rubble left after the demolition work, and are concerned not only about the future of the infrastructure planned for the district but also about the conditions for integrating future new residents into the life of the district, including owners of a different social status. How can we think about and build social cohesion without those who build it every day?





**Figure 4.** Extract from XMU’s masterplan in 2014, in collaboration with *Espace Environnement*, for consultation—Source: <https://www.xm-u.eu/projets.html>, accessed on 23 February 2022). The grey squares show the new housing. The people affected by the project are not only those in the grey housing area (people involved) but also those of the dwellings represented by the white squares.

This situation was very badly received by the inhabitants of Épinlieu, who, on discovering the experience of concerted and shared renovation of a French district they had been put in touch with, were surprised at the weakness of the social landlord’s supervision and learned that their experience of living in the district was, in fact, a real and valuable expertise. For its part, the Belgian social landlord deplored the low level of citizen participation in the process. The fact remains that individual consultation does not replace collective consultation and that information is the basis of any participatory process.

### 3.1.2. Onnaing—Concertation-Driven Renovation of the Cuvinot District

In 2019, the renovation process of the Cuvinot district of the French city of Onnaing started. The beginnings of an open consultation on the configuration and home automation of the future housing, which was not well understood by the inhabitants who wanted a broader debate on the future of the neighbourhood (including its collective spaces), soon became a reality. In conjunction with the Agglomeration community (Valenciennes Métropole, France) and the socio-cultural centre (ACSRV), the social landlord (Regional Landlord “Maisons & Cités”) made available consultation and dialogue spaces that included representation from the citizen council and neighbourhood associations (see Figure 5). The residents, who are accustomed to co-management responsibilities in the community, particularly through their involvement in the decision-making structures of the socio-cultural centres, quickly understood the value of these spaces for dialogue and made the debates their own. In Cuvinot, even if some pitfalls<sup>7</sup> have been identified, the collective spaces for debate have made it possible not only to rehouse the residents while waiting for the new buildings (“drawer” operations) but also to provide a supportive framework for the expression and involvement of those affected by the new housing.

The complexity of stakeholders’ interactions is likely to be addressed better in the French context by the self-management mechanism implied by the citizen council, as this case study shows.



**Figure 5.** Workshop and urban walk—time for discussion about the Cuvinot neighbourhood—Source: RHS Project.

### 3.2. Self-Build Workshops in Mons and Onnaing

#### 3.2.1. Épinlieu—“Pallets” Projects That Federate

The experience of the “pallets” project in Épinlieu, which was initiated by the Social Cohesion Plan department of the City of Mons in collaboration with architecture and urban planning students from the University of Mons, raises other questions.<sup>8</sup> The housing company carried out a survey among the inhabitants that highlighted cleanliness as the number one problem in the neighbourhood’s living environment.<sup>9</sup> The participants in the project agreed on the priority of solving the problem of storing rubbish bags faced by the inhabitants of blocks of flats. Indeed, they did not have anywhere to put them, instead leaving them on the street and exposing them to being torn up by the numerous stray cats, with the unpleasant spreading of waste as a consequence. The only place left for them to store their rubbish bags was their already cluttered terrace, which gave a bad image. With the advice of the students and the support of their know-how, the group of residents co-designed a solution (Figure 6). The intermunicipal waste management authority was not consulted beforehand and, subsequently, did not support the concept for practical reasons. They requested the relocation of the self-build project, as its original location interfered with waste collection.



**Figure 6.** Co-designing the project—Source: Bricourt K., Antignac, S. et al. “Rapport d’un processus participatif” (cours *Ville et Société* et cours *Développement local et durable*, UMONS, 2016–2017).

On this basis, a group of involved residents co-built a pallet box for waste bins (Figure 7), which they placed at the foot of the common housing, thereby making it possible to clear the terraces of piled-up rubbish bags.



**Figure 7.** Co-building the project—Source: Bricourt K., Antignac, S. et al. “Rapport d’un processus participatif” (cours *Ville et Société* et cours *Développement local et durable*, UMONS, 2016–2017).

Although invited to participate in the reflection from the beginning, some residents of the building did not attend. However, they did express complaints about the co-construction of the rubbish bin. The initiative sparked a debate about the lack of a bin liner, which was mainly fuelled by a neighbourhood dispute. In addition, the intermunicipal company presented new practical objections. The constructions were finally dismantled. This small-scale example demonstrates the difficulty of consultation in view of the complexity of the relations between the stakeholders and the difficulty of mobilising them upstream.

Despite the difficulties, and proud of the techniques passed on by the students, the inhabitants undertook to repeat the self-construction of pallet furniture to support the setting up of a rooftop<sup>10</sup> to finish off a “graffiti” project carried out by a group of young people from the neighbourhood. The furniture produced is regularly displayed and used at meetings held at Épinlieu. The inhabitants testify to the solidarity that was created in this intergenerational activity, at the heart of which was the sharing of knowledge. The know-how passed on by the students was adopted by the inhabitants who, in turn, got involved in supervising and supporting the young people in their initiatives.

### 3.2.2. Onnaing—A Resilient ‘Palette’ Workshop

A cross-border workshop conducted in Onnaing<sup>11</sup> particularly enthused the residents of the Nimy district of Mons. Supervised by the local stakeholders of the French district who initiated this promising and unifying action, the Belgian residents were able to experiment with pallet construction techniques (Figure 8). In addition to the production of furniture intended to embellish their immediate environment, the overall history of the pallet project was retraced by the people who keep it alive. It should be noted that, despite several setbacks (the productions having been burnt down on several occasions), it continues to mobilise audiences, with local actors determined not to let themselves be defeated. The participants in the palette workshop are regularly invited to share the knowledge they have acquired with new audiences. In this way, they pass on not only their know-how, but also the conditions for carrying out and sustaining the initiative, while at the same time strengthening their commitment, with the feeling and demonstration that their actions are useful. The emulation around this inspiring activity, supported by the neighbourhood’s vital forces, has gone beyond the reception given by the socio-cultural centre and now mobilises people from all over the Valenciennes area. The resilience of the inhabitants in

the face of adversity helps to strengthen the dynamic of solidarity. The participants are supported by local structures that ensure a “rise in competence” [19]. Almost all levels of communication are experienced in this activity, from information to co-management. The challenge now is to modify the scale of intervention and to ensure that this virtuous action has a lasting impact on the urban renewal project currently under discussion in Onnaing (Section 3.1.2). As with the pallet workshop, will the inhabitants succeed in going beyond the concertation stage to really co-design and co-manage the new public spaces in the district?

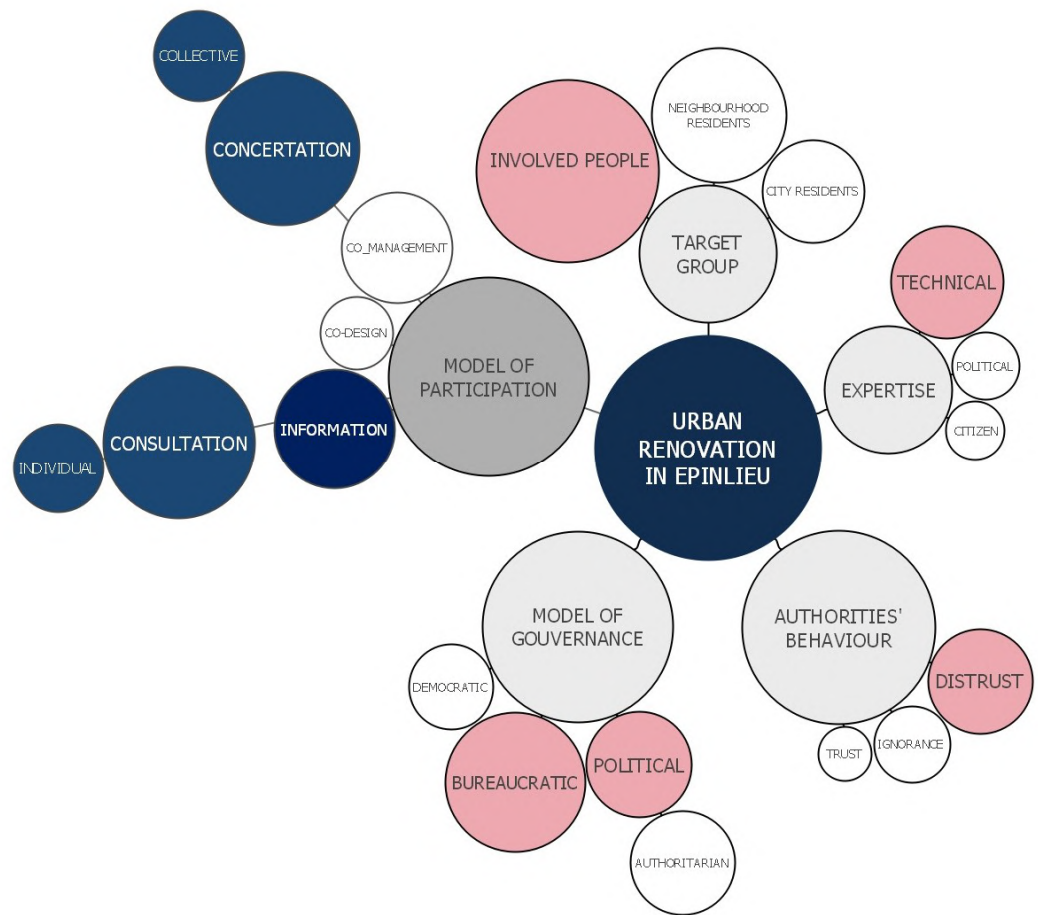


**Figure 8.** Transmitting know-how in street furniture construction between neighbourhoods—Source: RHS Project.

### 3.3. Complex Participation Processes with Multiple Variables

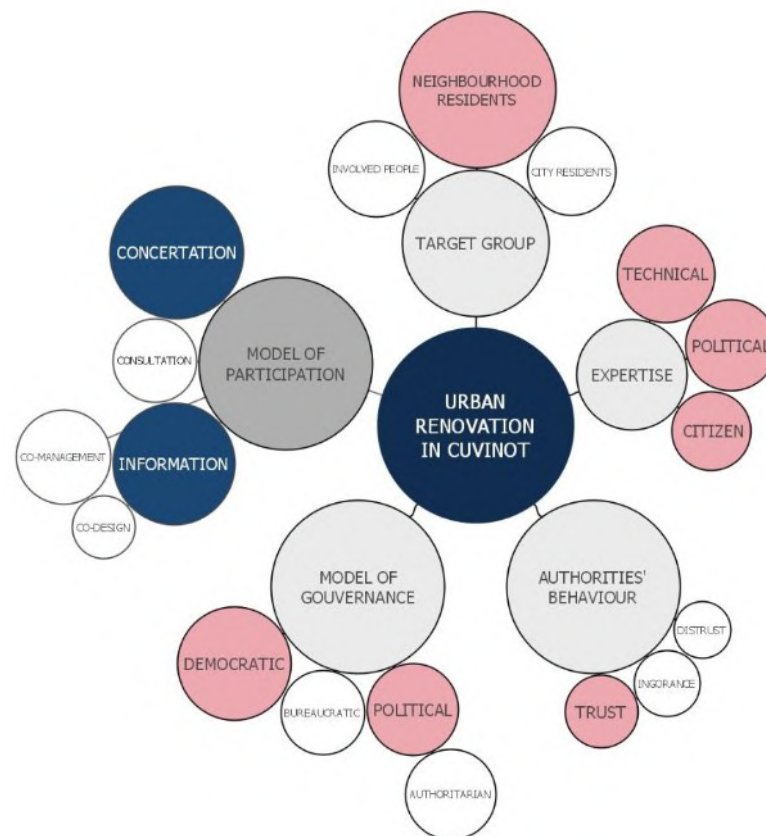
The case studies show that participation patterns are difficult to categorise according to Arnstein’s model. They are, in fact, conditioned by a series of variables linked not only to the governance system in place (as explained by Turner) but also, as our examples show, to the maturity of the people involved in the process.

In the case of the urban renewal of Épinlieu, the participation model has varied over time, moving from collective consultation to individual consultation (see top left in Figure 9) and, most likely, reflecting a certain discomfort on the part of the authorities, with power sharing.<sup>12</sup> The distrustful attitude of the local authority (bottom right of the figure) regarded the inhabitants’ capacity to take part in discussions on the transformation of the district (“It won’t work here! Most people can’t read or write...”),<sup>13</sup> as well as the efficiency of the participation process itself (“We mustn’t arouse any desires”).<sup>14</sup> This attitude, which is sometimes legitimately justified by the fear of disappointing residents if decisions taken at other levels of power go against their wishes, has positioned the debate at a technical level (on the right of the figure), distancing it from the expertise of residents, which is nevertheless very valuable for understanding the desirable improvements for the neighbourhood. These mechanisms of mistrust, difficulty in sharing power, and dominance of the technical argument are found in the literature. This is explained, according to Kasymova and Turner, by the characteristics of bureaucratic models (as shown in the lower left-hand corner of the figure), which naturally position residents as heteronomous. They depend on external factors when faced with addressing their housing issues.



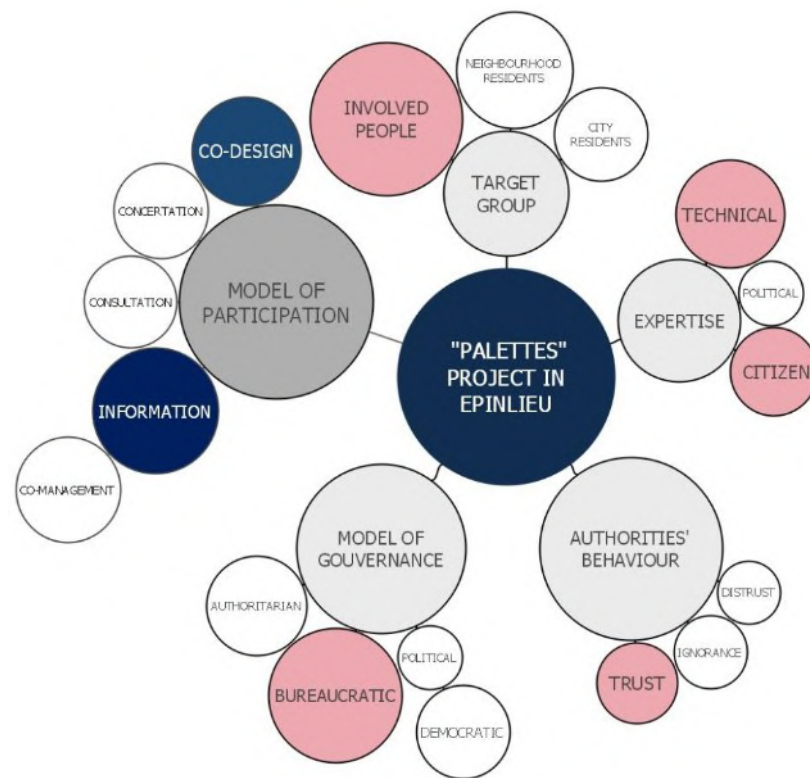
**Figure 9.** Characteristics of the hybrid participation model set up for the rehabilitation of the Épinlieu district in Mons.

In Cuvinot, the district renovation process that has been initiated (and is still ongoing), including representatives of the inhabitants in a project monitoring committee, is likely to open up the debate beyond the inhabitants directly concerned by the demolition/renovation of the dwellings (top of Figure 10). People from the district have actively contributed to the reflection on its memory and on the use of public spaces in view of their transformation. The more democratic the system of governance in place (bottom left of Figure 10), as well as the maturity of the inhabitants, who are used to contradictory debates, and the social support structure, allows the inhabitants' voice to be valued in the process. The hierarchy of expertise, which is usual in this type of project, and which overvalues the technical knowledge of the architects and engineers or the political knowledge of the authorities, has been somewhat disrupted, leaving room for the expertise of the inhabitants (on the right of the figure). Although the process does not reach the highest levels (co-design, co-management), it is not purely symbolic. A real participatory approach is observed.



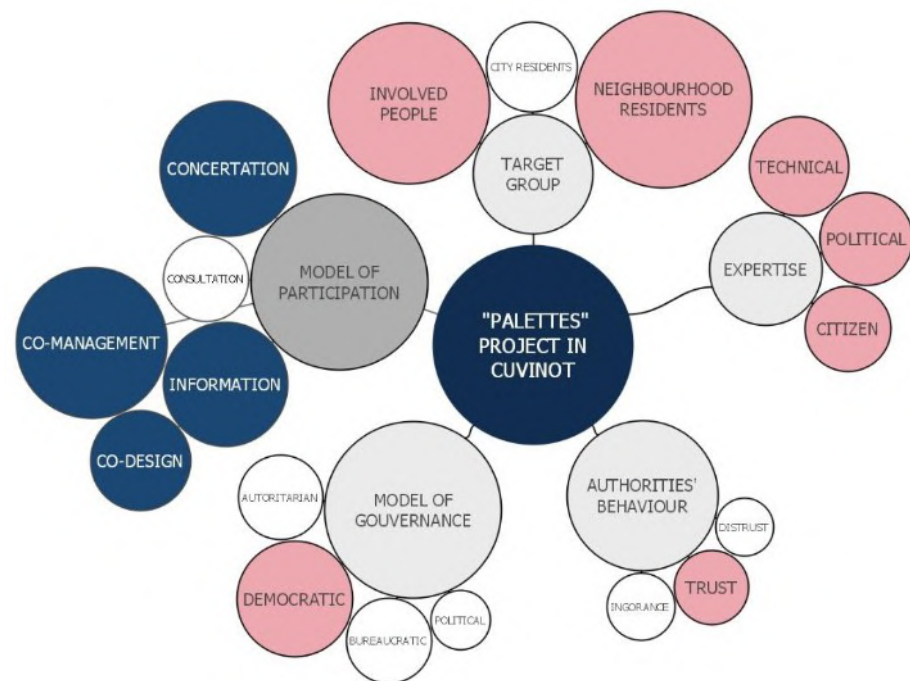
**Figure 10.** Analysis diagram of the model of participation implemented for the renovation of the Cuvinot district.

This equality of knowledge was tested on the reduced scale of the “pallets” project in Épinieu. Despite the final failure of the operation (the street furniture was dismantled), the co-design process demonstrated that a relationship of trust between stakeholders is possible (bottom right of Figure 11), even in a system of bureaucratic governance (bottom left of the figure). However, this is restricted to a public directly involved in the process and is difficult to generalise. This example perfectly illustrates the multitude of factors that impact positively or negatively on a participatory process, which appears fragile both in terms of power games and relations of mistrust between actors.



**Figure 11.** Analysis diagram of the “co-design” participatory process in the context of the “pallets” project in Épinlieu.

The experience of the “pallets” project in Cuvinot adds another dimension to the reflection. Here, based on broad information, several levels of participation (top left of Figure 12) are tested, leading to co-design and collective management, not only of the training of the apprentice builders, but also of the productions of the workshop itself. However, if the inhabitants of the district (and beyond) are validly informed of the actions carried out in the framework of this workshop, only a directly concerned public participates in the co-management of the tool (top of the figure). The equal treatment of technical, political, and citizen expertise (right-hand side of the figure) is possible thanks to a long-standing and well-established relationship of trust (bottom right-hand side of the figure), which ultimately reflects on the self-esteem of citizens.



**Figure 12.** Analysis diagram of the “hybrid” participatory process in the context of the “pallets” project in Cuvinot.

#### 4. Discussion: A Ladder Adapted to the Complexity of the Processes

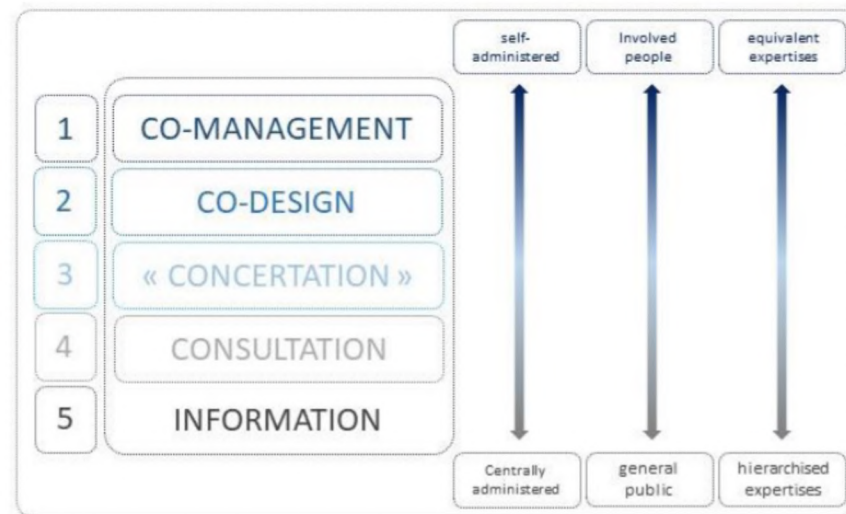
Recent work allows us to clarify certain controversies around what is understood as participation on the two above mentioned ladders (Figures 1 and 2): the one produced in the American context, sometimes reflecting bloody urban struggles, in particular to defend civil rights (Arnstein, 1969), and the other emanating from associative circles of the FWB, inspired by lifelong learning (Pouleur, 2008), initially called into question in the light of the contributions of digital technology (Pouleur et al. 2018) and now by the action research conducted in the working-class districts of Franco-Belgian Hainaut. The debate focuses on the pejorative character that Arnstein attributes to elementary forms of participation by placing manipulation and therapy at the base of their ladder. Although they report them as non-participation, they place them at levels 1 and 2. We argue that this leads to a recurrent bias.

Furthermore, according to this author, the information, consultation, and placation that would correspond to levels 3, 4, and 5 of their ladder would only lead to tokenism, the purpose of which is to give an impression of fairness. This would imply that these levels of participation are necessarily manipulative, since they are advertised as such, when in fact they are not. Our hypothesis is that Arnstein’s ladder, by its linear character, including manipulation and therapy, and by its failure to consider the only symbolic and manipulative contribution of levels 3 to 5, creates confusion and does not reflect the real issues existing in our fields of work.

In this regard, comparing the five levels of the participation ladder (Figure 2) observed in the FWB, with the reading and use that technicians, social workers, inhabitants, and local residents made of it in two distinct cultural contexts,<sup>15</sup> it seems to be much more explanatory and allows to better accompany the local project. Below we propose a ladder that integrates our latest findings.

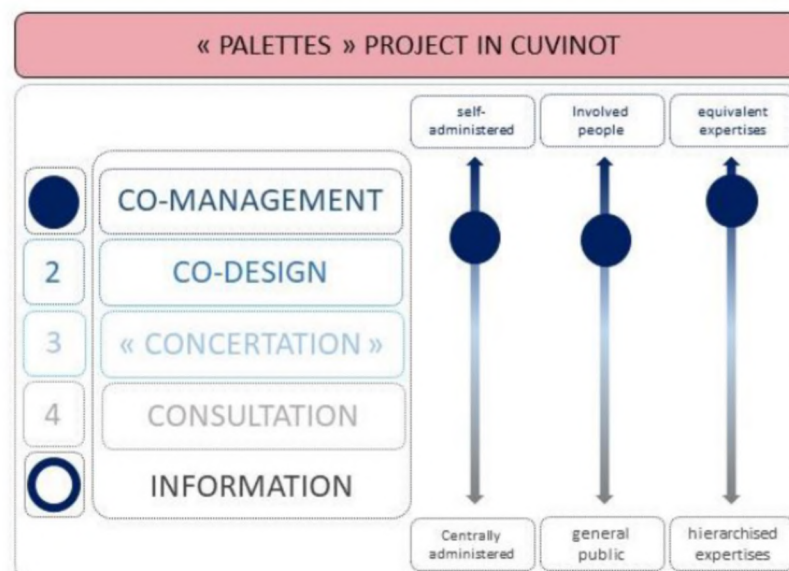
Through the four examples proposed, we were able to address the five levels of participation (as shown on the left in Figure 13).





**Figure 13.** The five-level ladder tries to clarify the relevance of each of them and shows that the highest level is not necessarily the most suitable. The latter is more relevant for a public involved in a self-administered or democratic management model (on the right of the diagram). It nevertheless requires the deconstruction of the hierarchy of competences by valuing citizen expertise and rebalancing it with commonly recognised skills (technical or political). The lower levels are not necessarily more manipulative or therapeutic than the others.

In all examples, information has been an indispensable foundation for the process. The higher level of participation and co-management, is difficult to implement on the Belgian side involved, but co-design, a fairly high level of participation, was able to emerge through a small self-construction operation. On the French side, the social supporting structure, an associative actor with a more direct democratic (in the sense of Kazymova) or more autonomous (in the sense of Turner) management was able to set up a mechanism involving the inhabitants in the co-management of the project (Figure 14).



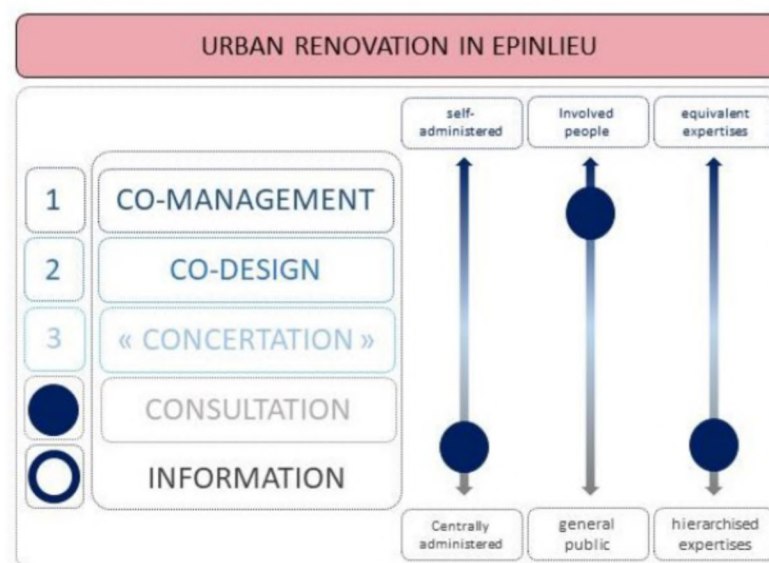
**Figure 14.** The five-level ladder applied to the participation model of the “pallettes” project in Cuvinot (left) expresses the highest level of participation that, in this case, also includes the other levels. It corresponds to a governance model close to self-management, but which can only concern a restricted public directly involved in the project. It dismantles the hierarchy of expertise and better balances the experience of the inhabitants with technical and political knowledge.

On our scheme, co-management and self-management are at the top of the ladder. In contrast, for Choguill, self-management is not seen as participation. It is true that their fields are characterised by extreme deprivation and require imperative assistance, which makes the absence of intervention from above look like neglect. Our fields of work are much better equipped, which facilitates a permissive attitude in favour of the inhabitants. The latter often have the resources to ensure that certain processes do not necessarily require the help of the authorities.

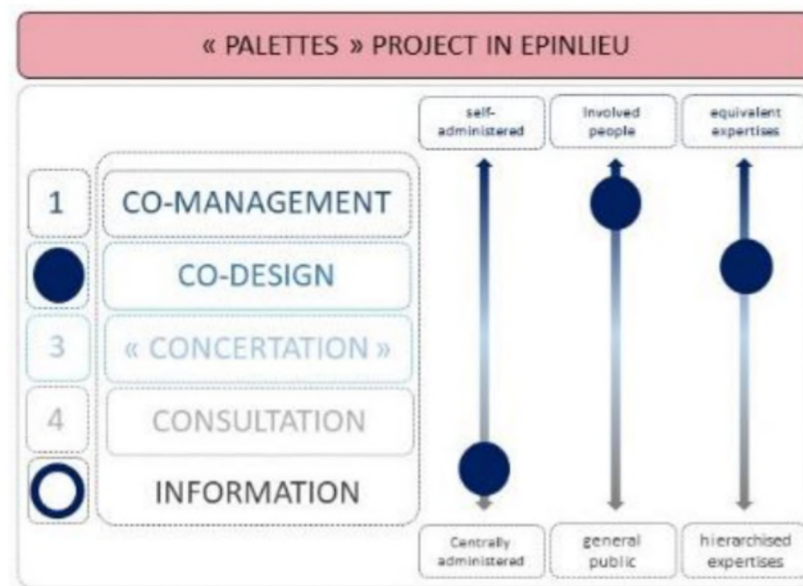
The difficulty of making full use of these resources within the administrative system does not mean that the system feels invested with a therapeutic mission, such as the modernist architects<sup>16</sup> who hoped to educate the inhabitants on how to use hygienic housing. The public housing company in charge of the management of the buildings in Épinlieu is composed of technicians, but also of social workers. Through consultation, the latter bring the expectations of tenants to the attention of technical decision-makers. The decision is often imposed by technical<sup>17</sup> standards (which are meant to be ‘therapeutic’: to force citizens to make the right choices) and do not come from the technicians involved in the public companies, but from the standardisation voted by the parliament.

The system is, therefore, much more complex than it appears and questions the standardisation of the architecture, a fact that sometimes complicates the response to real expectations. The energy performance standards for buildings (*Performance Énergétique des Bâtiments*—PEB) are a well-known example: imposing them on tenants leads to the creation of “thermos” dwellings because they have not been taught to use them properly, with significant underperformance as a result. On the French side, home automation was set to take hold, but the concertation process managed by a democratic or self-administered system helped to put the technical injunction into perspective. In this sense, the bureaucratic, rather centrally administered system has shown less performance than the democratic system, which is more responsive.

The formal participation illustrated by the accompanying mechanisms specific to participation in urban renewal (where the procedures are well established and standardised) (see Figures 15 and 16 below) is of a quite different nature from the informal participation illustrated by the two examples of self-build projects (see Figure 14 on page 20 and Figure 16 below).



**Figure 15.** The level of co-design is reached in the Épinlieu self-build project, although the governance system is rather bureaucratic and centrally administered. This level mobilises only those directly involved in the project, but achieves a relative equality between technical, political and technical expertise.



**Figure 16.** In Cuvinot, urban renovation does not go beyond the concertation stage. Nevertheless, it is much more efficient and tends towards a more self-administered management where the sharing of expertise is effective.

As Francis Hambye, head of the Cabinet of the State Minister Alfred Califice, who initiated participation policies of urban renovation in Belgium, explained, informal (or spontaneous) participation allows for more dynamic and meaningful participation. Once it is institutionalised, it tends to become rigid and have less impact (C. Greig Crysler recalled in 2015 that Barbara Cruikshank’s landmark study of citizen empowerment in the US highlights the appativeness of audiences and the flattening of participation as a frequent consequence of institutionalised participatory processes aimed at ‘empowering groups [20]); a case in point from a critic of their own work in implementing urban renewal in the 1970s. The two dynamics of self-build belong to the register of informality, while the two renovations are carried out within formalised legal frameworks.

All these issues are closely linked to the first cursor,<sup>18</sup> which relates to management ranging from centrally administered to self-administered (in the centre of Figure 13). It is crucial to characterise the participation ladder.

The ladder of community participation by Guaraldo Choguill (pp. 431–444), addressing the conditions in “underdeveloped countries”, incorporates a notion that is verified in our fieldwork: the dependence of the level of participation on the attitude of the authorities towards communities. This makes it possible to pre-determine the cursor when it moves towards a centrally administered system. In a relationship of trust favourable to power sharing, more advanced processes including co-building and co-management, as in the case of the palette workshop in the Cuvinot district of Onnaing, can be implemented. These participatory processes are organised either by delegation or by partnerships between communities and authorities. Conversely, when distrust prevails, either through fear of dilution of power or through the inability of the authorities to manage citizen debates, only consultation or concertation levels are possible, as in the case of the individual consultations for the urban renewal of Épinlieu.

Although the system proposed by Choguill favourably integrates a certain amount of complexity in the interplay of actors and powers, it shows the same limitations as those observed by Arnstein, when confronted with the case studies treated here. Firstly, participation only concerns three of the eight levels of the ladder, the others being considered as non-participation. Secondly, the model incorporates what we consider to be drifts in participation and not levels of participation.

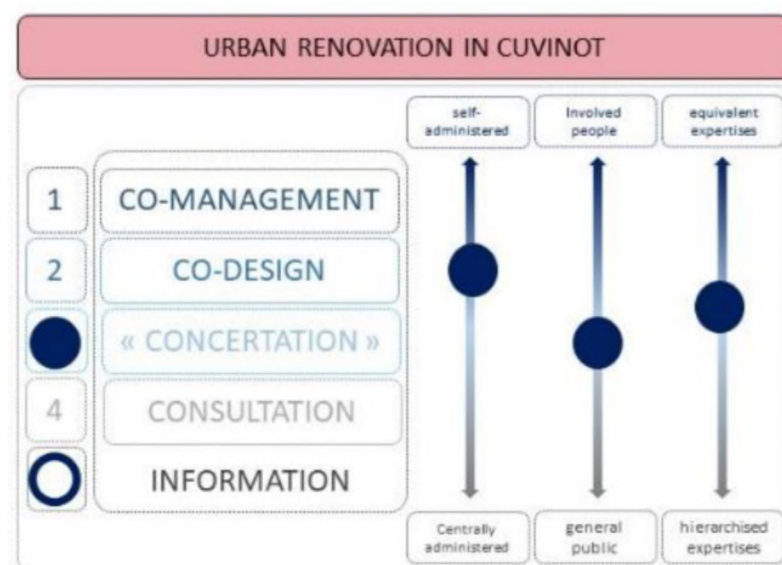
The cases studied show that manipulation, for example, can exist at any level of participation. The residents of Épinlieu do not hesitate to express their doubts about the concertation process that led to the demolition of their housing. Was it therapy? Would better information, in due time, not have facilitated the understanding that other solutions exist, which are less technical, more costly, but less socially impacting? The examples of the French districts we have observed<sup>19</sup> seem to prove them right.

The second cursor is also striking in all four examples: it is difficult to involve the community in high levels of participation (right-hand side of Figure 13). The example of the self-build process in Épinlieu illustrates this fact. It is difficult to involve people in changing their environment when they do not respond to the call for participation. This is in line with the distinction that Connor makes between the ‘general public’ and ‘leaders’, whom we call ‘involved people’.

The analysis of the four examples brings to light a third cursor discussed by C. Greig Crysler in 2015 in the journal FIELD: that of the holder of ‘expertise’. Basing themselves on Hornst Rittel’s design theories (1972) and on analyses of American cases, this author observes the displacement of the expertise of the technician, for the architects of the CIAM<sup>20</sup> (technical rationality), towards that of the citizen, and this, in the participative approaches emerging during the 1960s (and which underlie Arnstein’s ladder).

More recently, in the practices design activism,<sup>21</sup> expertise is shifting back to technicians, according to the author. In fact, although clothed in a communitarian accent, these often exhibit the drift of solutionism, applying a new form of technical rationality, this time from below. Quoted by Crysler, Rittel suggested that a ‘symmetry of ignorance’ should be sought, an equal position between citizen and technical expert, each contributing their own expertise, in contrast to Arnstein who excluded the expert from the highest spheres of participation. If an equality of power-treatment of expertise is attempted through the two self-construction experiments (Figures 14 and 15), in the other two the final decision on the renovation belongs to the one who holds the power, be it technical or political. In the proposed scheme (Figure 13), the more the cursor (from “hierarchised expertises” to “equivalent expertises”) moves upwards (co-design, co-management), the more a balance between technical, political, and citizens’ expertise is possible.

The new model below (see Figure 17, but also Figures 14–16 above-mentioned), which is based on the discussion of the findings in light of the literature, is applied to the four cases analysed.



**Figure 17.** In the urban renovation of Épinlieu, technical and political knowledge remains dominant in this consultation process, which is characterised by centralised management.

## 5. Conclusions: Involvement and Delegation against an Administrative and Democratic Structure Sustain the Five Ladder Levels with Another Hierarchy

In view of the increasing complexity of the mechanisms, the ideal type of participation is not necessarily delegation advocated by Arnstein. Moreover, it is difficult to define in absolute terms, as each field has its own particularities. Even if we can only be in favour of pushing the system upwards, we have to be careful about the counter-effects: more delegation can limit the number of people who are really involved.

Moreover, as the previous examples have shown, concertation mechanisms, or even consultation mechanisms, such as those carried out in Épinlieu, are far from just being symbolic (contrary to what Arnstein implies): they are not there to hide manipulation. By allowing a wider group to be taken into account, concertation and consultation are, therefore, poorly suited to the label of tokenism. In this sense, the case of citizen participation in Épinlieu has affected all those involved, as well as some of the inhabitants of the district.

Let us note that in the case of the demolition of Épinlieu, two weaknesses appear in the process: on the one hand, the standards for the size of the dwelling did not make it possible to meet all the expectations, and, on the other hand, the local residents did not feel involved (a concertation with them would undoubtedly have avoided certain fears, or even certain errors). This is where the complexity of the system and of the interlocking of powers becomes apparent on two levels: that of the decision-makers, who do not have all the freedoms (especially in the centrally administered system) and, therefore, depend on other levels of power (those who set the standards), and that of the local residents who have not benefited from sufficient participatory support because the resources have been concentrated on one area of the district (the one of the grey blocks in Figure 4). This raises questions about the resources allocated to citizen participation and the scope on which it should be carried out.

A significant advantage of the ladder we are proposing (such as Choguill's) is that it can accommodate both top-down initiatives from the authorities and bottom-up initiatives from the inhabitants. The movement of the participatory initiative up or down the grid will depend not only on whether the authorities are able to dialogue and build with the communities, but also on the organisational capacity of the latter, which is largely influenced by the management culture to which they are accustomed (rather self-administered or centrally administered in the sense of Turner).

Pushing the system upwards does not only imply a sharing or delegation of power, as Arnstein suggests, but also a recognition of lived expertise as valuable knowledge in spatial planning processes.

Finally, the interest of the proposed ladder is to recognise the added value of a variety of participatory processes, thus allowing a greater social diversity to be reached. In the cases observed, the audiences reached by co-design and co-management are mostly older men (60 years and over), and those reached by concertation are generally women aged 50 years and over. Through consultation, a more varied and numerous public is reached, including young couples, who are usually less active at the highest levels of the ladder.

It is still true that, as shown by the indicators (Table 1) counting the number of people involved, the centrally administered (in Turner's sense) system is less successful in terms of citizen participation than the direct democratic system of lifelong learning. Indeed, the latter is based on delegation and, in this sense, confirms the theory of Arnstein and Turner, which targets the autonomy of communities. This system is more flexible, more responsive, and, therefore, better able to adapt to the field and to unexpected events such as the current health crisis, thus, better meeting citizens' expectations.

**Author Contributions:** L.R.P.: conceptualization, groundwork, investigation, writing; L.R.: groundwork, investigation, and writing; J.-A.P.: conceptualization, methodology, funding acquisition, supervision, writing, and theoretical discussion. All authors have read and agreed to the published version of the manuscript.

**Funding:** This research was funded by the European programme Interreg V France Wallonie Vlaanderen, ERDF: (UE) N° 1303/2013, (UE) N° 1301/2013, (UE) N° 1299/2013 17 December 2013 and (UE) N° 481/2014 within the framework of its axis dedicated to “social inclusion”, as well as the *Région Wallonne (Service Public de Wallonie)* and the own funds of the University of Mons (UMONS).

**Data Availability Statement:** The data used are those collected as part of the Interreg Réseau Hainaut Solidaire project (2018–2022), which can be consulted on the project’s website, on Ricochet website, as well as the 7th activity report (August 2021). Some of the data used is the subject of a thesis being developed by Peixoto L. R. at University of Mons. Other data from the RHS research has been the subject of other publications, including an article intitled “Territoire, identité et inclusion sociale” in *Urbia and Sociologies* revue.

**Acknowledgments:** Stéphanie Bauwens: final reviewing and translation.

**Conflicts of Interest:** The authors declare no conflict of interest.

## Notes

- 1 The term “concertation” used in French cannot be translated into English. Negotiation implies a balance of power, which is generally unbalanced. Concertation, on the other hand, aims to bring all stakeholders together at the same level. The case of social consultation ‘à la belge’ is characteristic: it leads to decisions that are often based on a soft consensus, with all parties expected to win. René Schoonbrodt [12] testifies to the great victory of associations in Brussels in the 1970s, which led from the imposition of the promoters’ project (of which the inhabitants were not even informed) to public consultation of the parties (including the population). Since the associative milieu, a real change has been observed, particularly within Inter Environnement (Brussels having been in the front line), signifying a real upheaval in terms of participation, even if in Brussels, the decision is not a real consultation in the sense that people are heard, but not necessarily followed.
- 2 “Bruxellisation” is a neologism used to describe the urban massacre carried out without the consent of the inhabitants in the name of modern property development.
- 3 Composed of seven stakeholders, including two Belgian (Architecture and Society Unit and Family Sciences Unit of UMONS) and one French (Laboratoire DeVisu of the Université Polytechnique des Hauts-de-France) university research departments, a non-profit association set up in a context of promoting participatory culture in the FWB (Espace Environnement) and a French structure (Pop School) on the digital part of the project.
- 4 These numerous actions use a wide range of collaborative methodologies to approach inhabitants and meet them. To understand how this set of resources is managed, you can visit the online platform of cross-border resources called [www.ricochets.eu](http://www.ricochets.eu) (accessed on 17 December 2021).
- 5 1 year before project closure, i.e., 30 June 2021.
- 6 Apart from three publications concerning cross-border events relayed on the Belgian side, only four flyers were produced to reach the Belgian public in the pilot district, compared with 13 on the French side, aimed at the various districts involved.
- 7 Involving residents who are not used to the sociocultural centres in these debates remains a challenge.
- 8 Cours « Villes et Société » from Pr. J.-A. Pouleur, Master 2016–2017.
- 9 93 respondents out of 263 questionnaires submitted in May 2015. 60 respondents considered the neighbourhood to be unclean, while 26 considered it to be clean (seven with no answer for this question).
- 10 Event held on a roof.
- 11 Interreg RHS project, cross border event of 26 November 2019.
- 12 The social actors of the centrally administered district houses often took the place of the inhabitants during the collective workshops. The social operators also made sure that these meetings were never organised in their absence. Specific facilitation techniques had to be put in place by the researchers to avoid this pitfall and to really gather the inhabitants’ opinions. On the other hand, the social actors of the self-administered structure were more likely to take a back seat.
- 13 Comments from local centrally administered social actors about the organisation of a writing workshop on the memory of the district, July 2018.
- 14 Comments from centrally administered social actors during an urban walk with residents and architecture students, September 2019.
- 15 These are not specific to Belgian or French culture. The Belgian system is more self-administered and the French is historically more central-ly administered. This is linked to the actors involved. The Belgian NGO involved (Espace Environnement) is characteristic of the self-administered model.
- 16 Functionalist modernism is based on the notion of need. It sets standards that are independent of culture. It still believes in universal need. The resulting standards do not take into account a participatory process since needs are wrongly thought to be identifiable. It is associated with the standardisation of needs through standardisation. It is on this point in particular that the

International Congresses of Modern Architecture will stumble between the old and the new, notably Team X and Aldo Van Eyck leading an anthropological approach.

- 17 Technical standards are identified by Turner as a determining factor in the dependence of the inhabitants in the centrally administered system.
- 18 Inspired by Turner and incorporating issues related to levels of governance (Kasymova) combined with the attitude of authorities towards citizen groups (Guaraldo Choguill).
- 19 In Dutemple, another district involved in the RHS project, the renovation started with the construction of new housing, followed by the rehousing and finally the demolition of the previous buildings. In Épinlieu, the process adopted was the relocation of the population, followed by the demolition and then the construction, which has still not been completed.
- 20 International Congress of Modern Architecture, organized between 1928 and 1959.
- 21 Here understood as alternative practices of design and construction of spaces such as tactical urbanism, ephemeral urbanism or transitional urbanism, and which call upon the user's knowledge.

## References

1. Ragon, M. *L'Architecte, Le Prince et la Démocratie: Vers Une Démocratisation de L'Architecture?* Albin Michel: Paris, France, 1977.
2. Arnstein, S.R. A Ladder of Citizen Participation. *J. Am. Inst. Plan.* **1969**, *35*, 216–224. [CrossRef]
3. Habitat et Participation. Accompagnement de Processus Participatif: Dimension Politique de la Participation Citoyenne. Available online: <https://www.habitat-participation.be/accompagnement-processus-participatif> (accessed on 17 December 2021).
4. Kasymova, J. Analyzing Recent Citizen Participation Trends in Western New York: Comparing Citizen Engagement Promoted by Local Governments and Nonprofit Organizations. *Can. J. Nonprofit Soc. Econ. Res.* **2014**, *5*, 47–64. [CrossRef]
5. Turner, J. *Freedom to Build, Dweller Control of the Housing Process*; Macmillan: New York, NY, USA, 1972.
6. Montal, P. Participation. In *Dictionnaire de L'urbanisme et de L'aménagement*; Choay, F., Merlin, P., Eds.; Presses Universitaires de France: Paris, France, 2010; pp. 539–540.
7. Chogill, M.G. A Ladder of Community Participation for Underdeveloped Countries. *Habitat Int.* **1996**, *20*, 431–444. [CrossRef]
8. Schinkel, U.; Jain, A.; Schröder, S. Theoretical Departures. In *Local Action and Participation: Approaches and Lessons Learnt from Participatory Projects and Action Research in Future Megacities*; Schinkel, U., Jain, A., Schröder, S., Eds.; JOVIS Verlag GmbH: Berlin, Germany, 2014.
9. Connor, D.M. A new ladder of citizen participation. *Natl. Civ. Rev.* **1988**, *77*, 249–257. [CrossRef]
10. Lane, M.B. Public Participation in Planning: An intellectual history. *Aust. Geogr.* **2005**, *36*, 283–299. [CrossRef]
11. Pouleur, J.-A. Participation citoyenne à la production urbanistique. In *Education à la Citoyenneté et à L'environnement*; Belayew, D., Soutmans, P., Tixhon, A., Van Dam, D., Eds.; Universitaires de Namur: Namur, Belgium, 2008; pp. 115–140.
12. Schoonbrodt, R. *Vouloir et Dire la Ville*; AAM: Bruxelles, Belgium, 2007; pp. 185–207.
13. Jencks, C. *Le Langage de l'Architecture Post-Moderne*; Denoel: Paris, France, 1979; pp. 104–109.
14. Pouleur, J.-A.; Lago, N.; Scoubeau, C.; Simoens, P. La participation numérique en urbanisme, une simple amplification des processus existants? Le cas de la plateforme citoyenne Demain Mons. *Terminal* **2018**, *122*. Available online: <https://journals.openedition.org/terminal/2136> (accessed on 17 December 2021).
15. Interreg Project Réseau Hainaut Solidaire, Resource Center “Ricochets”. Available online: <https://www.ricochets.eu> (accessed on 17 December 2021).
16. Luckerhoff, J.; Guillemette, F. *Méthodologie de la Théorisation Enracinée: Fondements, Procédures et Usages*; Presse de l'Université du Québec: Québec, France, 2012.
17. Glaser, B.G.; Strauss, A.L. *The Discovery of Grounded Theory*; Adline: Chicago, IL, USA, 1967.
18. Rectem, L.; Bauwens, S.; Peixoto, L.R.; Pouleur, J.-A. “Rapport D'activités Projet Interreg Réseau Hainaut Solidaire”, Projet InterregFrance Wallonie Flandre Réseau Hainaut Solidaire. 2021. Available online: <https://di.umons.ac.be/catalogue.aspx> (accessed on 17 December 2021).
19. Page Interreg RHS. “Atelier Palette au Centre Socioculturel Le Phare”, Youtube: Projet Réseau Hainaut Solidaire. 2019. Available online: <https://youtu.be/yDiC1AX7-So> (accessed on 17 December 2021).
20. Crysler, C.G. The Paradoxes of Design Activism: Expertise, Scale and Exchange. 2015. Available online: <http://field-journal.com/wp-content/uploads/2016/10/FIELD-02-Crysler-Paradoxes-of-Design-Activism.pdf> (accessed on 17 December 2021).





# Réinterroger le rapport à l'espace, au quartier, au village

Updated: May 15, 2020



Contribution signée Larissa Romariz Peixoto (Université de Mons) et Jean-Alexandre Pouleur (Université de Mons)

Depuis le début de la crise sanitaire, des voix se lèvent pour dénoncer un système jugé en bout de vie. Les arguments utilisés sont d'abord d'ordre environnemental: la vie régie par une consommation irresponsable, le pillage des ressources et le massacre impitoyable par l'homme des autres formes de vie sur la terre. Les arguments sont également politiques: le désinvestissement progressif de l'Etat dans les fonctions primordiales comme la santé; même les acteurs les plus libéraux s'en remettent à l'Etat pour gérer la crise et venir en aide aux citoyens et entreprises implantées. La financiarisation de l'économie et la dépendance des pays vis-à-vis de décisions et entreprises situées à l'autre bout de la planète sont aussi pointées du doigt.

Si ces constats ne sont pas neufs, la situation exceptionnelle que vit la planète avec la pandémie liée au COVID-19 les rend dorénavant audibles. Elle met indiscutablement en lumière la profonde déconnexion entre nos sociétés et nos territoires, décriée depuis une décennie par les territorialistes italiens. Le plus célèbre d'entre eux, Alberto Magnaghi, décrit un processus d'évolution selon lequel notre civilisation «instantanée», appuyée par les technologies et régie par des systèmes financiarisés de production, de consommation et de décisions globales s'est progressivement débranchée du territoire (Magnaghi, 2014).

consommation et de décisions globales s'est progressivement débarrassée du territoire (Magnaghi, 2014). Parmi les conséquences de cette situation, l'auteur cite non seulement la prolifération de la pauvreté, mais aussi l'abandon du soin du territoire et donc de ses ressources en eau et en énergie. Il décrit une rupture majeure des relations culturelles et environnementales avec la terre et les savoir-faire locaux. Mais Magnaghi décrit également une autre conséquence que la crise actuelle ne cesse de nous révéler: la perte des liens sociaux.

L'isolement auquel nous sommes assignés rend visible la décomposition sociale de nos sociétés. La course en avant nous isole plus qu'elle nous lie. Mais tout à coup nous nous tournons vers nos voisins, nous les voyons dans leurs jardins, sur leurs balcons ou à leurs fenêtres. Nous prenons aussi conscience que les espaces publics de quartier ont une importance primordiale pour les relations de proximité.

Privés des contacts humains, les citoyens se voient malgré eux propulsés dans une caricature extrême des modes de vie où les relations virtuelles deviennent la norme, où le contact physique est devenu un rêve. C'est «l'espace des flux» (Castells, 1999) globalisant et aérien, l'espace des décisions et des sociétés en réseaux qui prennent le dessus sur l'espace des lieux. Paradoxalement, ces mêmes citoyens hyperconnectés sont cloués à leur lieu premier de vie: le logement.

C'est précisément la transformation fondamentale de la vie, de l'espace et du temps engendrée par la déconnexion entre «l'espace des flux» et «l'espace des lieux» et explorée par Castells que la pandémie requestionne.

## Requestionner notre relation avec l'espace

Les scénarios de l'après-crise développés par l'IWEPS (Claisse, 2020), bien qu'exploratoires et assez distincts entre eux, laissent apparaître des préoccupations communes telles la sécurité alimentaire et la solidité des liens sociaux de notre société. Si ces questions étaient marginales, voire inaudibles jusqu'il y a peu, elles deviennent brusquement vitales. Dans l'une comme dans l'autre, c'est bien de rapport avec l'espace et les lieux dont il est notamment question.

Quel rapport entretenons-nous avec l'espace que nous occupons, à savoir, la rue, le quartier, la ville, la vallée, le paysage? Sont-ils devenus exclusivement un support froid et technique aux activités essentiellement économiques (Magnaghi, 2014)? Peut-on dire que ce même rapport nous fait oublier les savoir-faire locaux, les ressources, l'histoire et les liens sociaux qui en découlent au profit d'activités économiques détachées et facilement délocalisables? Oublions-nous que nos paysages sont eux-mêmes devenus des produits financiers, façonnés au profit de la grande industrie agro-alimentaire ou de la marche en avant de l'urbanisation? A contrario, cette crise sanitaire ne se révèle-t-elle pas être un tremplin pour la construction de liens forts avec les agriculteurs et producteurs locaux?

Le rapport aux lieux est par essence complexe, reflet des productions culturelles, politiques, économiques et sociales (Alphandéry, Bergues, 2004) et c'est précisément ce rapport qui est élevé au grade de clé pour le changement sociétal dans le cadre de nombreux projets territoriaux en cours. De la reconnexion avec l'histoire locale opérée à Loos-en-Gohelle (1) en France à la stratégie de gouvernance et d'aménagement du bassin hydrographique de l'Escaut (2), en passant par la structuration de la ceinture alimentaire des agglomérations de Liège (3) et Charleroi (4) en Belgique, nombreuses sont les stratégies territoriales visant un établissement de nouveaux rapports aux lieux et in fine, un rapprochement entre citoyens et territoire.

La crise nous permet d'interroger plus largement ce rapport en réinventant nos liens, en requestionnant nos modèles démocratiques.

Des nouvelles gouvernances, du retour à la terre et des mécanismes de sociabilisation.

La sortie du confinement doit s'accompagner de mesures qui laissent la place à de nouvelles gouvernances construites autour des lieux de vie, des savoir-faire et des ressources délocalisables. Une sorte de nouveau projet territorial.

Au départ des villages, des quartiers, des lieux de vie, de panels citoyens soutenus par les pouvoirs publics et appuyés par des experts se verraient confiés la mission de réfléchir à un projet de territoire basé sur les ressources et savoir-faire locaux. Les clés d'entrée de la réflexion seraient l'approvisionnement local en ressources alimentaires et la rupture avec l'isolement social. En toile de fond, le rapport des citoyens à leur territoire, leur lieu de vie et l'espace public.

Les pouvoirs publics seraient les facilitateurs de la démarche, favorisant le regroupement des acteurs de l'agriculteur à l'urbaniste, de l'association de jeunes aux habitants retraités.

A l'image d'initiatives de budgets participatifs comme à Porto Alegre ou encore d'expériences de responsabilisation citoyenne proposées pour le quartier de Josaphat à Bruxelles, cette nouvelle gouvernance impliquerait débats démocratiques, moyens financiers et supports techniques pour spatialiser idées et projets. Il est vrai que la crise étant mondiale, des solutions internationales sont attendues et souhaitables, qu'elles soient sanitaires, économiques ou scientifiques. Des sujets tels le revenu universel, la régularisation des immigrés ou demandeurs d'asile, des assouplissements financiers pour les remboursements des emprunts restent des questionnements fondamentaux gérés aux échelles nationale, européenne, voire mondiale.

Il ne reste pas moins vrai que la durabilité des solutions ne pourra être garantie que si celles-ci sont territorialisées, si elles rapprochent définitivement les personnes entre elles et avec les lieux.

(1) Melin, 2013.

(2) Projet Dostrade, Interreg IV France-Wallonie-Vlaanderen

(3) Projet Ceinture Aliment-Terre liégeoise

(4) Projet Ceinture Alimentaire Charleroi Métropole

## Références

- Alphandéry, Pierre et Bergues, Martine, 2004. Territoires en question: pratiques des lieux, usages d'un mot. In: Ethnologie française. 2004. Vol. 34, n° 1, p. 5-12.
- Castells, Manuel, 1999. Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information. [en ligne]. Paris: Fayard.
- Claisse, Frédéric, 2020. COVID-19: Quatre scénarios pour l'après-crise. In: Les nouvelles des possibles. Notes de veilles prospectives de l'IWEPS. avril 2020. n° 2.

Le Bailly, David et Courage, Sylvain, 2020. Le confinement peut nous aider à commencer une détoxification de notre mode de vie. In: *Nouvel Obs* [en ligne]. 18 mars 2020.

Magnaghi, Alberto, 2014. *La biorégion urbaine: petit traité sur le territoire bien commun*. Paris : Editions Etérotopia.

Melin, Hélène, 2013. Loos-en-Gohelle, du noir au vert. In: *Multitudes*. 2013. n° 52, p. 59-67.

## — TERRITOIRE, IDENTITÉ ET INCLUSION SOCIALE : ARTICULATION INVISIBLE OU INDICIBLE ?

Larissa Romariz Peixoto, Architecte urbaniste,  
Doctorante en art de bâtir et urbanisme, Assistante  
de recherche, UMonS, Belgique, Service Architecture  
et Société  
Institut Humanorg, Centre de recherche Urbaine

Courriel :  
larissa.romarizpeixoto@umons.ac.be

### RÉSUMÉ

Dans quelle mesure le rapprochement entre habitants et territoire peut-il contribuer à l'insertion sociale des populations défavorisées dans nos cités contemporaines ? Quel lien entre territoire, identité et inclusion sociale ? Confrontées à la réalité de quartiers sociaux français et belges, ces problématiques investies par Magnaghi (2014) renvoient à des situations très concrètes de ségrégation spatiale, limites psycho-sociales infranchissables et appropriation inégale de l'espace public. Mais quand le rapport à l'espace est interrogé, il révèle bien plus qu'entraves et ruptures.

### MOTS-CLÉS

Territoire, identité, inclusion sociale, rapports sociaux, espace.

### ABSTRACT

How can developing closer links between inhabitants and their territory contribute to including disadvantaged populations into our contemporary cities? How can territory, identity and social integration be connected to each other? Faced with the daily reality of both French and Belgium poor districts, the urban issues investigated by Magnaghi (2014) definitely reveal concrete situations of spatial segregation, psycho-social invulnerable boundaries and

unequal appropriation of public space. However, discussing our relationship with space can exhibit much more than urban and social disruption.

## KEYWORDS

Territory, identity, social inclusion, space.

—

## — INTRODUCTION

Rompres l'isolement social en consolidant les liens autour de ce qui est commun à tous : le territoire. Telle est l'ambition de la recherche-action Réseau Hainaut Solidaire (RHS) menée par une dizaine de chercheurs en urbanisme, sciences de la famille et communication en étroite collaboration avec habitants et travailleurs sociaux de quinze quartiers de l'ancien bassin minier hen-nuyer franco-belge. Pour un urbaniste, la question posée convoque automatiquement la notion de reterritorialisation développée par Alberto Magnaghi (2014) selon laquelle les résidents doivent devenir des habitants<sup>1</sup> et construire ensemble un projet alternatif à l'uniformisation des modes de vie, dénoncée depuis 1968 par Raymond Ledrut (1968). Mais, ce rapprochement entre habitants et territoire, est-il en mesure de promouvoir une meilleure intégration urbaine et sociale des quartiers confrontés à des précarités multiples (sociale, économique, identitaire) ? La reconnaissance des valeurs de ces territoires est-elle capable de produire une ville inclusive ? Après une brève présentation du territoire observé, cet article fait état des premiers résultats de la recherche faisant suite à un processus d'immersion de chercheurs dans deux quartiers-pilotes. Inductive, la méthode utilisée implique un aller-retour constant entre observation de terrain et analyse théorisante jusqu'à la construction d'une théorie explicative et ce, selon les principes de la Méthodologie de la Théorisation Enracinée (Laperrière, 1982 ; Luckerhoff, Guillemette, 2012).

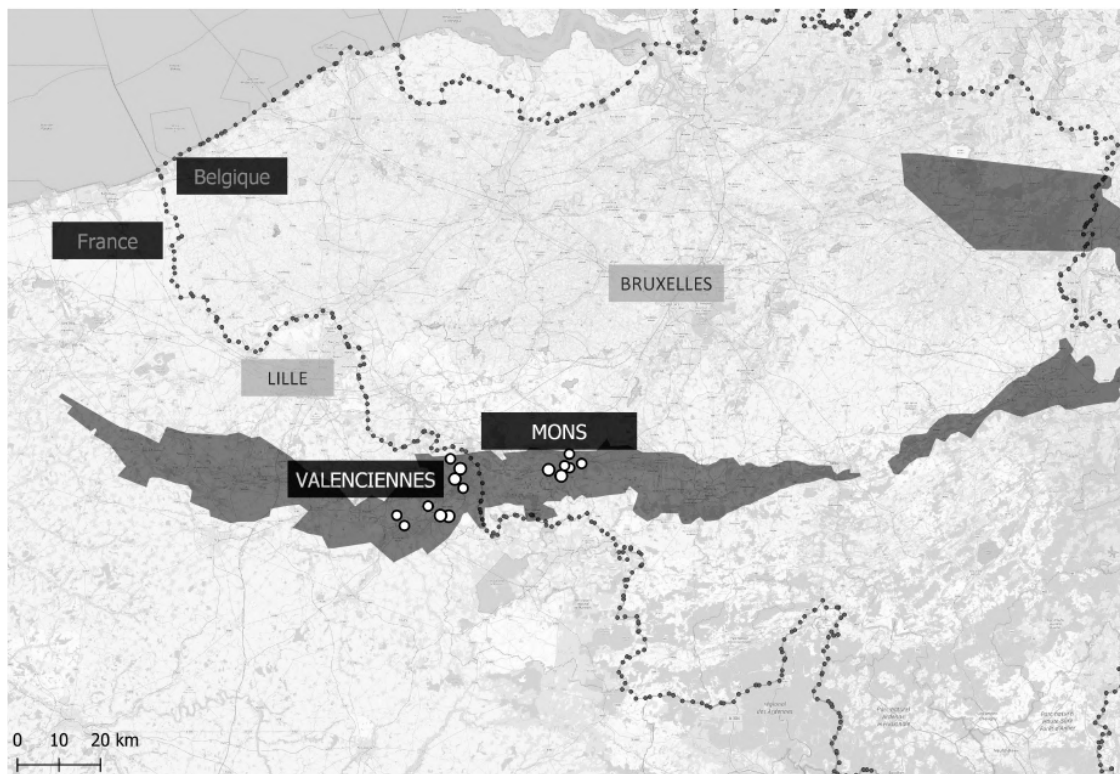
## — QUESTIONNER L'INCLUSION EN TERRITOIRE FRANCO-BELGE

Unies dès le IX<sup>ème</sup> siècle par les comtes de Hainaut, Mons (Belgique) et Valenciennes (France) partagent non seulement un passé politique et administratif commun jusqu'au XVIII<sup>e</sup>, mais également les conséquences encore visibles de l'avènement industriel qui l'a succédé. Les traces sociales et économiques de la crise houillère et sidérurgique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles marquent encore et toujours ces territoires particulièrement touchés par la précarisation de leur population. Partagées par la frontière franco-belge, les deux villes et leur hinterland ont évolué au long des deux derniers siècles dans de contextes institutionnels et administratifs différents, appliquant des politiques publiques assez éloignées l'une de l'autre en matière de logement, mobilité, structuration

---

**1** Au sens de Magnaghi, le résident réduit le territoire à un support technique avec lequel il ne développe aucun lien. Pour redevenir habitant, il doit « re-parcourir » les territoires « avec les pieds, la mémoire, les émotions ». (2014, p.95)

territoriale et insertion sociale. Pourtant, l'esseulement de leurs habitants persiste et les défis de l'inclusion sociale, urbaine et économique des quartiers concentrant des populations précarisées demeurent sensiblement les mêmes.



**Figure 1** : Localisation des quinze quartiers sociaux investigués dans le sillon houiller franco-belge. (source : Fond de plan OSM Stamen Toner, version de novembre 2019; auteure).

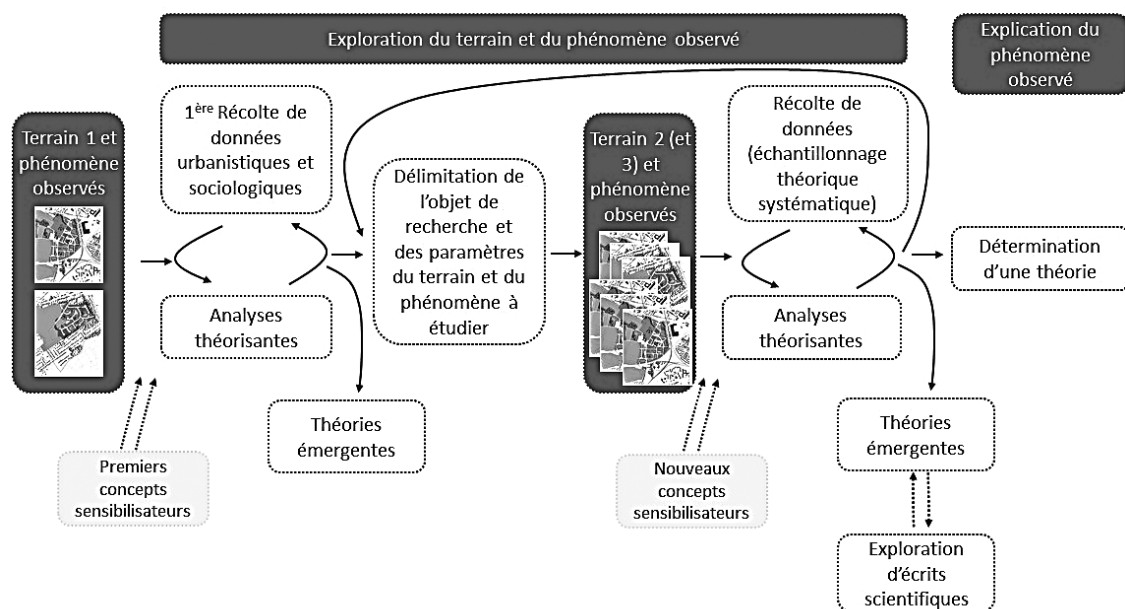
Associant habitants, travailleurs sociaux et chercheurs, le projet Réseau Hainaut Solidaire entend observer les conditions d'isolement social et urbain de quartiers de logement social de ce territoire transfrontalier pour ensuite proposer des actions d'insertion témoignant d'une double originalité : d'une part, des outils sont imaginés, appliqués et diffusés par les habitants eux-mêmes, soutenus dans ce processus par les professionnels ; d'autre part, les actions s'appuient sur l'appartenance territoriale pour consolider liens sociaux et une certaine résilience urbaine. C'est cette deuxième particularité qui est ici questionnée. Qu'est-ce que l'appartenance territoriale dans le contexte étudié ? A quel territoire fait-elle référence ? Est-elle liée à une forme d'identité sociale ou territoriale ? Participe-t-elle dans les faits au renforcement des liens sociaux ? Pour explorer ces champs, quinze quartiers français et belges sont investigués sur base d'une méthode inductive qui démarre par l'immersion des chercheurs dans deux quartiers-pilotes, l'un à Valenciennes, en France, l'autre à Mons, en Belgique. C'est la Méthodologie de la Théorisation Enracinée (MTE) appliquée à une réalité urbaine spécifique combinant de façon originale données spatiales et sociologiques.



## LA SOCIOLOGIE COMME MÉTHODE POUR ANALYSER L'URBAIN

Au départ urbanistique, la recherche menée s'approche sensiblement de la sociologie, à laquelle elle emprunte la méthodologie choisie, développée par Luc Kerhoff et Guillemette (2012) sur base de la Grounded Theory de Glaser et Strauss (1967), expliquée par Laperrière (1982). Rarement appliquée à l'urbanisme, la MTE a l'avantage de laisser au terrain le soin de remonter les problématiques sans que les chercheurs s'adonnent à vérifier une hypothèse définie à priori. Les questionnements, vastes au départ, se précisent au fur et à mesure de l'immersion des chercheurs dans la réalité du terrain et permettent, in fine, l'élaboration d'une théorie profondément ancrée dans le territoire observé. Celle-ci sera confrontée aux écrits existants dans le domaine lors d'une étape ultérieure.

### SCHEMATISATION DU TRAVAIL DE RECHERCHE SELON LA MTE



**Figure 2** : La MTE appliquée à l'étude des relations entre appartenance territoriale et liens sociaux dans de quartiers sociaux français et belges. (source : auteure).

Bien qu'exigeante et chronophage, la MTE est apparue comme la méthode adéquate pour la recherche en cours due à plusieurs éléments :

1. Tout d'abord le cadre de la recherche-action. Réseau Hainaut Solidaire est un projet collaboratif et opérationnel. Cette réalité implique une ouverture complète du chercheur approchant le terrain sans a priori afin de ne pas influencer les données qui pourront émerger. Les auteurs de la MTE expliquent qu'à ce stade, seul le « phénomène observé » est connu. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'observer non seulement le phénomène, à savoir, les relations entre appartenance territoriale et lien social, mais aussi plus largement le contexte urbain et social des quartiers français et belges observés.

2. Le questionnement sociologique irrigue cette recherche et la MTE fournit, selon Juliet Corbin, « un cadre pour l'étude de problèmes sociaux et comportementaux » (Luckerhoff, Guillemette, 2012).

3. Inductif, le projet urbain découle d'un aller-retour entre observation de sites, usages, spatialisation de données, scénarios programmatiques et spatiaux, évaluation et concrétisation. Etablissant un parallèle entre la MTE et la conception spatiale en architecture, Pouleur et Vanzande précisent que le processus de composition architecturale est « souvent le fruit d'une lente maturation basée sur une analyse de paramètres très variés menant à une synthèse exprimée sous forme de plans. » (2017). Il en va de même pour l'urbanisme.

Mais cette méthode comporte des limites et spécialement un risque accru de dispersion dans le cadre d'une récolte étendue de données peu cadrée par une problématique, inexistante à ce stade du processus.

### **DES « CONCEPTS SENSIBILISATEURS » QUI CONVOQUENT L'APPARTENANCE TERRITORIALE ET L'IDENTITÉ**

Si la MTE implique une absence de cadre théorique au démarrage afin d'observer le terrain avec un esprit vierge, des « concepts sensibilisateurs » tels que décrits par Guillemette (2012) ont été mobilisés dans la définition même des phénomènes observés sur le terrain. Ainsi, la recherche fait appel aux liens entre sociologie et organisation spatiale dans l'équilibre de la collectivité développés par Raymond Ledrut (1968). Dans son ouvrage *L'espace social de la ville*, Ledrut analyse la ville médiévale et la ville moderne et observe que, contrairement à la deuxième, le découpage spatial de la première correspond scrupuleusement aux groupes sociaux ou professionnels. Ces derniers sont représentés par les corporations ayant directement un impact sur l'organisation de la ville. Dans la ville moderne sectorisée par fonction, cette connexion socio-spatiale est rompue. Son discours octroie une importance capitale à l'organisation politique des parties de la ville, en soutenant que pour que la ville « fonctionne », les parties (quartiers) devraient pouvoir compter sur des intermédiaires qui les représentent dans un dialogue avec le pouvoir. En ce faisant, il lie le sentiment d'appartenance territoriale non seulement aux liens sociaux mais également au pouvoir de représentation des territoires.

Alexander, qui définira en 1977 ses « *patterns* » ou archétypes architecturaux (Alexander, Ishikawa, Silverstein, 1977) va lui aussi lier structure spatiale et comportements sociaux en y ajoutant la notion de sens et de relations entre les parties. Il affirme que le « tout » (ici, la ville) n'est pas un assemblage de parties (quartiers), mais un champ de forces fait des relations entre les parties. L'analogie faite avec la ville permet de poser la question à la fois de la perméabilité physique des quartiers et de leur capacité à interagir avec les autres parties de la ville. Sans pour autant les nommer, ces auteurs évoquent deux notions largement investies

par les territorialistes chapeautés par Alberto Magnaghi : l'identité des lieux et la déterritorialisation des sociétés. Magnaghi soutient que la déconnexion des sociétés avec le territoire l'a réduit à un espace de fonctions et de circulations, a dissous la ville et avec elle, « l'espace public, l'espace du contact physique interpersonnel, de la proximité, de la convivialité et de la magnificence civile » (Magnaghi 2014). Pour contrer cette tendance, l'auteur propose la valorisation de l'identité des lieux et la reprise en main des espaces de vie par les habitants comme projet politique d'une alternative à l'uniformisation des modes de vie et de l'interdépendance économique mondiale. Si ces discours sont séduisants, qu'en est-il de leur capacité à produire de l'inclusion sociale ?

Confrontés aux réalités émergentes du territoire hennuyer étudié, ces concepts se heurtent à des situations très concrètes de ségrégation spatiale, limites psychosociales infranchissables, appropriation inégale de l'espace public et affaiblissement du pouvoir d'agir. Dans ce contexte, le lien souhaité entre territoire, identité et insertion sociale se révèle ténu, invisible, voire indicible. C'est ce que nous montrent les premiers résultats des campagnes immersives effectuées entre août 2018 et juillet 2019 dans les deux premiers quartiers investigués.

## — IMMERSION, OBSERVATION ET CO-PRODUCTION CITOYENNE

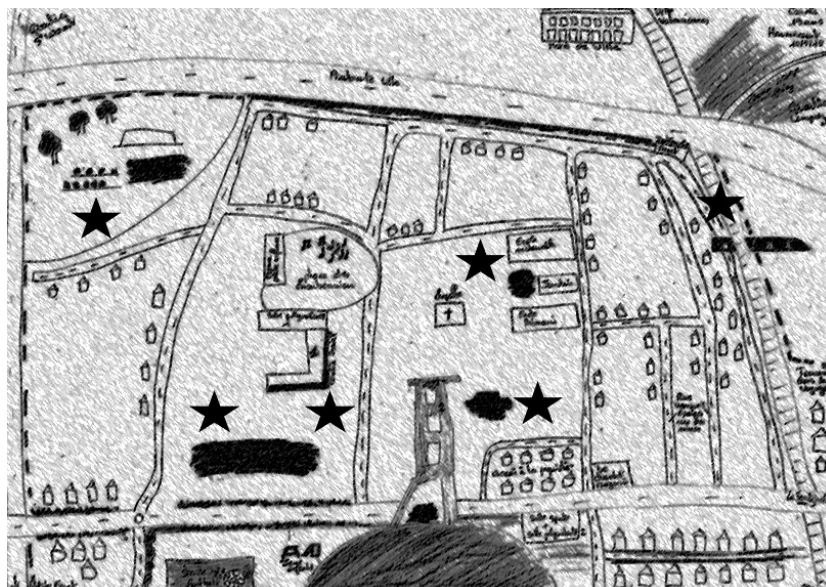
Dans une approche transdisciplinaire, ces quartiers, Epinlieu (Belgique), 680 habitants et Dutemple (France), 1275 habitants, ont fait l'objet d'une analyse combinant données spatiales et sociologiques. Du point de vue spatial, une analyse morphologique, fonctionnelle et historique a été réalisée sur base à la fois de données cartographiques existantes<sup>2</sup> et d'observations *in situ*. Cette analyse a révélé une série de caractéristiques semblables : quartiers majoritairement composés d'un habitat individuel social en location, situés en périphérie d'une ville moyenne et relativement enclavés par rapport au tissu urbain environnant et le centre-ville, un cadre végétal assez présent. Elle a permis, néanmoins, d'exposer des différences fondamentales entre les deux : alors que le quartier d'Epinlieu (Mons) présente peu de mixité fonctionnelle et morphologique, le quartier de Dutemple (Valenciennes) comporte des typologies différentes de logements et des équipements collectifs complétant le tissu résidentiel (école, salle de sport, chapelle, commerce de proximité). Dutemple possède également un chevalement en béton classé en 2012 patrimoine mondial de l'hu-

---

<sup>2</sup> Données cartographiques utilisées : PICC SPW OSM, IGN, TWSIG, PPIGE 2014, Urban Atlas EEA, Corine Land Cover, [www.maps.openrouteservice.org](http://www.maps.openrouteservice.org), [www.cartesius.be](http://www.cartesius.be), [www.geo-nord.fr](http://www.geo-nord.fr)

manité (UNESCO) dans le cadre des biens du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais. Ces différences sont la résultante territoriale de l'éloignement progressif des politiques publiques belges et françaises qui pourraient, à première vue, engendrer des comportements sociaux distincts des deux côtés de la frontière. Telle n'est pas la vérité renvoyée par le terrain, comme expliqué plus loin. Pour l'investigation sociologique, quatre techniques d'enquête ont été choisies : des entretiens semi-directifs auprès d'habitants et de travailleurs sociaux, la réalisation de cartes mentales commentées des quartiers, la tenue d'ateliers collectifs de co-construction et l'observation participante lors d'activités menées dans les maisons de quartier.

Douze entretiens enregistrés et cartes mentales ont été réalisés de manière concomitante. Les personnes interviewées étaient invitées à dessiner leur quartier sur une feuille blanche, sans autre consigne, et à répondre à des questions relatives à la compréhension, la lisibilité et l'histoire vécue du quartier, à l'usage et le comportement dans l'utilisation des espaces, à la motilité<sup>3</sup> ainsi qu'à l'image véhiculée par le quartier à l'intérieur comme à l'extérieur de celui-ci. Ces questions très larges, ont également émaillé les autres moments de récolte de données. Elles touchent à la fois le signifiant spatial du quartier, soit, les formes urbaines, bâtiments et espaces, et le signifié, soit, leur dimension symbolique telle que décodé par Ledrut (1973) et explorée par Alexander (1977).



**Figure 3** : Carte mentale du quartier de Dutemple réalisée par un travailleur social mettant en évidence à la fois l'existence de lieux physiques de rencontre (étoile) et de limites marquées du quartier (trait pointillé), septembre, 2018. (source : archives auteure).

**3** En tant qu'aptitude psychologique, culturelle et physique à se déplacer (Kaufmann, Ravallet, Dupuit 2015).

L'observation participante a pu se faire à l'occasion d'une dizaine d'ateliers collectifs et activités croisant les publics des deux quartiers et menés principalement à l'été 2019. A cette occasion, un salon éphémère, lieu d'échange installé sur des espaces publics, a permis non seulement la construction de liens affranchis de toute limite territoriale mais aussi la valorisation inhabituelle d'un patrimoine collectif vécu. Ce n'était pas le monument reconnu Patrimoine Unesco qui était alors mis en avant, mais bien la rue où pendant l'été, les voisins sortent avec leur chaise pour tisser des liens et rompre avec l'isolement. Que faut-il retenir de cette expérience immersive ?

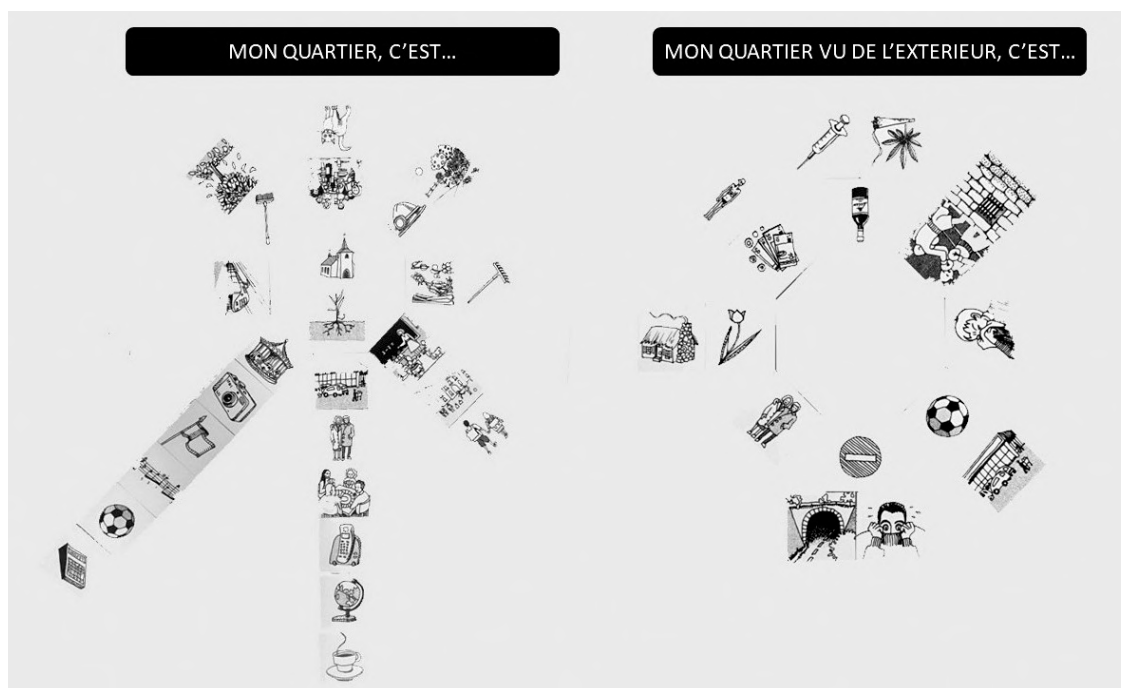
### LE RAPPORT À L'ESPACE : ENTRE AFFECTS, LIENS ET RUPTURES

Si les limites physiques des quartiers sont bien présentes (lignes de tram, autoroute, voie rapide, bois, absence de connexion avec le quartier de villas voisin), les limites psycho-sociales semblent acquérir une épaisseur particulière pour les habitants. Elles représentent l'enfermement de personnes précarisées, des « cas sociaux »<sup>4</sup> associés, notamment par la presse, à des faits de violence et de désordre urbain. Les difficultés ressenties par les travailleurs sociaux à faire sortir certains habitants de leur quartier tant pour chercher un travail que pour accéder à des soins médicaux confirment les dires des habitants. Se superpose alors la notion de « suraffiliation territoriale » expliquée par Kokoreff (2003) où les liens sociaux de voisinage renforcent les barrières entre le « dedans » et le « dehors ».

Malgré les changements réels observés (rénovation massive des logements et espaces publics, apaisement des relations, diminution de la violence), l'image négative des quartiers reste d'actualité, en témoignent tant les interviews individuelles des habitants que les ateliers collectifs autour de la question. La figure 4 ci-après illustre parfaitement le décalage entre l'image perçue du quartier par ses habitants, qui vivent les changements opérés, et celle qu'ils pensent véhiculer à l'extérieur. Cette inertie dans l'évolution de la représentation mentale du quartier et le regard porté par les extérieurs semblent fonctionner comme un frein à l'épanouissement des personnes et à l'ouverture du quartier aux « autres modes de vie » : il ne semble pas légitime, par exemple, d'inviter des habitants extérieurs dans leur quartier : « *personne ne viendrait à Dutemple !* »<sup>5</sup>.

4 Peixoto et al. (2018) : Enquête E2 – Epinlieu

5 Peixoto et al. (2018) : Enquête DU2 - Dutemple



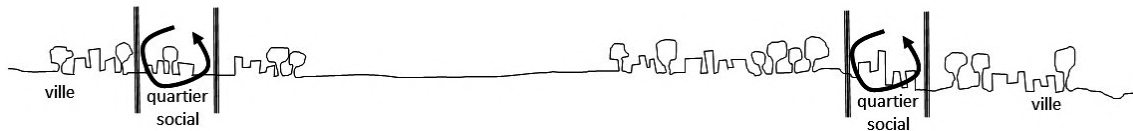
**Figure 4** : Mosaïques représentatives du quartier de Dutemple vu par ses habitants révélant les valeurs sociales positives du quartier (à gauche) et l'image négative véhiculée en dehors du quartier (à droite), novembre 2018. (source : archives de l'auteure).

D'autre part, ces mêmes limites font dire aux habitants qu'ils habitent dans un village, dans lequel tout le monde se connaît et où il règne une forme de solidarité perçue comme exclusive : « *dans ta rue, tu connais ton voisin d'en face ? Non. Ici, nous, on se parle* »<sup>6</sup>. Ce détournement des codes fait échos à ce que Michel de Certeau (1990) appelait les « arts de faire » qui transforment les solutions d'aménagements techniciennes en composante alimentant une autre manière de vivre. Il semble important de préciser que nous sommes loin des réalités des quartiers surpeuplés de la périphérie parisienne décrites par tant de professionnels, mais dans des quartiers dédensifiés, où la typologie bâtie dominante est la maison individuelle mitoyenne ou semi-mitoyenne. Le rapport à l'espace est marqué par l'affect qui, selon Martouzet (2014), le révèle et l'explique. Interrogés sur les points de repère et les lieux qui plaisent dans le quartier, les habitants identifient davantage les lieux qui ont une valeur sociale (parvis de l'école pour les discussions entre parents, rue habitée par des familles avec enfants pour l'animation, ancien terrain de pétanque qui reste un lieu de rencontre) ou affective (« ma petite place »<sup>7</sup>) que ceux présentant des valeurs esthétiques, architecturales ou symboliques. Cette prédomi-

6 Peixoto et al. (2018) : Enquête E2 – Epinlieu

7 Peixoto et al. (2018) : Enquête DU2 – Dutemple

nance des rapports sociaux et de la représentation des lieux sur leur qualités spatiales ou historiques est d'autant plus évidente dans un quartier marqué par la présence d'un chevalement classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, trace importante du passé minier de la région, qui n'apparaît que très peu dans les discours des habitants.



**Figure 5** : Quartiers sociaux belges et français étudiés : liens sociaux consistants, limites psychosociales infranchissables, motilité comme défi (source : auteure).

Supports de la vie de quartier, les espaces publics et leur utilisation révèlent et subliment les rapports de force présents dans les deux quartiers pilotes : si l'appropriation spontanée d'une place par les riverains peut révéler un sentiment de sécurité et de bien-être (« *Les voisins, on se met devant notre porte dans la rue et on papote, les jeunes d'à côté (...) viennent avec leurs enfants, la voisine au-dessus (...) participe à la conversation.* »)<sup>8</sup>, la privatisation de la plaine de jeu par un groupe restreint d'enfants en terrorisant d'autres révèle les tensions présentes qui impactent la vie de quartier. Dans quelle mesure cette relation particulière entre territoire et citoyens, à la fois conflictuelle et passionnelle, marquée par des ruptures nettes et des liens consistants pourrait-elle constituer une identité locale à valoriser, parmi celles « dispersée(s) dans les interstices du grand récit de l'espace de la globalisation » (Magnaghi 2014) ? Cette forme d'appartenance territoriale pourrait-elle jouer un rôle politique combattant l'uniformisation des modes de vie ?

## RETERRITORIALISER : LE RAPPORT AUX LIEUX ET LA PAIR-AIDANCE COMME CLÉ DE CHANGEMENT

Les paradoxes entre appartenance territoriale et mondialisation suscitent depuis des décennies l'attention de sociologues, urbanistes, anthropologues ou encore économistes. Face à l'émergence de la ville horizontale, Ledrut, dénonçait en 1968 la « délocalisation de la vie et des activités humaines », qui à la fois déracine et élargit l'horizon psychologique en multipliant les « déplacements du corps et de l'esprit ». Dans ce contexte, le lieu change de sens, « l'emplacement n'est plus enracinement social. C'est un lieu indifférencié et anonyme ». L'individu et le voisinage sont, selon lui, plus intégrés à la société globale qu'à la société urbaine (Ledrut, 1968).

8 Peixoto et al. (2018) : Enquête DU2 – Dutemple

Plus récemment, Alberto Magnaghi décrit l'accélération de ce processus d'évolution selon lequel notre civilisation « instantanée », appuyée par les technologies et régie par des systèmes financiarisés de production, de consommation et de décisions globales s'est progressivement débarrassé du territoire (Magnaghi, 2014). Castells (1997), quant à lui, décrit la transformation fondamentale de la vie, de l'espace et du temps engendrée par l'émergence d'une forme spécifique d'organisation : la société en réseaux, ou l'« espace des flux », par essence globalisant, aérien et déconnecté du territoire.

Ces auteurs énumèrent une multitude de conséquences à portée fondamentale de ce nouvel ordre mondial: création de richesses mais prolifération de la pauvreté, bouleversement des cultures, abandon du soin du territoire et donc de ses ressources en eau et en énergie, rupture des relations culturelles et environnementales avec la terre, perte des liens sociaux, dissolution de l'espace public et émergence de conditions d'habitat décontextualisées. Tous deux font le parallèle entre cette profonde transformation sociétale (c'est-à-dire, tant sociale qu'environnementale), la mutation en cours du capitalisme et la remise en cause des modèles démocratiques.

S'ajoutent à ces conséquences, la multiplication des cercles d'appartenance et les identités multiples favorisées par la société en réseau et davantage éloignées de toute forme de représentation spatiale. Dans ce contexte, le rapport aux lieux se voit complètement bouleversé. S'il est par essence complexe, reflet des productions culturelles, politiques, économiques et sociales (Alphandéry, Bergues, 2004), il est aussi profondément dynamique. Il peut donc varier d'une relation froide qui laisse aux espaces le rôle de support technique aux activités essentiellement économiques (Magnaghi 2014) à un affect très loin de l'indifférence, qui considère les lieux comme un objet aimant, dans une « synthèse imprécise, inexacte, floue, subjective, aveugle » des parties qui le composent (Martouzet 2014, p.15). Mais c'est précisément ce rapport qui est élevé au grade de clé pour le changement sociétal dans le cadre de nombreux projets territoriaux. De la reconnexion avec l'histoire locale opérée à Loos-en-Gohelle<sup>9</sup> en France à la stratégie de gouvernance et d'aménagement du bassin hydrographique de l'Escaut<sup>10</sup>, en passant par la structuration de la ceinture alimentaire des agglomérations de Liège<sup>11</sup> et Charleroi<sup>12</sup> en Belgique, nombreuses sont les stratégies territoriales visant un établissement de nouveaux rapports aux lieux et *in fine*, un rapprochement entre citoyens et territoire.

---

**9** Melin, 2013.

**10** Projet Dostrade, Interreg IV France-Wallonie-Vlaanderen

**11** Projet Ceinture Aliment-Terre liégeoise

**12** Projet Ceinture Alimentaire Charleroi Métropole



Bien qu'investissant un autre champ, celui de l'inclusion sociale, RHS s'inscrit dans une logique similaire à ces projets : celle de la construction d'un nouveau rapport à l'espace en interrogeant les liens entre socle territorial dans toutes ses composantes bâties et non bâties, rapports sociaux et représentations symboliques.

Les actions créées par chercheurs, habitants et travailleurs sociaux à Dutemple et Epinlieu sont, en ce sens, éclairantes :

- Identification par les habitants de parcours reliant lieux symboliques et représentatifs de l'identité locale au sein du quartier à des lieux situés à l'extérieur à celui-ci ;
- Création par les habitants de jeux co-éducatifs et de livrets de présentation de l'histoire vécue locale ;
- Mise en réseau de quartiers favorisant l'élargissement de groupes d'appartenance et de solidarité territoriale.

Si des actions similaires ont déjà pu être menées dans d'autres contextes et territoires, c'est sans doute la transposition du concept de pair-aidance<sup>13</sup> du domaine de la santé mentale à celui de l'inclusion sociale urbaine qui constitue l'originalité et le ciment de l'expérience. Dans un processus de construction collective des savoirs, de valorisation de la connaissance qu'ont les habitants de leur quartier et de confrontation au regard d'un autre « pair », les habitants évoluent d'un rôle « d'experts du vécu » à celui de pairs-aidants. Formés tout le long du processus, ils soutiennent, à leur tour, les habitants d'autres quartiers précarisés dans la mise en place de processus et outils selon le principe de communauté de pratiques. Ce dispositif solidifie les conditions du changement par le développement d'un élément clé : le pouvoir d'agir.

## — POUVOIR D'AGIR ET NOUVELLE COLLECTIVITÉ TISSÉE PAR DES QUARTIERS

Exigeante et profondément ancrée dans le terrain, la MTE navigue à contre-courant des recherches classiques en architecture et urbanisme. Pourtant, les dispositifs de récolte de données au départ d'un large champ et demandant

---

**13** Empruntée au domaine de la santé mentale, la pair-aidance se base sur l'expertise du vécu de personnes ayant vécu une souffrance psychique et/ou sociale pour en accompagner d'autres dans un parcours de rétablissement (Dujardin, Jamouille, Sandron 2017) ou, dans le cas du projet RHS, d'inclusion sociale et d'amélioration de la condition de vie.

une observation sans à priori d'un terrain s'approche sensiblement des processus d'élaboration de projets urbains. Dans le cadre de la recherche-action Réseau Hainaut Solidaire, la méthode a facilité la mise en place d'un climat positif de co-construction entre habitants, travailleurs sociaux et chercheurs et l'émergence de problématiques propres aux quartiers étudiés. Ces problématiques interrogent les concepts de déterritorialisation de nos sociétés (Magnaghi, 2014) et de dissociation entre identité sociale et espace (Ledrut 1968). Si là-bas, comme ailleurs, les bouleversements engendrés par les sociétés en réseau génèrent des identités multiples, déconnectées de toute forme d'expression spatiale, là-bas, plus qu'ailleurs, le lien citoyen-territoire est une réalité.

Les quartiers observés ont en effet résisté à la tendance décrite par Ledrut de déconnexion entre découpage spatial de la ville et groupes d'appartenance. A Epinlieu et Dutemple, le « territoire d'appartenance » correspond à la fois à un groupe social vécu comme homogène, distinct des autres morceaux de ville, et à une surface qui ne dépasse guère les 30ha du quartier. Rapports sociaux et spatiaux affectifs et suraffiliation territoriale en découlent, mais cette particularité, avec ses vertus et difficultés, ne constitue-t-elle pas une identité territoriale en soi, solide et valorisable ? Le sens recherché dans tout projet de reterritorialisation ne pourrait-il pas être constitué de cet ensemble de rapports conflictuels mais très consistants entre lieux et sentiments d'appartenance ? Néanmoins, si cette identité locale mérite attention, le dépassement de l'isolement urbain et social dépend largement des relations que ces territoires sont en capacité de nouer avec les autres parties de la ville. Or, celle-ci et plus largement un supposé territoire transfrontalier uni par un passé commun reste abstrait en l'absence d'un projet mobilisateur incluant et porteur de sens. La faible motilité des habitants des quartiers et leurs limites infranchissables semblent faire barrage à la construction d'une collectivité comme un « tout » au sens d'Alexander. La capacitation des habitants via la pair-aidance semble apporter une réponse à cet état de fait et offrir ce lien de représentativité permettant aux quartiers d'établir des relations entre eux et avec la ville. C'est le pouvoir d'agir comme force politique de dépassement de l'isolement et reconnexion du binôme territoire-lieu.

## — BIBLIOGRAPHIE

- Alexander, C., Ishikawa, S. et Silverstein, M. (1977). *A Pattern Language: Towns, Buildings, Construction*. New York : Oxford University Press.
- Alphandéry, P. et Bergues, M. (2004). Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot. *Ethnologie française*. 2004. Vol. 34, n° 1, pp. 5-12.
- Castells, M. (1999). *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information*. Paris : Fayard.
- De Certeau, M. (1990). *L'invention au quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Édition Gallimard.
- Dujardin, F., Jamouille, P. et Sandron, L. (2017). La pair-aidance dans les domaines de la santé mentale et de la précarité en Belgique francophone. Apport, enjeux et formation. *l'Observatoire*. 2017. N° 92, p. 5-9.
- G. Glaser, B. et Strauss, A. (1967). *The Discovery of Grounded Theory*. Chicago : Aldine.
- Kaufmann, V., Ravalet, E. et Dupuit, E. (2015). *Motilité et mobilité: mode d'emploi*. Neuchâtel : Alphil éditions.
- Kokoreff, M. (2003). *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*. Paris. Payot.
- Lapierre, A. (1982). Pour une construction empirique de la théorie : la nouvelle école de Chicago. *Sociologie et sociétés*. Vol. 14, n° 1, pp. 31-40.
- Ledrut, R. (1968). *L'espace social de la ville*. Paris : Anthropos.
- Ledrut, R. (1973). *Les images de la ville*. Paris : Anthropos.
- Luckerhoff, J. et Guillemette, F. (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée*. Quebec : Presses Université du Quebec.
- Magnaghi, A. (2014). *La biorégion urbaine : petit traité sur le territoire bien commun*. Paris : Editions Étérotopia.
- Martouzet, D. (2014). La ville aimée car aimable... ou détestable et donc détestée ? in Martouzet, D. *Ville aimable*. Tours : Presses Universitaires François Rabelais, pp. 9-20
- Melin, H. (2013). Loos-en-Gohelle, du noir au vert. *Multitudes*, n° 52, p. 59-67.
- Pouleur, J. et Vanzande, O. (2017). Stratégies de recherche par le projet enraciné induites par une architecture symptomatique. *Approches inductives*. Vol. 4, n° Issue 1, p.111-143.



# TABLE DES MATIERES

---

## **ANNEXE 1 PRÉSENTATION DU PROJET RHS** **5**

---

## **ANNEXE 2 FICHES-OUTILS RICOCHETS** **9**

2.1. JEU D'IMAGES « MOTUS »	11
2.2. CARTE MENTALE D'UN QUARTIER	11
2.3. FIL DE LA MÉMOIRE	11
2.4. MARCHES URBAINES	11
2.5. PARCOURS DE QUARTIER	21
2.6. TERRE DE RENCONTRE	23
2.7. APPROPRIATION DE L'ESPACE PUBLIC	25
2.8. RÉCOLTE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE	29
2.9. PAIR AIDANCE TERRITORIALE	33
2.10. EFFACEMENT DES FRONTIÈRES QUARTIER-VILLE	35

---

## **ANNEXE 3 LES 6 QUARTIERS EN CHIFFRES ET CARTES** **39**

3.1. QUARTIER DE DUTEMPLE, VALENCIENNES, FRANCE	42
3.2. QUARTIER DU NOUVEAU MONDE, DENAIN, FRANCE	47
3.3. QUARTIER DE CUVINOT, ONNAING, FRANCE	52
3.4. QUARTIER DU RIEU, VIEUX-CONDÉ	57
3.5. QUARTIER D'ÉPINLIEU, MONS, BELGIQUE	62
3.6. QUARTIER DE L'ÎLE AUX OISEAUX, MONS, BELGIQUE	66

---

## **ANNEXE 4 CARTES PARCOURS DE QUARTIER « DES LIEUX ET DES GENS »** **71**

4.1. VISITEZ MON QUARTIER : NOUVEAU MONDE, DENAIN, FRANCE	75
4.2. VISITEZ MON QUARTIER : ÉPINLIEU, MONS, BELGIQUE	77
4.3. VISITEZ MON QUARTIER : DUTEMPLE, VALENCIENNES, FRANCE	79
4.4. VISITEZ MON QUARTIER : RIEU, VIEUX-CONDÉ, FRANCE	81

---

## **ANNEXE 5 PUBLICATIONS DE L'AUTEURE** **83**

5.1. REPRÉSENTER LE VÉCU DES QUARTIERS POPULAIRES QUESTIONNE TROIS FONDEMENTS DE LA DISCIPLINE ARCHITECTURALE : DEUX QUARTIERS DU HAINAUT TRANSFRONTALIER RÉVÉLATEURS, REVUE SOCIOLOGIES, 2021 – LARISSA ROMARIZ PEIXOTO, NOÉMIE LAGO, ORNELLA VANZANDE, JEAN-ALEXANDRE POULEUR	86
5.2. CITIZEN PARTICIPATION IN ARCHITECTURE AND URBAN PLANNING CONFRONTED WITH ARNSTEIN'S LADDER: FOUR EXPERIMENTS IN POPULAR NEIGHBOURHOODS OF HAINAUT DEMONSTRATE ANOTHER HIERARCHY, REVUE ARCHITECTURE, 2022, LARISSA ROMARIZ PEIXOTO, LAURA RECTEM, JEAN-ALEXANDRE POULEUR.	107
5.3. RÉINTERROGER LE RAPPORT À L'ESPACE, AU QUARTIER, AU VILLAGE, CARTA ACADEMICA, 2020, LARISSA ROMARIZ PEIXOTO	129
5.4. TERRITOIRE, IDENTITÉ ET INCLUSION SOCIALE : ARTICULATION INVISIBLE OU INDICIBLE ?, REVUE URUBIA, 2018, LARISSA ROMARIZ PEIXOTO	133



# LES CONDITIONS DU PROJET POPULAIRE

## PARADOXES SOCIO-SPATIAUX ET JEU DE TENSIONS EN HAINAUT FRANCO-BELGE

La thèse propose une plongée sensible, guidée par la parole citoyenne, dans les méandres de six quartiers populaires du Hainaut franco-belge. Elle part de l'investigation des puissants paradoxes qui caractérisent ces lieux pour, telle une provocation, interroger le projet urbain et soulever des matières à penser pour les concepteurs, politiques et responsables de la ville en général.

Que nous apprennent ces quartiers et leur manière singulière de traverser les brutales transitions sociale, économique et environnementale du passé ? Ont-ils construit des défenses, des formes de résilience ? Comment sont-ils capables d'affronter les enjeux propres à notre époque ?

La recherche s'appuie sur des enquêtes et des campagnes d'immersion de terrain pour tenter de définir ce que serait un projet populaire qui ménage ces lieux de vie et de travail, et d'observer en quoi il s'adosse à la parole et à l'acte de l'habitant. Via une approche transdisciplinaire entre architecture, urbanisme, sociologie et anthropologie, la thèse identifie deux conditions essentielles à la mise en place de ce projet populaire. La première serait la compréhension de trois tensions ambivalentes qui tissent la vie de quartier : entre l'objet spatial et l'objet social, entre la cage qui enferme et le cocon qui protège, entre le stigmaté qui pénalise et l'identité qui porte. La deuxième serait l'identification, puis la valorisation, au cœur de ce jeu de tensions, de ressources ancrées capables de participer à l'épanouissement social et urbain de ces portions fragiles de la ville.

LARISSA ROMARIZ PEIXOTO

Université de Mons  
20, Place du Parc, B7000 Mons – Belgique  
Tél : +32(0)65 373111  
Courriel : [info.mons@umons.ac.be](mailto:info.mons@umons.ac.be)  
[www.umons.ac.be](http://www.umons.ac.be)

